

VETENSKAPS-SOCIETETEN I LUND

ÅRSBOK

1945

YEARBOOK OF THE NEW SOCIETY OF LETTERS
AT LUND



LUND, C. W. K. GLEERUP

VETENSKAPS-SOCIETETEN I LUND

ÅRSBOK
1945

YEARBOOK OF THE NEW SOCIETY OF LETTERS
AT LUND



LUND, C. W. K. GLEERUP

L U N D
HÅKAN OHLSSONS BOKTRYCKERI
1 9 4 5

SYSTÈME ET MÉTHODE
TROIS ÉTUDES DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

PAR

BERTIL MALMBERG

TABLE DES MATIÈRES.

1. Autour du problème langue — parole.
2. Synchronie et diachronie.
3. Les «conventions linguistiques».

AUTOUR DU PROBLÈME LANGUE — PAROLE

La thèse principale de Ferdinand de Saussure — celle de la distinction entre la *langue* et la *parole* — n'a pas cessé d'occuper les linguistes. Ceci n'est pas étonnant. Le problème de savoir si le double point de vue duquel tout phénomène linguistique pourrait être considéré est justifié ou non touche à la base même de la méthodologie linguistique et exige par conséquent nécessairement une solution dans une direction ou dans l'autre. Le fait que la distinction saussurienne est à la base non seulement de la doctrine phonologique (de l'école de Prague) mais aussi de toute cette linguistique structurale qui est actuellement à l'ordre du jour un peu partout dans la science du langage, fait de la mise au point du problème *langue* — *parole* une tâche essentielle et fondamentale. Les quelques lignes qui suivront ont pour but de contribuer, par quelques points de vue en partie nouveaux, à la discussion en question.

Dans une étude remarquable (*Langue — parole*, parue dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure II*, 1942, pp. 29—44), M. Louis Hjelmslev a soutenu que la limite entre les deux conceptions différentes n'est pas si absolu que de Saussure le pensait. La notion de *langue* a en réalité plusieurs sens et demande à être nuancée. Je ne m'occuperai pas ici des distinctions établies par M. Hjelmslev. J'ai prononcé ailleurs une opinion analogue moi-même — d'une façon bien moins développée, il est vrai — dans une étude sur la quantité¹ et me contente d'y renvoyer.²

¹ *Die Quantität als phonetisch-phonologischer Begriff*, Lund 1944 (Lunds universitets årsskrift. N. F. Avd. 1. Bd 41. Nr 2).

² Je renvoie aussi à l'étude de M. Sechehaye (*Les trois linguistiques saussuriennes*, *Vox romanica* V, 1940, pp. 1—48), dans laquelle on trouvera la distinction nécessaire entre *parole proprement dite* (le besoin général de l'homme de se communiquer d'une façon ou d'une autre) et la *parole organisée* (communication

La notion qui fera l'objet de la présente étude est celle de la fonction. Pour Trubetzkoy il y a identité absolue entre la *langue* («die Sprachgebilde») et le système fonctionnel (*Grundzüge, Einleitung*), tandis que pour moi le système (c'est-à-dire la *langue*) comprend beaucoup qui n'est pas fonctionnel dans le sens que Trubetzkoy donnait à ce terme. Je vais essayer de démontrer que pour couvrir toute la réalité linguistique les notions de fonction et de fonctionnel doivent être prises dans une acception bien plus large.

On qualifie de fonctionnel un fait linguistique quelconque qui sert — ou plutôt qui peut servir — à différencier le sens d'un énoncé. En principe il n'y a pas de différence à ce sujet entre la phonologie (prise dans un sens large), la morphologie, la syntaxe, le vocabulaire, etc., d'une langue. Si je choisis mes exemples de préférence dans le domaine de la phonologie, c'est peut-être en partie parce que cette dernière branche de la linguistique m'est plus familière les autres, mais surtout puisque les faits se présentent sous un aspect bien plus simple en phonologie et que, partant, celle-ci est plus apte à illustrer des notions et des idées théoriques et générales. Il faut se rappeler aussi que jusqu'ici le point de vue structural a été appliqué presque exclusivement à ce domaine et que ce n'est qu'ici que nous avons affaire à un système développé. Je commence donc par choisir quelques exemples de faits phoniques fonctionnels.

La qualité d'être oral est fonctionnelle dans le système vocalique du français, puisque l'articulation du voile du palais seule permet de distinguer entre *bas* : *banc* [ba : bā], *fait* : *fin* [fɛ : fê], *beau* : *bon* [bo : bō], *jeu* : *jeûn* [ʒø : ʒæ], etc. En allemand ou en anglais, cette même possibilité n'existe pas, et la qualité d'être oral est donc un fait phonique non fonctionnel (non pertinent). Les exemples de nasalisation qu'on peut y entendre ne sont que des particularités individuelles. En anglais d'Amérique la nasalité peut devenir un trait qui caractérise l'articulation dans son ensemble sans atteindre en quoi que ce soit le système. La qualité d'être prononcé avec une intonation musicale particulière est fonctionnelle dans la phonologie du mot du suédois ou du norvégien (comme dans celle du chinois),

faite à l'aide des moyens particuliers offerts par le système d'une langue donnée). Cf. aussi v. Wartburg, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, Halle 1943, pp. 4—7 etc.

tandis que la plupart des autres langues occidentales ne connaissent pas d'opposition pareille.

De même on sait que telle ou telle opposition peut se neutraliser dans une position phonétique particulière. Ainsi par exemple les voyelles antérieures *o* et *ɔ* s'opposent phonologiquement en français en syllabe fermée tonique (*heaume* : *homme* [*o:m* : *ɔm*], *pôle* : *Paul* [*po:l* : *pɔl*]),³ tandis que, à la finale, c'est-à-dire en syllabe ouverte tonique, seule la qualité fermée (*o*) est possible. La qualité d'être fermée est donc combinatoire dans cette position et par conséquent non fonctionnelle. Il en est exactement de même en suédois, où toute voyelle accentuée est longue à la finale absolue et où par conséquent la qualité fermée seule existe (est une conséquence naturelle de la quantité de la voyelle). En français, cette neutralisation de l'opposition *o* : *ɔ* se retrouve également devant un *s* sonore (*z*), et une prononciation *chose* avec *o* ([*fɔ:z*]) la seule qui soit possible. La qualité fermée du *o* est non fonctionnelle dans les deux cas, ce qui veut dire que si *o* est remplacé par *ɔ* on n'obtient pas (et ne peut pas obtenir) un mot nouveau. Autrement dit, le Français ne peut pas, dans ces deux cas, changer le sens d'un énoncé seulement en modifiant le degré de fermeture du *o*, tant que la modification reste à l'intérieur des limites exigées par les deux qualités *o* et *ɔ* (il en est tout à fait autrement si l'ouverture va jusqu'à *a* ou la fermeture jusqu'à *u*).

Le fait que la qualité du *o* dans les positions en question est combinatoire et par conséquent non fonctionnelle ne veut cependant pas dire qu'elle soit indifférente. Pour mieux montrer ce que je veux dire, je choisirai quelques exemples concrets. Prenons comme exemple un Français qui prononce le mot *chose* avec un *ɔ* ouvert. Au point de vue du système fonctionnel la qualité est indifférente. Le Français qui écoute comprendra et interprétera l'énoncé correctement. Mais est-ce que cet *ɔ* ouvert passera inaperçu par lui? Certainement pas. Au contraire il s'en apercevra tout de suite, et

³ Je laisse dans ce contexte de côté le fait que même en syllabe fermée il y a très souvent un flottement dans la prononciation dans ce sens que certains mots ont indifféremment *o* ou *ɔ*. Voir à ce sujet mon article *Observations sur le système vocalique du français*, *Acta linguistica* II, 1940—1941, pp. 232—246. Je rapelle que, selon moi, c'est la qualité, et non pas la quantité, qui est pertinente.

cette prononciation lui dira probablement quelque chose. Il conclura, selon le degré de sa connaissance des différents parlers de son pays, qu'il s'agit d'une personne de province, d'une personne peu cultivée, ou d'un Méridional.

De même, un Suédois qui entend une prononciation postérieure (dorsale, uvulaire) du *r* — qui est normalement apical dans le Nord et le centre du pays — se dira tout de suite qu'il a affaire à un Scanien ou en tout cas à une personne de l'extrême sud du pays. D'une façon analogue, le *r* apical est senti en France comme propre à certaines provinces ou à une génération âgée.⁴

Il n'y a pas en français d'opposition phonologique entre consonne brève et consonne longue,⁵ ce qui veut dire que la quantité seule d'une consonne ne suffit pas pour supporter une différence de sens. Il arrive cependant assez souvent qu'on allonge une consonne française dans un but particulier, mais cet allongement, au lieu de modifier le sens intellectuel de l'énoncé, lui conférera une valeur affective ou emphatique particulière. Si une phrase comme *c'est épouvantable* implique une constatation pure et simple, la même phrase prononcée avec un *p* long dans *épouvantable* sera comprise comme l'expression d'une certaine emphase. Il y a donc sur le plan affectif une opposition entre ces deux phrases, et la différence de sens est due à la quantité du *p*. Donc la quantité consonantique est fonctionnelle en français si nous comprenons dans le système fonctionnel de la langue les faits phoniques réservés aux plans affectif ou emphatique.

La façon dont ces faits phoniques — non pertinents selon la manière de voir des phonologues de Prague et indifférents au point de vue du sens purement intellectuel des mots et des phrases —

⁴ Il est vrai qu'une telle interprétation d'une qualité phonique n'est possible que grâce à la rencontre de deux ou de plusieurs systèmes linguistiques différents et qu'elle serait impossible à l'intérieur d'une communauté linguistique absolument homogène et isolée — phénomène pourtant excessivement rare ou peut-être inexistant. Mais le fait même qu'une telle particularité anormale est remarquée et observée par l'interlocuteur me semble un indice suffisant pour lui attribuer une certaine fonction.

⁵ Au contraire il y a en une, dans certains cas, entre consonne simple et consonne géminée dans des groupes comme *elle l'a dit, ma femme m'aime* etc. La façon dont il faut interpréter ces groupes au point de vue du système a été discutée dans mon ouvrage *Le système consonantique du français moderne*, surtout pp. 52—62.

sont compris par le sujet écoutant est due au système de la langue en question. La faculté de comprendre le *p* long dans l'exemple cité comme l'expression d'une certaine emphase suppose nécessairement la maîtrise du système consonantique du français. Elle n'est pas basée exclusivement, et même pas essentiellement, sur des faits de psychologie générale. De même, la manière dont une personne qui entend un autre dialecte que le sien propre — dialecte qu'elle comprend pourtant — interprète l'intonation musicale des phrases prononcées dépend de son propre système d'intonation. Si ce système est identique — je parle bien entendu du système et non pas des détails de sa réalisation dans la parole — à celui de la personne qui écoute, les faits d'intonation seront compris d'une façon correcte (= qui correspond aux intentions du sujet parlant), sinon elle pourra prendre ce qui est intellectuel pour affectif et vice versa.⁶ De même un *o* ouvert devant [z] en français est compris d'une façon particulière à cause du système vocalique de la langue. Le système d'expression affectif est conventionnel comme le système intellectuel. Il n'y a à ce point de vue aucune différence de principe.⁷

Il est tentant de mettre cette manière de voir en rapport avec l'Organonmodell de Bühler, tel qu'il l'a exposé avant tout dans *Sprachtheorie* (Jena 1934). Pour M. Bühler, la langue en tant que moyen d'expression (donc comme réalité psychologique) offre trois aspects différents, selon qu'elle est regardée comme symbole, comme signal ou comme symptôme.⁸ Je ne m'occuperai pas de discuter ici l'aspect purement psychologique de cette triple division, problème qui n'entre guère dans le cadre de ce travail. Mais il me semble qu'en appliquant les distinctions établies par M. Bühler on arrive plus facilement à comprendre le véritable caractère des phénomènes

⁶ C'est le cas par exemple pour le suédois et le norvégien, langues qui se ressemblent beaucoup mais dont l'intonation musicale de la phrase est très différente.

⁷ Je laisse hors de compte les traits de la réalisation phonique dans la parole qui peuvent être dus à des causes extra-linguistiques (psychologiques, physiologiques, etc.). Voir p. 19.

⁸ Les termes de Bühler sont, dans sa *Sprachtheorie, Darstellung, Appell et Ausdruck*, qu'il préfère à ceux utilisés dans ses ouvrages antérieurs (*Darstellung, Auslösung et Kundgabe*). Voir par exemple *Kritische Musterung der neueren Theorien des Satzes* (*Indogermanisches Jahrbuch*, VI, 1918) et *Die Krise der Psychologie* (2^e éd. 1929).

que je viens d'indiquer et dont l'interprétation correcte est une exigence nécessaire pour un juste jugement du problème de la fonction en linguistique.^{9 10}

Dans une paire comme finnois *tule* 'viens' (impératif) : *tulee* 'il vient' la quantité de la voyelle *e* est phonologiquement pertinente au point de vue purement intellectuel, c'est-à-dire selon la terminologie de M. Bühler pour la langue en tant que symbole. Si par contre nous choisissons la phrase française citée ci-dessus (*c'est épouvantable*), nous savons que la quantité du *p* est indifférente au point de vue intellectuel, c'est-à-dire pour la langue comme symbole. La valeur symbolique de la phrase est la même, que le *p* soit articulé long ou bref. Mais la longueur du *p* est un signal (ou en tout cas peut l'être). La réaction de la part de celui qui écoute est différente selon que ce *p* est bref ou long. Si nous revenons enfin à la question de l'*ɔ* ouvert dans un mot comme *chose* en français, il est évident que cette prononciation est interprétée par un Parisien comme le symptôme d'une certaine qualité chez celui qui parle. Qu'il le comprenne de telle façon ou de telle autre, peu importe. Il est indifférent aussi que son interprétation soit juste ou fautive. L'essentiel, c'est que, en vertu du système vocalique de sa propre langue, il attribue à la prononciation anormale qui le frappe une certaine «fonction».

Il serait faux de voir dans mon argumentation une tentative d'effacer la limite, établie une fois pour toutes par les phonologues, entre fonctionnel et non fonctionnel dans la langue. Au contraire, je suis persuadé du bien fondé de cette distinction. Et je tiens surtout à souligner l'importance fondamentale de la distinction entre faits linguistiques et faits extra-linguistiques. Les exemples donnés ci-dessus sont tous choisis pour démontrer la fonction que peut adopter, sur un plan particulier, une certaine caractéristique phonique non fonctionnelle (dans le sens normal de ce terme), mais en même temps pour illustrer qu'il est question (et qu'il faut qu'il soit question) de phénomènes dus aux systèmes respectifs. Il serait

⁹ L'attitude de Trubetzkoy vis-à-vis du problème discuté ici et du schéma de Bühler sera examinée tout à l'heure.

¹⁰ Une discussion de la façon dont M. G. Stern a critiqué — et essayé de compléter — le schéma de Bühler dépasserait les limites de cet ouvrage. Voir *Studia neophilologica* XV, 1942, pp. 1—14.

à mon sens absolument faux de regarder par exemple la qualité de la voix (belle, laide, rauque, sonore, forte, faible, etc.)¹¹ comme fonctionnel sous prétexte que celle-ci serait capable de fonctionner comme symptôme et d'être interprétée par celui qui écoute comme le témoignage d'une certaine qualité chez le sujet parlant. Cette qualité particulière de la voix d'un homme est individuelle et n'a rien à voir avec le système en question. Elle restera la même quelle que soit la langue que parle le sujet en cause. C'est donc un phénomène extra-linguistique. Si la limite est par conséquent absolue entre ces deux catégories, il en est tout autrement dès que nous passons aux exemples choisis ci-dessus.¹² Là, nous avons à faire à des phénomènes linguistiques, et la question de savoir s'il faut y voir des faits pertinents ou non devient tout de suite bien plus compliquée. J'ai voulu montrer ici que la distinction établie par de Saussure ne couvre qu'une partie de la réalité linguistique, un des trois aspects sous lesquels on peut regarder la langue. Le même fait phonique qui dans une langue est fonctionnel dans le sens que donnait Trubetzkoy à ce terme (qui avait une valeur symbolique, dans la terminologie de M. Bühler) peut très bien dans une autre occuper une fonction toute différente (de signal ou de symptôme). C'est le cas de la quantité consonantique, et c'est très souvent aussi le cas des faits de mélodie et d'intonation.

La tâche du linguiste qui s'occupe de l'aspect statique d'une langue est donc en premier lieu de déterminer quelle fonction incombe à un certain fait phonique, et non pas, comme le voulait Trubetzkoy, de dresser la liste des faits pertinents (au point de vue de la valeur symbolique de la langue!) pour négliger ensuite plus

¹¹ Je laisse complètement hors de compte le cas, assez rare parmi les langues, où la qualité de la voix fait partie du système phonique d'une langue, comme il arrive dans une certaine mesure dans le danois. On sait aussi que certaines populations parlent normalement sur un ton particulièrement élevé (par exemple les Lapons); voir Collinder, *Lautlehre des Waldlappischen Dialekts von Gällivare*, Helsingfors 1938, p. 44: «In dieser gegend, wie wohl in den meisten gegenden, sprechen die lappen gewöhnlich mit komprimierter stimme oder sogar in einem falsettartigen register», et M. A. Castrén (Nordiska resor och forskningar I, p. 157): «Denna fina, gnällande stämman, varpå man genast igenkänner lappen.»

¹² Cf. ce qui a été dit ci-dessus en parlant de la nécessité de tenir séparés, en psychologie linguistique, les phénomènes linguistiques et les phénomènes extra-linguistiques.

ou moins les autres.¹³ Nous voyons de nouveau que le système phonologique tel qu'on le retrouve dans les études des membres de l'école de Prague est trop rigide pour correspondre à toutes les nuances et à tous les aspects du langage. Les moyens d'expression¹⁴ de chaque langue comprennent en réalité beaucoup d'éléments qui n'entrent pas dans le schéma strictement intellectuel, mais qui pour cela ne doivent pas être laissés hors de compte quand il s'agit de dresser l'inventaire complet des possibilités dont elle dispose.

* *
* *

Dans l'introduction à ses *Grundzüge* (pp. 10 ss.) Trubetzkoy a discuté ce problème de son point de vue particulier. En critiquant la phonométrie de MM. E. et K. Zwirner (voir surtout *Grundfragen der Phonometrie, Phonometrische Forschungen* A I),¹⁵ et surtout leur avis qu'il serait possible de déterminer, par voie statistique, la variation normale d'un son et de définir par là, d'une façon objective, les normes linguistiques, Trubetzkoy dit ce qui suit: «Das, was sich mit seiner phonometrischen Methode erreichen lässt, ist lange noch nicht die Norm, auf die sich die Sprecher bei der Erzeugung oder Wahrnehmung eines bestimmten Lautes beziehen. Es sind wohl «Normen», aber in einem ganz anderen Sinne: Normen der betreffenden Aussprache, Normen der Realisation, d. i. letzten Endes Normen des Sprechaktes, aber nicht des Sprachgebildes. Selbstverständlich können solche «Normen» nur Durchschnittswerte sein, sie dürften aber den Werten des Sprachgebildes nicht gleichgestellt werden» (p. 11). Il ressort, me semble-t-il, très nettement de cette citation de Trubetzkoy combien la distinction *langue* — *parole* (Sprachgebilde — Sprechakt) est insuffisante. Selon cette manière de voir le *o* fermé dans fr. *beau* [bo] serait un fait de *parole*. Mais si nous définissons la *parole* comme le faisait de Saussure (voir par

¹³ C'est au moins un reproche qui vaut en ce qui concerne l'application de ses principes dans les *Grundzüge* et ailleurs.

¹⁴ Je fais remarquer que chez moi ce terme n'a pas le même sens que par exemple chez M. Bally qui s'en sert pour indiquer les faits de style (voir *Précis de stylistique*, Genève 1905, pp. 7 ss, et *Traité de stylistique française* I, Heidelberg 1909, Introduction).

¹⁵ Berlin 1936.

exemple *Cours*, pp. 30—31),¹⁶ nous verrons tout de suite que cette définition ne couvre pas la partie de la réalisation du système qui est déterminée, d'une façon très rigide,¹⁷ par les habitudes imposées par la communauté linguistique, et dont le *o* fermé de *beau* peut être choisi comme exemple. Trubetzkoy prétend que ces habitudes sont des normes, non pas pour la langue mais pour la parole («Normen des Sprechaktes, aber nicht des Sprachgebildes»). Pourtant, ces normes n'ont rien d'individuel, d'accessoire, ni d'accidentel. Ce sont des normes valables à l'intérieur de la communauté linguistique en question, des règles qui s'imposent nécessairement à tous les sujets faisant partie de cette communauté. Il me semble absolument évident qu'elles sont autre chose, et plus, que tous les innombrables faits concrets de la parole (du Sprechakt). Le *o* fermé de *beau* n'est ni individuel, ni accessoire, ni accidentel. Ces normes sont valables indépendamment de la réalisation. Je suis donc enclin à leur attribuer une place dans la langue (le système), d'autant plus que, comme je viens de le démontrer, elles peuvent dans un certain sens faire partie du système fonctionnel d'une langue, pourvu que l'on comprenne par là tous les différents aspects sous lesquels celle-ci est susceptible d'être regardée.

La conception de la notion de langue que cette manière de voir nous amène nécessairement à adopter, coïncide, me semble-t-il, avec l'*usage* de M. Hjelmslev, la troisième des trois interprétations différentes de la notion de langue qu'il a établies (voir *Langue — parole, Cahiers Ferdinand de Saussure* II, 1942, pp. 32 ss.). C'est aussi cette interprétation du terme *norme* dont je me suis servi moi-même (Aussprachenorm) dans mon étude sur la quantité (*Die Quantität als phonetisch-phonologischer Begriff*, p. 26), et si je comprends bien, c'est aussi de cette façon que Brøndal comprenait, dans sa thèse de doctorat (*Substrater og Laan*, pp. 44—45), cette notion.¹⁸

¹⁶ «... l'exécution ... est toujours individuelle, et l'individu en est toujours maître; nous l'appellerons la *parole*. — En séparant la langue et la parole, on sépare du même coup: 1° ce qui est social de ce qui est individuel; 2° ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel» (p. 30).

¹⁷ Cf. Hjelmslev (*Nordisk Tidsskrift for Tale og Stemme* II, 1938, p. 160): «In einem gegebenen Sprachgebrauch ist die Aussprache meistenteils erstaunlich fest geregelt, so dass nur relativ ganz geringe Schwankungen zugelassen werden.»

¹⁸ Je crois la reconnaître aussi chez M. v. Laziczius, *Acta linguistica* I, 1939, p. 165 («Aussprachenormen der Sprachgemeinschaft»).

M. Hjelmslev, au contraire, comprend par *norme* tout autre chose (voir *op. cit.*, pp. 34—35, et cf. *Neue Wege der Experimentalphonetik, Nordisk Tidsskrift for Tale og Stemme* II, 1938, p. 160).

Les distinctions que je viens d'établir — tout provisoirement — me semblent importantes également pour l'étude des questions de style. L'allongement du *p* dans *épouvantable* etc. est, si l'on veut, un fait de style. On n'est pas d'accord sur la définition du style (ni de la stylistique). Je n'entrerai pas dans une discussion de ces problèmes ici¹⁹ mais veux rappeler que dans son *Traité de stylistique appliquée au latin* (Paris 1935), M. J. Marouzeau voit dans le style un choix que fait celui qui écrit ou qui parle parmi les différentes possibilités que lui offre le système de la langue en question.²⁰ Ce choix est limité essentiellement par deux restrictions. Il est soumis d'abord aux limites constituées par les règles de la grammaire (prise dans un sens large), en d'autres mots par le soin de la correction («La faute, interdite par la grammaire normative, infraction à l'usage reçu, marque le point où le choix cesse d'être libre, où c'est la correction, et non plus la qualité de l'expression, qui est en jeu», Marouzeau, *op. cit.*, p. XI). L'autre limitation est celle du sens («au moment où le choix entre diverses expressions conduirait l'auteur de l'énoncé à trahir sa pensée ou ses intentions, il va de soi que le style n'est plus en cause», *loc. cit.*). Je voudrais exprimer la même chose en disant que le choix est libre tant qu'il reste à l'intérieur des limites exigées par le système intellectuel de la langue et par le rôle symbolique de l'énoncé.

Mais il ressortira de ce qui vient d'être dit ci-dessus que, parmi les faits de style, il est nécessaire de distinguer entre ceux qui sont conditionnés directement par le système de la langue et ceux qui sont indépendants de celui-ci. M. Marouzeau nous cite (p. XV) la phrase française suivante: *je peux vous affirmer que c'est exact mais il vaudrait peut-être mieux que ce ne le soit pas*. Le système français permet plusieurs variantes stylistiques de cet énoncé, dont

¹⁹ Mon ami M. Pierre Naert — avec lequel j'ai eu l'occasion de discuter ces problèmes à plusieurs reprises et qui, d'un autre point de départ, est arrivé à des conclusions rappelant les miennes — prépare un travail de stylistique dans lequel il s'occupera plus en détail de ces questions. C'est pourquoi je me dispense d'entrer dans les détails ici.

²⁰ Cf. aussi Bally, *Précis de stylistique*, surtout pp. 7—11.

aucun n'en changerait en quoi que ce soit le sens purement intellectuel. En ce qui concerne la prononciation, il y a la liberté de prononcer *exact* avec ou sans les deux consonnes finales ([*ɛgzɑ*] ou [*ɛgzakt*]); en outre, une personne cultivée ferait entendre la liaison (*c'est exact*), une personne moins cultivée la supprimerait. On pourrait ajouter à ces possibilités, notées par M. Marouzeau, encore l'hésitation entre [*pætetmjø*] et [*pætrəmjø*] (pour *peut-être mieux*), la possibilité de prononcer ou de faire tomber certains *e* muets (*ce ne le*), de prononcer un *f* géminé dans *affirmer* et enfin de varier, presque à l'infini, l'intonation de la phrase entière ou de ses parties.

Sur le plan morphologique, il y a moyen de remplacer *peux* par *puis* (si l'on veut affecter un parler distingué); et au point de vue du vocabulaire, on a la liberté de substituer *ça* à *ce* (ce qui conférerait un caractère plus vulgaire à la phrase). Enfin la syntaxe permettrait de remplacer le présent par le passé dans la proposition subordonnée (*fût pour soit*), procédé témoignant de pédantisme, et de renverser l'ordre des mots (*peut-être vaudrait-il mieux que . . .*).

Pendant aucune de ces modifications n'est indifférente pour la façon dont l'énoncé sera compris par l'interlocuteur. La prononciation [*ɛgzakt*], peut-être aussi celle de tous les *e* muets ([*pætrəmjø*] et *ce ne le*), ainsi que la forme *puis*, l'ordre des mots renversé et la concordance des temps, lui donnerait une impression de pédantisme. Un *f* double dans *affirmer*, *ça* pour *ce* et la non-élision du *t* devant *exact* témoigneraient d'un certain manque de culture. Enfin les variations de l'intonation sont capables d'en modifier à l'infini le sens affectif ou emphatique. Chacune de toutes ces variantes — il y en a certainement encore d'autres — modifie la qualité de l'énoncé mais aucune n'en change le sens, ni en viole la correction. Ce sont, selon M. Marouzeau, «deux conditions essentielles pour que nous restions dans le domaine de la stylistique» (p. XV).

Si nous faisons abstraction de certains faits de mélodie — qui peuvent avoir un caractère plus général — toutes les caractéristiques stylistiques indiquées sont directement conditionnées par le système français. Aucune ne pourrait se retrouver telle quelle dans n'importe quelle autre langue. S'il y en a qui existent ailleurs, ce n'est que grâce à une ressemblance de système qui ne prouve nullement qu'elles soient de caractère général.²¹

²¹ Ainsi par exemple la possibilité de varier la concordance des temps serait

On est donc autorisé à qualifier les traits en question — de nature phonétique, morphologique ou autre — de fonctionnels dans un certain sens. Ils remplissent une fonction toute particulière, déterminée par le système conventionnel du français, et ne sont valables qu'à l'intérieur de la communauté linguistique française. Si l'on regarde des oppositions comme *exact* : *inexact*, *vous* : *nous*, *je peux vous affirmer* : *puis-je vous affirmer* etc. comme fonctionnelles pour l'aspect symbolique de la langue (selon la terminologie de M. Bühler), il faut admettre que des oppositions telles que [*afirme*] : [*affirme*] (sc. *affirmer*), ou *ce* : *ça*, ou bien *c'est exact* : *c'est exact* ou *il vaudrait mieux que ce ne le soit* : *il vaudrait mieux que ce ne le fût* sont pertinentes pour la langue en tant que symptôme. Il me semble possible, enfin, que, parmi les faits de langue compris dans la phrase citée et conditionnés directement par le système français, il y en ait aussi qui soient pertinents pour la langue en tant que signal. Ainsi par exemple, certains éléments musicaux caractéristiques du système d'intonation français, pourraient probablement conférer à la phrase le sens d'un impératif.

Il ne faut donc pas a priori exclure du système d'une langue ceux des faits de style qui sont conditionnés par la structure particulière de cette même langue.²² Si nous appliquons les distinctions établies

la même en suédois où l'on a le choix entre *det skulle kanske vara bättre, att det inte är det* et *att det inte vore det* (où pourtant il y a en même temps une opposition de mode). — De même l'allongement consonantique de caractère affectif se retrouve dans beaucoup de langues (comme l'a démontré entre autres Mlle Elise Richter dans *Archives néerlandaises de phonétique expérimentale* XIII, 1937, pp. 41—71). Je renvoie aussi à mon ouvrage sur la quantité (*Die Quantität als phonetisch-phonologischer Begriff*, p. 88). Ce phénomène n'est pourtant pas de caractère absolument général, puisqu'une condition essentielle de sa réalisation dans une langue est que cette langue ne connaisse pas d'opposition quantitative fonctionnelle (dans le sens strictement phonologique de ce mot) de réalisation phonétiquement identique. Qu'une opposition de gémination ordinaire n'exclue pas la possibilité d'un allongement affectif est prouvé par le français qui connaît les deux. Voir mon travail *Le système consonantique du français*, pp. 62 ss.

²² Il me semble que c'est là ce qu'a voulu dire M. R. Jakobson dans son objection à M. Marouzeau, quand il soutient que les faits de style ne peuvent pas être opposés à ceux de langue et que l'inventaire des «possibles» et la valeur de leurs oppositions sont donnés dans la langue (voir *Actes du quatrième congrès de linguistes*, Copenhague 1938, p. 106).

par M. Bühler, il faudrait attribuer au domaine du style une bonne partie de ce qui fait fonction de symptôme ou de signal. Il ressortira d'autre part de ce qui a été dit que la réalité linguistique ne couvre qu'en partie les distinctions établies par la psychologie de la langue.

* *
*

Une autre tentative de nuancer davantage la distinction saussurienne nous intéresse aussi dans ce contexte. Je pense à l'article de M. K. Rogger *Kritischer Versuch über de Saussure's Cours général* (*Zeitschrift für romanische Philologie* LXI, 1941, pp. 161—224). M. Rogger reprend plusieurs des thèses du maître suisse et les discute d'un point de vue en partie nouveau. Le problème de l'arbitraire du signe y occupe une place importante, mais la façon dont l'auteur l'a résolu ne nous avance guère. Les solutions qu'il offre sont trop psychologiques pour satisfaire aux exigences de la linguistique pure. La faute essentielle des phonologues de Prague — celle d'avoir recouru à des considérations psychologiques pour résoudre des problèmes linguistiques — revient aussi chez M. Rogger.²³ Je m'abstendrai pourtant pour le moment d'entrer dans une discussion de ces questions mais me contenterai de soumettre son attitude vis-à-vis de la distinction *langue* — *parole* à une critique en partant des idées générales exposées ci-dessus.

M. Rogger objecte contre de Saussure que la distinction *langue-parole* est établie à l'aide de l'opposition — de caractère non linguistique — entre collectivité et individu. Le reflet de la collectivité dans le domaine du langage c'est la langue, celui de l'individu la parole. Il continue: «Auf alle Fälle hat de Saussure wohl gesehen,

²³ Le problème du signe a été discuté récemment à plusieurs reprises, et je me permets de renvoyer aux ouvrages suivants: Buyssens, *La nature du signe linguistique* (*Acta linguistica* II, 1940—1941, pp. 83—86), Secheyne, Bally, Frei, *Pour l'arbitraire du signe* (*ibid.*, pp. 165—169), Benveniste, *Nature du signe linguistique* (*ibid.* I, 1939, pp. 23—29), Lerch, *Vom Wesen des sprachlichen Zeichens* (*ibid.* I, 1939, pp. 145—161), Pichon, *Sur le signe linguistique* (*ibid.* II, 1940—1941, pp. 51—52). — Il me semble que la question du signe est résolue d'une façon beaucoup plus satisfaisante que ne le fait M. Rogger par M. Louis Hjelmslev dans son ouvrage *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, København 1944.

ohne aber darauf Rücksicht zu nehmen, dass „Sprechen“ eben nicht von einer Kollektivsprache ausgeht, sondern von der jeweiligen Individualsprache, die (31) nur einen Teil der Kollektivsprache darstelle. Die ausdrückliche Unterscheidung de Saussure's überspringt also einen ganz wesentlichen Abschnitt in der wirklichen Tatsache des Sprechens» (p. 175). Par conséquent, M. Rogger voit dans ce qu'il appelle la langue individuelle (Individualsprache) l'intermédiaire entre d'un côté l'acte individuel (individueller Sprechakt), de l'autre la langue collective (Kollektivsprache), la langue comme moyen d'expression de toute une communauté linguistique. Nous obtiendrions par conséquent une double opposition, celle entre *Individualsprache* et *individueller Sprechakt* d'un côté: *Individualsprache* et *Kollektivsprache* de l'autre. De ces réalités, c'est, selon M. Rogger, la langue individuelle (Individualsprache) qui en premier lieu fait l'objet de la linguistique: «Solange und insofern die Linguistik Kollektivsprachen zum Objekt hat, ist sie lediglich eine Hilfswissenschaft der Literatur und der Menschheitsgeschichte. Sieht man aber in der Linguistik eine Wissenschaft rein sprachlicher Realitäten, so kann als Realität nur die psychische in Betracht kommen und damit nur die Individualsprache» (p. 177).

Il s'agit d'examiner si ce que M. Rogger appelle la langue individuelle occupe vraiment une place aussi importante que celle que l'auteur veut lui attribuer. Pour ma part, je ne le crois pas. Et nous verrons si ce n'est pas là une opinion qui repose sur un malentendu assez grave.

Qu'est-ce que c'est au fond que la *langue individuelle*? Pour résoudre ce problème il faudrait d'abord mettre au clair la question de l'attitude de l'individu par rapport à la communauté linguistique et à la langue collective. Est-ce qu'il y a opposition entre les deux ou non? Un caractère essentiel du signe linguistique est celui d'être conventionnel. Un certain signe est choisi par un certain groupe comme représentant de telle ou telle chose ou notion. Les membres de ce groupe doivent être d'accord pour l'accepter, autrement le signe ne peut pas remplir la fonction qui lui est assignée. En principe, l'utilisation du signe ne peut pas être limitée à un seul individu. Si sa valeur symbolique n'est comprise par aucun autre que par celui qui l'a inventé, ce n'est plus un signe. Et il en est de même des systèmes de signes que sont les différentes langues.

Ces systèmes sont collectifs, propres à un groupe, et non pas à un seul individu. Par conséquent, la langue individuelle ne peut pas être autre chose que la façon dont l'individu réalise le système collectif. Il est pourtant évident que cette réalisation individuelle du système a deux aspects essentiellement différents. C'est là ce qu'il y a de juste dans l'exposé de M. Rogger. Il faut distinguer entre l'acte concret, c'est-à-dire la façon dont le sujet parlant réalise le système à un moment donné, et les habitudes individuelles. Ce sont ces dernières qui caractérisent un individu et qui permettent de le distinguer de tout autre. Le parler d'une personne offre toujours certaines caractéristiques qui lui sont propres et qui ne se retrouvent chez aucune autre. Ces caractéristiques sont permanentes chez elle.²⁴ Il faut les distinguer des phénomènes accidentels, dus à des circonstances particulières dans une situation concrète et définie.

La langue individuelle d'une personne, de l'autre côté, offre deux aspects différents qu'il importe de ne pas confondre. Je reviens maintenant à la distinction déjà établie entre phénomènes linguistiques et phénomènes extra-linguistiques. Si nous pensons d'abord au domaine phonétique, les dispositions particulières — physiologiques ou autres — amènent des phénomènes phoniques extérieurs à la langue (faits de nasillement, de zéaiement, de bégaiement, caractère de la voix, ténor, basse, etc.). Une faiblesse mentale peut amener des imperfections dans la morphologie ou dans la syntaxe qui n'ont rien à voir avec le système en question. Mais chaque individu a aussi son style propre dans ce sens qu'il réalise le système d'une façon individuelle.²⁵ Si le style est le choix que fait le sujet parlant — ou écrivant — entre les différentes possibilités que le système lui offre, il faut dire que chaque personne qui s'exprime d'une façon ou d'une autre a son style propre. C'est ce style — pris dans un sens large — qui est la langue individuelle.

M. Rogger prend comme exemple la langue de Voltaire. Pour caractériser, dit-il, sa langue, nous avons à notre disposition d'un côté tous les documents écrits par l'auteur lui-même, de l'autre l'ensemble des documents conservés, datant de l'époque de l'auteur.

²⁴ Au moins pendant une certaine période de sa vie.

²⁵ Cf. Secheyne dans *Mélanges de linguistique offerts à M. F. de Saussure*, Paris 1908, p. 155.

Les documents individuels sont en général trop peu nombreux pour suffire à une description complète de la langue d'un auteur. Il faut les compléter à l'aide de la connaissance, acquise ailleurs, de l'usage de l'époque. Mais quelle place occupe la langue de Voltaire — ou en général la langue d'un individu quelconque — par rapport au système? C'est là notre question. La langue de Voltaire est-elle un système propre ou bien l'aspect sous lequel se réalise la langue (dans le sens saussurien du terme) française du XVIII^e siècle sous la plume de l'écrivain? *Tertium non datur*, à ce qu'il me semble. Car dans la mesure où l'usage de Voltaire diffère de la langue de l'époque par des traits linguistiques essentiels pour le système, c'est une autre langue (dans le sens saussurien). Si au contraire sa morphologie, sa syntaxe, son vocabulaire etc. restent à l'intérieur des limites admises par le système fonctionnel, sa langue reflète la structure du système linguistique français du XVIII^e siècle. La langue individuelle n'est qu'un des nombreux aspects qui déterminent ensemble la parole — la réalisation concrète de la langue (= du système fonctionnel). Elle n'occupe donc pas, à mon avis, la place centrale qui lui est assignée par M. Rogger.

De même la notion de langue collective dans le sens de M. Rogger est inexistante. Il dit: «Auf alle Fälle wird man nicht überrascht sein, dass eine scharfe Grenze nicht zu ziehen ist zwischen Individualsprache und Kollektivsprache, in dem Sinne, dass einzelnes mehr Individuen eigen ist, als andere Erscheinungen, also grössere oder geringere Kollektivität besitzt, also in intensiverem oder schwächerem Masse zur Sprache gehört. Vor allem erhebt sich die Frage, wie vielen Individuen eine Erscheinung gemeinsam sein muss, bis man sie zur Sprache rechnen kann . . ., oder mit welchem Recht man Phänomene zur Sprache rechnet, die einem Viertel oder gar einem Drittel oder vielleicht sogar der Hälfte der Individuen nicht zukommt» (p. 180). Il ressortira déjà de ce qui a été dit ci-dessus que je ne peux pas partager la manière de voir dont cette citation fait preuve. La question de savoir à combien de représentants de la communauté linguistique en cause un fait de langue quelconque doit être propre pour faire partie de la «Kollektivsprache», n'entre pas en ligne de compte ici. La langue collective n'est pas une question de fréquence. Le fait qu'il y a parmi les sujets parlant une langue, des individus incapables d'utiliser tous les moyens d'expres-

sion que leur offre le système ne prouve pas que ces moyens n'existent pas. Et en réalité, au moins à l'intérieur de la collectivité constituée par l'adhésion à une langue de culture, il n'y a probablement qu'un nombre très restreint de personnes qui sachent maîtriser impeccablement le système d'expression dans toutes ses nuances et toutes ses possibilités.²⁶

La preuve qu'un phénomène quelconque relève de la *langue* (dans le sens saussurien) est à chercher dans son caractère d'être fonctionnel ou non. Si le phénomène en question peut être utilisé dans un but distinctif, c'est un fait de langue, autrement non. Mais puisque j'ai souligné ci-dessus que, si je comprends bien, la *langue* comprend en réalité beaucoup d'éléments qui ne sont pas fonctionnels pour le système purement intellectuel — ou mieux pour la fonction symbolique de la langue — il s'ensuit que la langue collective renferme toutes les possibilités d'expression, susceptibles de supporter une opposition de sens dans n'importe quelle des trois fonctions différentes assignées à la langue par le triple schéma de Bühler et de Gardiner.

²⁶ Cf. à ce sujet ce que dit Antoine Meillet (*Bulletin de la Société de linguistique de Paris* XXII, 1920, p. 177): «Car c'est dans la poésie que se manifestent de la manière la plus complète les ressources de la langue; et il n'y a bonne poésie que là où la langue est amenée à rendre tout ce qu'elle peut exprimer» (compte rendu de Hans Larsson, *La logique de la poésie*, Paris 1919).

SYNCHRONIE ET DIACHRONIE.

Synchronie et diachronie — voilà un des problèmes fondamentaux de la méthodologie linguistique actuelle. Par réaction contre l'ancienne grammaire normative, l'école des néo-grammairiens n'acceptait que la méthode historique. Encore Hermann Paul — malgré Anton Marty et Ferdinand de Saussure¹ — se refusait formellement à admettre l'existence d'une linguistique descriptive et synchronique. «Sobald man über das blossе Konstatieren von Einzelheiten hinausgeht, sobald man versucht den Zusammenhang zu erfassen, die Erscheinungen zu begreifen, so betritt man auch den geschichtlichen Boden, wenn auch vielleicht ohne sich klar darüber zu sein» (*Prinzipien*, 5^e éd., 1920, p. 20).² Ce sont seulement les écoles linguistiques actuelles — héritières plus ou moins directes du maître suisse — qui ont rendu à l'étude synchronique de la langue la place qui lui revient.³ La psychologie et la sociologie actuelles ont fourni aux recherches synchroniques la base qui leur fallait.⁴

¹ Voir von Wartburg, *Einführung*, p. 9.

² Cf. aussi: «Es ist eingewendet, dass es noch eine andere wissenschaftliche Betrachtung der Sprache gäbe, als die geschichtliche. Ich muss das in Abrede stellen» (*ibid.*). — Les mêmes points de vue reviennent encore par exemple chez Friedrich Schürer (*Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* I, 1923, surtout pp. 482 et 485—486), et chez Hermann Güntert, *Grundfragen der Sprachwissenschaft* (Leipzig 1925), pp. 129—130. Je crois retrouver aussi une opinion essentiellement analogue chez Lerch, *Historische französische Syntax* I, Leipzig 1925, p. 11.

³ La place centrale de la synchronie dans l'étude des faits de langue est admise aussi par les savants qui, en principe, n'acceptaient pas la distinction absolue exigée par de Saussure et par les phonologues modernes. Je pense par exemple à M. W. von Wartburg (voir surtout *Zeitschrift für romanische Philologie* LVII, pp. 296 ss., et *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, Genève 1939, pp. 3—18).

⁴ Cf. Bally, *Le langage et la vie*, pp. 17—18.

Il sera utile de rappeler que, déjà avant de Saussure — et indépendamment de lui —, le suédois Adolf Noreen avait souligné fortement, non seulement la nécessité de distinguer l'aspect historique de la langue de l'aspect statique, mais aussi et surtout l'importance de ce dernier.⁵ C'est là un fait qui a dû échapper, semble-t-il, aux linguistes du continent, à en juger par l'exposé de M. von Wartburg (*Einführung*, pp. 7—11) ou par les écrits de Trubetzkoy et des autres phonologues. M. Björn Collinder a attiré à plusieurs reprises l'attention sur ce qu'a dit Noreen à ce sujet.⁶

Le dualisme qui est à la base de l'opposition entre les deux méthodes linguistiques n'est pas réservé au langage. Dans son travail *Zur Logik der Kulturwissenschaften*, pp. 96 ss, E. Cassirer a rappelé que le «Formproblem» et le «Kausalproblem» sont les deux pôles autour desquels tourne notre conception du monde qui nous entoure. Je cite quelques lignes de M. Cassirer (p. 96) : «Sie sind beide unentbehrlich, wenn unser Denken zur Aufstellung einer festen Weltordnung gelangen soll. Der erste Schritt muss darin bestehen, die Mannigfaltigkeit des Seins, die sich der unmittelbaren Wahrnehmung darbietet, zu gliedern und sie nach bestimmten Gestalten, nach Klassen und Arten abzuteilen. Aber neben der Frage nach dem Sein steht — gleich ursprünglich und gleich berechtigt wie sie — die Frage nach dem Werden. Nicht nur das »Was« der Welt, sondern auch ihr »Woher« soll begriffen werden. Schon der Mythos kennt beide Fragen. Er sieht alles, was er erfasst: die Welt sowohl wie die Götter, unter diesem doppelten Aspekt. Auch die Götter haben ihr Sein und ihr Werden: der mythischen Theologie steht die mythische Theogonie zur Seite.» Après avoir esquissé l'histoire de la lutte entre les deux principes — conciliés pourtant dans la philosophie d'Aristote — et surtout la renaissance de l'aspect formel

⁵ Je renvoie en premier lieu à *Einführung in die wissenschaftliche Betrachtung der Sprache* (publié par H. Pollak), Halle 1923, surtout pp. 37—40, et, pour les lecteurs qui connaissent le suédois, à *Vårt språk* I—II, Lund 1903—1910 (par ex. I, § 7).

⁶ Voir par exemple *Studia neophilologica* XV, 1942—1943, p. 405, *Actes du quatrième congrès de linguistes*, 1938, p. 123, et tout récemment *Lychnos* 1943, pp. 349—351. Cf. aussi son article *Deskriptiv och historisk språkforskning* dans *Orientering i språkvetenskap*, Stockholm 1941, pp. 9—35. Je renvoie aussi à Hjelmlev, *Principes de grammaire générale*, Copenhague 1928—1929 (*Det Kongl. Danske Videnskabernes Selskab, Historisk-Filologiske Meddelelser XVI*), p. 57.

qui a accompagné la révolution subie par les sciences naturelles de notre époque, Cassirer formule de la façon suivante en quoi consiste le noyau du problème: «Was wir in der Sprachwissenschaft, in der Kunstwissenschaft, in der Religionswissenschaft erkennen wollen, das sind bestimmte »Formen«, die wir, ehe wir versuchen können, sie auf ihre Ursachen zurückzuführen, in ihrem reinen Bestand verstanden haben müssen» (p. 99). Et plus loin: «Dem Kausalbegriff tritt der Strukturbegriff als leitendes Prinzip gegenüber. Die Struktur wird nicht erkannt, sondern sie wird zerstört, wenn man sie in ein blosses Aggregat, in eine »Und-Verbindung« aufzulösen sucht. Der Begriff der »Ganzheit« ist damit auch hier in seine Rechte eingesetzt und in seiner fundamentalen Bedeutung erkannt: die Elementar-Psychologie ist zur Gestalt-Psychologie geworden» (p. 105). «Die Anerkennung des Ganzheitsbegriffes und des Strukturbegriffes hat den Unterschied zwischen Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft keineswegs verwischt oder eliminiert. Aber sie hat eine trennende Schranke beseitigt, die bisher zwischen beiden bestand. Die Kulturwissenschaft kann sich freier und unbefangener als zuvor in das Studium ihrer Formen, ihrer Strukturen und Gestalten versenken, seit auch die anderen Wissensgebiete auf ihre eigentümlichen Formprobleme aufmerksam geworden sind» (pp. 105—106). «Was wir hier lernen, — und was im Grunde schon die Physik, die Biologie, die Psychologie uns lehren konnte, — ist dies, dass wir die Strukturfrage nicht mit der Kausalfrage verwechseln dürfen, und dass wir die eine nicht auf die andere zurückführen können» (p. 110).

Nous avons ici, me semble-t-il, une mise au point excellente du problème qui nous occupe et dont il s'agit de définir plus exactement le rôle dans la méthodologie linguistique.⁷ Cassirer dit qu'il faut

⁷ Je voudrais pourtant faire une objection à la terminologie de Cassirer, qui, au moins en ce qui concerne le problème purement linguistique qui nous occupe, peut donner lieu à des malentendus. En opposant le «Formproblem» au «Kausalproblem» l'auteur réserve la question du «pourquoi», l'aspect causal, au plan diachronique. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a aussi une causalité synchronique. La structure, la forme offre aussi des «pourquoi», l'étude synchronique ne peut pas se contenter de décrire mais doit aussi essayer d'expliquer, tout comme l'étude diachronique peut se contenter d'une pure description ou s'efforcer de chercher les causes. Il n'y a à ce point de vue aucune différence essentielle entre les deux aspects. C'est en cherchant à établir les lois synchroni-

avoir compris les formes à l'état pur avant d'essayer d'expliquer leur genèse («sie ... in ihrem reinen Bestand verstanden haben müssen»). Il est donc essentiel de définir lequel des deux aspects correspond le plus exactement à la nature même de la langue.

Pour moi, la réponse est facile. Par sa nature, la langue est un système de signes, un système de valeurs; donc elle est déjà par définition synchronique. Par conséquent, si l'on veut étudier la langue de l'intérieur, pour ainsi dire, en la choisissant elle-même comme point de départ et avec une méthode qui est conforme au sujet étudié,⁸ il faudrait le faire selon la méthode synchronique, et uniquement selon celle-là. Seule cette méthode est capable de rendre compte de ce qu'est la langue et de la façon dont celle-ci remplit sa fonction comme facteur social.⁹

ques — celles qui déterminent la structure des systèmes — qu'on applique le point de vue systémologique pour l'étude des états de langue. Cf. à ce sujet Hjelmslev, *Principes de grammaire générale*, p. 57. Le même point de vue revient en partie chez M. B. Collinder, *Introduktion i språkvetenskapen*, pp. 145—146. — Je tiens à souligner ici que la façon dont M. L. Hulthén cite ce passage de M. Collinder dans sa thèse *Studier i jämförande nunordisk syntax* (Göteborg 1944, p. 17) peut donner lieu à des malentendus. M. Hulthén semble persuadé de la supériorité de la linguistique diachronique sur la linguistique synchronique, à en juger par ce qu'il dit p. 18. Il cite ce passage de M. Collinder: «... ty den historisk-jämförande forskningen insätter företeelserna i relationen orsak : verkan eller ett nödvändigt sammanhang mellan ett föregående och ett efterföljande» (p. 145). Mais M. Collinder continue et souligne très fortement que toute cette conception de l'infériorité de la linguistique synchronique est fautive. Il y a d'autres espèces de relation rationnelles, dit M. Collinder, que celles qui sont d'ordre temporel. La langue est un système d'éléments, porteurs de la signification, et qui rend possible la compréhension mutuelle entre les hommes. La grammaire descriptive est la reconstruction de ce système (p. 146). Le chapitre consacré par M. Hulthén dans sa thèse au problème synchronie : diachronie n'ajoute que peu de choses à l'exposé donné par M. Collinder à l'endroit cité.

⁸ Je crois retrouver, dans un autre ordre d'idées, la même exigence de regarder la langue comme une structure *sui generis*, chez M. Hjelmslev, *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, p. 7. Selon lui, il faut chercher une constante qui ne repose pas sur une réalité en dehors de la langue. De même, la diachronie au sens propre du terme regarde nécessairement la langue sous un aspect qui suppose des qualités non-linguistiques chez celle-ci.

⁹ «Speech must be understood as a social phenomenon, and can never be explained if we do not take into consideration the part it plays in society» (G. Stern, *Studia neophilologica* XV, 1942, p. 3). «... la langue est aussi un fait éminemment social» (Bally, *Traité de stylistique française* I, p. 1).

Dès que nous passons à regarder la langue comme quelque chose d'instable, qui change et qui évolue, nous appliquons un point de vue qui, au fond, est incompatible avec l'idée de la langue. Le côté évolutif de la chose — le «d'où» et le «comment» —, qui est l'aspect historique ou diachronique,¹⁰ nous fait voir la langue comme un phénomène parmi beaucoup d'autres dans le long procès qu'est l'évolution de l'homme à travers les siècles. L'évolutif est quelque chose qui n'existe que par suite de l'imperfection des systèmes linguistiques et grâce à des facteurs extérieurs.^{11 12}

C'est pour cela qu'il semble évident que, dans la méthodologie linguistique, la diachronie devra être secondaire par rapport à la synchronie. Une langue qui évolue est en réalité une *contradictio in adjecto*, bien entendu si nous comprenons par langue un système dans le sens strict de ce terme. Ceci ne veut pas dire qu'elle ne soit pas autre chose aussi et que la notion de langue dans ce sens restreint ne soit pas une abstraction. Mais c'est cette abstraction qui est indispensable pour nous permettre de tirer au clair les problèmes fondamentaux de la langue, ceux qui touchent à l'essence même de celle-ci.

¹⁰ Comme M. Hjelmslev, je préfère les termes *synchronique* et *diachronique* (*synchronie* et *diachronie*) aux autres termes utilisés dans la discussion scientifique (*descriptif* — *historique*, *statique* — *dynamique*, etc.). Je trouve qu'ils disent mieux que les autres, et sans suggérer d'idées accessoires superflues, de quoi il s'agit. Je renvoie à *Principes de grammaire générale*, pp. 56 ss. Cf. aussi Collinder, *Orientering i språkvetenskap*, Stockholm 1943 (sous la redaction de H. S. Nyberg), p. 16.

¹¹ Quand M. Bally estime (*Le langage et la vie*, Genève-Heidelberg 1913, pp. 16 ss; cf. aussi *Traité de stylistique française* I, p. 7) que les éléments affectifs subjectifs prédominent dans le langage et que l'intelligence, quoiqu'essentielle, n'est qu'un moyen et non pas une fin en soi, cette opinion est entièrement compatible avec le point de vue exposé ici. Car c'est en parfaite harmonie avec la langue elle-même d'être un moyen et non pas une fin. La langue n'est que l'intermédiaire par lequel les pensées, les sentiments etc. s'extériorisent et n'est donc en soi ni intellectuelle ni affective. Il n'y a que ce que la langue exprime qui le soit. En principe, le rôle de la langue est toujours et partout le même et suppose un caractère identique chez le système qui lui permet de remplir cette fonction unique. Le point de vue de M. Bally me semble valable seulement pour ce que la langue exprime et est donc dans un certain sens extra-linguistique.

¹² Nils Svanberg est donc entièrement dans l'erreur quand il estime que c'est pour des raisons pratiques («av praktiska skäl») que la méthode synchronique regarde la langue comme un système stable («ett vilande system»). Voir *Studier i språkets teori*, Uppsala 1930, p. 24.

Si l'on est d'accord sur les principes généraux indiqués brièvement ici, on pourra poursuivre la discussion et soumettre le problème synchronie — diachronie à un nouvel examen. Que les langues évoluent, personne ne le conteste. Il s'agit donc de voir s'il est possible de concilier ce fait évident avec les théories de la nature statique de la langue en tant que système. M. Bally a formulé le paradoxe suivant: «Tout d'abord les langues changent sans cesse et ne peuvent fonctionner qu'en ne changeant pas» (*Linguistique générale et linguistique française*, p. 10). Voilà les deux faits — incontestables tous deux — qu'ils s'agit d'expliquer. Dans son *Einführung* (p. 11), M. von Wartburg soutient que l'opposition entre les deux méthodes est plus une différence dans la façon d'envisager les problèmes qu'une opposition dans le sujet même. Tout dépend du problème de savoir si l'on préfère regarder un fait linguistique dans son rapport avec les autres faits contemporains et avec lesquels il forme ensemble le système en cause ou si l'on veut s'arrêter de préférence aux rapports que présente le fait étudié avec les faits correspondants dans le passé. Mais ce qui est important — et ce que M. von Wartburg néglige de souligner avec assez de force — c'est qu'un fait de langue étudié isolément de ses rapports avec le système dont il fait partie n'est capable de nous renseigner que faiblement sur des problèmes linguistiques et que l'étude diachronique d'un phénomène isolé — que ce soit un son, une forme, un fait de syntaxe ou un mot — est incompatible avec l'idée même de la langue. La valeur et l'utilité de la méthode diachronique dépendent donc entièrement de la façon dont celle-ci est appliquée. Ceci vaut évidemment pour toute méthode scientifique, et ce serait dire une banalité que de le répéter ici, si l'on ne s'était pas si souvent contenté d'une méthode «isolante» (cf. ci-dessous) en matière de linguistique historique.

Ce qu'il y a d'essentiellement nouveau dans l'apport de la linguistique structurale à la science du langage, c'est l'exigence absolue de regarder les faits dans leur rapports mutuels synchroniques.¹³ L'autre méthode est une «méthode *isolante*; ... le plus sûr moyen de fausser le perspective et de donner de l'état actuel une caricature au lieu d'un tableau» (Bally, *Linguistique générale et linguistique*

¹³ Souligné aussi par exemple par M. von Wartburg dans les *Mélanges Bally*, p. 7.

française, Paris 1932, p. 15). Comprise de la façon indiquée ci-dessus, les études synchroniques formeront la base indispensable même à la théorie diachronique, ou comme dit M. Hjelmslev: «Les études synchroniques ne constituent pas un domaine à part et qui peut être négligé par la théorie évolutive, comme on l'a cru quelquefois. A côté de l'intérêt théorique et intrinsèque qu'elles présentent pour la structure générale du langage les études synchroniques présentent un intérêt éminemment pratique: elles jettent les bases indispensables à toute hypothèse évolutive. Le premier devoir du linguiste consiste donc à donner au synchronique ce qui lui revient» (*Studi baltici* VI, 1936—1937, p. 41).

Chaque langue contient, à côté de sa partie systématisée actuelle, des traces de systèmes antérieurs ainsi que les premiers germes d'un système futur en préparation. C'est là un phénomène dont l'explication est à chercher dans des influences extérieures qui n'ont rien à voir avec la langue en tant que système de valeurs et qui, par conséquent, ne contredit pas l'assertion faite ci-dessus que l'aspect diachronique est incompatible avec l'idée de la langue. J'ai rappelé ailleurs (*Acta linguistica* II, 1940—1941, pp. 132—146) que les phonologues de Prague n'ont pas suffisamment pris en considération la possibilité de systèmes «mêlés» (sur l'impropriété de cette expression, voir pp. 40 ss) et qu'ils ont parfois réuni à tort dans un même schéma ce qui appartient en réalité à deux ou à plusieurs (cf. aussi pp. 41—42). C'est à peu près la même opinion que je crois reconnaître chez M. Hjelmslev dans les lignes suivantes: «Dans tout état de langue il y a des échos d'un état antérieur et des germes d'un état en devenir qui ne fait encore que poindre plus ou moins vaguement. Plusieurs systèmes virtuels se dessinent sur l'écran de la langue à côté du système réalisé» (*Studi baltici* VI, 1937, p. 42).^{14, 15}

Des états semblables se retrouvent en réalité un peu partout et peuvent même être regardés comme normaux dans les langues de culture où il y a une tradition linguistique et une littérature pour

¹⁴ Au moment de la composition de mon article dans *Acta linguistica* II, je ne connaissais pas encore cet article de M. Hjelmslev.

¹⁵ Voir pour ce problème aussi Hjelmslev, *Principes de grammaire générale*, pp. 55 ss. — Cf. également E. Tegnér, *Poesiens språk (Ur språkens värld* II, Stockholm 1925), p. 238, et Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, p. 15.

la maintenir. Mais ce qui est important pour notre sujet, c'est qu'un tel état de langue ne se laisse constater d'une façon certaine et objective que par voie synchronique. C'est en analysant un système d'un point de vue purement structural qu'on arrive le mieux à distinguer les différents systèmes virtuels qui se trouvent cachés dans l'usage à première vue un et homogène.¹⁶ Ainsi la méthode synchronique peut devenir historique. Toute étude linguistique devrait être synchronique dans ce sens qu'elle devrait chercher à définir le système — ou les systèmes — en cause. Il en ressortira que la méthode synchronique peut être appliquée aussi bien pour des études de linguistique «historique» que pour les études purement «descriptives». Il n'y a là aucune *contradictio in adjecto*. L'évolution linguistique — dont nous nous dispensons de discuter les causes et la nature ici — se présente selon cette manière de voir comme des modifications ou des transformations systémologiques.¹⁷ On pourra donc dire que la méthodologie linguistique reste la même, indépendamment du fait que parfois l'étude concerne un état de langue unique et parfois les rapports entre deux ou plusieurs états de langue successifs.

Que dans les cas concrets l'application de ce principe soit pénible, nous l'admettons plus que volontiers. Il arrive effectivement très souvent que l'aspect systémologique se trouve impossible à appliquer pour une raison ou pour une autre. Quand il est question d'états

¹⁶ Je ne partage donc pas entièrement l'avis de M. H. Sten (*Les particularités de la langue portugaise*, Copenhague 1944, p. 9) quand il estime que les difficultés dans l'ordre synchronique se constatent par voie diachronique (la diachronie y fournissant en même temps l'explication).

¹⁷ En réalité, cette évolution est toujours — dans le domaine des sons du langage — plus ou moins à considérer comme une lutte incessante entre l'articulation qui tend à simplifier et à diminuer l'effort musculaire, et le système — aspect intellectuel du langage — qui s'oppose à une nivellement qui rendrait la langue inutilisable pour le but qui est le sien. M. Martinet parle (*Revue des cours et conférences* XL, 1939, p. 338) de «l'inertie des organes et les nécessités anatomiques et physiologiques d'une part, et d'autre part une activité organisatrice de l'esprit, en lutte pour une bonne économie du système». De même dans *Travaux du Cercle linguistique de Prague* VIII, 1939, p. 288: «la conscience phonologique n'est pas autre chose que la nécessité que sentent plus ou moins obscurément les sujets parlants de s'opposer à cette inertie toutes les fois où elle menace l'économie d'un système qui est le fondement indispensable de l'existence même de la langue».

expressive. Ou pour mieux dire, les domaines des différentes fonctions de la langue ne sont pas aussi bien délimités que le schéma de M. Bühler, par exemple, le fait supposer. Seulement, cette lutte entre plusieurs systèmes différents ne peut pas être alléguée comme preuve contre la justification du point de vue synchronique. Les systèmes ne se laissent même pas constater sans cette méthode, et encore moins alors les changements subis par ces systèmes au cours des siècles. S'abstenir d'appliquer le point de vue synchronique serait négliger à dessein l'interprétation des phénomènes étudiés.

Cette intellectualisation des moyens d'expression affectifs du langage²² m'amène à souligner, pour finir, un point de vue qui mérite l'attention dans ce contexte et qui rappelle celui qui sera appliqué tout à l'heure pour l'étude des états de langue mélangés. La langue n'est jamais ni symbole, ni signal, ni symptôme cent pour cent. Tout énoncé — qui n'est pas du ressort des mathématiques ou de la logique pures — est un peu les trois à la fois.²³ Ce ne sont que les proportions qui diffèrent d'un cas à un autre. Par conséquent il est difficile — ou peut-être impossible — dans un état de langue vivant, concret, de faire une distinction absolue et de dire que tel ou tel phénomène linguistique a une fonction symbolique, fait partie du système purement intellectuel, tandis que tel autre n'est que du ressort de la fonction affective (celle de symptôme ou de signal) de celle-ci. La réalité vivante est plus compliquée, plus nuancée que le schéma théorique qui est derrière cette réalité. Comme je vais le souligner bientôt en parlant de la possibilité de mélanges de langue, ceci n'empêche pas que les schémas abstraits existent et que ce soit une des tâches essentielles de la linguistique de dresser et de définir ces schémas.²⁴

²² Il est probable que le français nous offre dans certains de ses cas de gémination consonantique des exemples de ce phénomène. Je renvoie à mon ouvrage *Le système consonantique du français moderne*, pp. 65—66. Pour ce problème on peut voir aussi Marouzeau dans *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* XXV, 1924—1925, pp. 80—86, *Journal de psychologie* XX, 1923, pp. 560—576, et *Le français moderne* II, 1934, pp. 123—125.

²³ M. Bally va même jusqu'à prétendre que «celles de mes pensées qui germent en pleine vie ne sont jamais d'ordre essentiellement intellectuel; ... ce sont des épanouissements ou des repliements de désirs, de volitions, d'impulsions vitales» (*Le langage et la vie*, p. 18).

²⁴ Je souligne encore une fois que je ne parle dans ce contexte que de ce qui

LES «CONVENTIONS LINGUISTIQUES».

Dans son travail *Några språkteoretiska grundfrågor*¹ (= Quelques questions fondamentales de théorie linguistique) M. Folke Leander a repris et développé la thèse de Croce que les conventions linguistiques forment un continu indivisible.² Les quelques lignes qui suivent n'ont nullement pour but de discuter à fond ni les thèses soutenues par M. Leander, ni non plus les conséquences qui s'en dégagent pour la théorie et la psychologie linguistiques. Je laisserai complètement de côté sa critique de Bühler et de Gardiner qui, quoiqu' intéressante, n'est pas d'une importance immédiate pour le problème qui va nous occuper ici. Je me bornerai à une étude critique des thèses de M. Leander sous un aspect purement linguistique dans l'espoir de pouvoir démontrer dans quelle mesure et dans quelles conditions la science linguistique actuelle peut les accepter.

Je citerai d'abord quelques-uns des exemples de M. Leander pour passer ensuite à un examen critique de ses théories. M. Leander rappelle pour commencer le fait bien connu que les dialectes se fondent les uns dans les autres sans qu'on puisse fixer d'une façon certaine et objective où finit l'un et où commence l'autre. Il n'y a

¹ *Göteborgs Kungl. Vetenskaps- och Vitterhetssamhälles Handlingar* VI, Ser. A, Band I, no. 4. — Le chapitre intitulé *De språkliga konventionerna* (= Les conventions linguistiques), pp. 48—56.

² Une discussion importante des théories de Croce se trouve chez J. Vising dans les *Mélanges Wilmotte* (Paris 1910). Sans entrer dans le détail des problèmes connexes, je me permets de renvoyer aussi, pour les thèses de Croce, à N. Svanberg, *Studier i språkets teori*, surtout pp. 12 ss. — Pour les idées de Croce, je renvoie à *Estetica*, traduction allemande de K. Federn, *Aestetik als Wissenschaft des Ausdrucks und allgemeine Linguistik*, Leipzig 1905, surtout pp. 122—133, et *La poesia* (1936). Une importante critique de Croce est donnée par M. Porena, *Dello stile*, Turin 1907 (compte rendu intéressant de J. Mjöberg, *Språk och stil*, 1908, pp. 89—101).

donc pas une seule ligne limite qui sépare un parler du parler voisin mais tout un faisceau de lignes qui s'entrecroisent et qui indiquent tout au plus la zone transitoire.³ L'italien, dit l'auteur, ressemble plus au français, plus on s'avance vers le Nord, et le français s'approche de plus en plus de l'italien au fur et à mesure que l'on passe vers le Sud. Je fais abstraction de la question de savoir si cet exemple concret est bien choisi. Personne ne sera à même de nier que les limites dialectales sont des approximations auxquelles ne correspond rien de vraiment réel. Il n'y a que des zones limites, non pas de lignes. Ceci est exact. M. Leander ne se contente pourtant pas de rappeler ce fait dialectologique banal. Il n'y a pas seulement les parlers ayant une origine identique (comme le français et l'italien ou comme les différents dialectes suédois qu'il cite aussi à titre d'exemples) qui se fondent les uns dans les autres sans limites nettes. Même les langues non apparentées ou faisant partie de deux branches différentes d'une même famille de langues forment dans un certain sens un tout par les traits qui leur sont communs. M. Leander semble sceptique vis-à-vis de la conception ordinaire de la parenté de langues. L'arbre généalogique ne correspond à rien de réel. C'est une image qui couvre mal la réalité objective. Celui qui néglige les ressemblances entre le bas-allemand et le danois — dit M. Leander — sous prétexte que les deux dialectes — ou plutôt groupes de dialectes — font partie de deux branches différentes de l'arbre généalogique germanique, oublie le fait que nous devons compter avec des centres d'expansion et que les traits linguistiques — qu'ils soient phonétiques, morphologiques ou autres — se groupent autour de ces centres. Les arbres généalogiques sont ainsi remplacés par des aires géographiques. La parenté de langue devient un fait dans l'espace au lieu d'être en premier lieu un fait dans le temps. Il aurait été très utile dans ce contexte de renvoyer aux conditions linguistiques de la péninsule balcanique où on retrouve justement une telle aire géographique homogène à plusieurs points de vue très importants, comprenant des langues aussi différentes par leur origine que le roumain, l'albanais, le bulgare et le grec.

³ Ceci est toutefois une vérité relative. La largeur de la zone est extrêmement variable et peut se réduire, dans certaines régions, à presque rien. Voir par exemple l'article récent de M. N. Lindqvist dans *Orientering i språkvetenskap*, pp. 36—76.

Le travail *Linguistique balcanique* du regretté Kristian Sandfeld est l'ouvrage principal sur ce sujet.^{4, 5}

Le lecteur n'aura pas manqué de reconnaître dans le raisonnement de M. Leander les points de vue de Trubetzkoy tels qu'ils les a exposés dans *Acta linguistica* I, 1939, pp. 81—89 (*Gedanken über das Indogermanenproblem*).⁶ M. Leander n'a probablement pas connu cet important article du grand maître russe. En tout cas il ne le cite pas. Je ne m'occuperai pas ici de cette théorie ni de ses conséquences pour la linguistique comparée. Je veux seulement rappeler brièvement que M. Leander n'a pas mené son raisonnement jusqu'au bout, ce qui ressortira de l'autre exemple qu'il donne et auquel je passe maintenant.

M. Leander a choisi pour illustrer sa thèse un deuxième exemple qui est plutôt un jeu d'esprit. Il se figure des représentants des différentes générations de Suédois, alignés les uns à côté des autres, de nos jours jusqu'à l'époque du germanique commun. Le représentant de chaque génération pourra se faire comprendre de chacun de ses deux voisins, de son père et de son fils. Le père pourra dire quelque chose au fils, celui-ci à son fils et ainsi de suite tout le long de la ligne, sans qu'il y ait nulle part aucune difficulté de compréhension. Et malgré tout le premier de la série ne comprendra pas un mot de ce que dira le dernier et vice versa. Nous pouvons continuer le jeu d'esprit — dit M. Leander — et nous figurer notre ancêtre indo-européen entouré de ses fils et de ses petits-fils et arrière-petits-fils etc., et groupés en lignes en différentes directions

⁴ *Linguistique balcanique, Problèmes et résultats*. Paris 1930. Cf. aussi *Balkanfilologien*, Copenhague 1926.

⁵ La phonologie de l'école de Prague a enrichi la linguistique comparée sur ce point en attirant l'attention sur le fait que les frontières des phénomènes phonologiques ne coïncident pas avec les frontières des langues mais montrent une extension qui n'a rien à voir avec la parenté dans le sens propre de ce mot. Je renvoie aux articles de Trubetzkoy (*Phonologie und Sprachgeographie* dans *Travaux du Cercle linguistique* IV, 1931, pp. 228—240) et de Martinet (*La phonologie* dans *Le français moderne* VI, 1938, p. 146).

⁶ On y reconnaît peut-être aussi la «Wellentheorie» de Johannes Schmidt (voir par exemple *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen*, Weimar 1872, surtout pp. 15—31). Pour l'aspect géographique du langage comme complément à l'aspect comparatif et historique, voir aussi par exemple Bloomfield, *Language*, Londres 1935, pp. 321 ss.

selon la branche linguistique à laquelle ils appartiennent, chacun parlant son dialecte (grec, germanique, slave, etc.) de la langue commune. Un propos pourra donc être formulé en russe et poursuivi du fils au père jusqu'à l'ancêtre commun qui pourra le faire passer à la branche celtique, où le propos pourra être compris par exemple comme du gallois. Un propos formulé dans une langue pourra donc être transporté de personne en personne sans autre changement que celui subi par la langue en question au cours d'une génération, pour être compris enfin dans une langue toute différente. C'est là une image bien naïve mais qui s'accorde à merveille avec la conception de la linguistique historique classique.

On aura remarqué tout de suite combien la façon de voir dont cette image de M. Leander fait preuve s'accorde mal avec les points de vue qu'il vient d'exposer en parlant des aires géographiques et de la parenté entre des langues d'origine non identique. On aura beau objecter que nous avons à faire à deux manières de voir différentes — rien de plus. Il reste tout de même vrai que, si la parenté linguistique n'implique pas — ou ne peut pas impliquer — autre chose qu'une aire géographique, caractérisée par l'extension d'un ou de plusieurs traits communs, l'image en question n'est pas seulement une simplification naïve de valeur plutôt pédagogique, elle est nettement fautive. Car, comme je viens de le dire, selon M. Leander il n'y a même pas de limites absolues entre les langues d'origine différente. Ainsi par exemple, l'anglais serait une langue romane dans la mesure où cette langue est imprégnée d'éléments romans ou latins. Et le finnois est du suédois dans la mesure où le vocabulaire et la syntaxe de cette langue sont influencés par le suédois, tout comme le suédois est du latin au point de vue de son vocabulaire international, de sa syntaxe, de son style littéraire, etc. Toutes les langues sont donc des langues mixtes (*Mischsprachen*), tant au point de vue historique qu'au point de vue de leur extension géographique. La notion de parenté prend par conséquent en linguistique un aspect absolument nouveau: dans la mesure où le suédois et le finnois ont quelque chose en commun ils sont apparentés (Leander, p. 55).⁷

Du point de vue de la linguistique historique la conception de M. Leander constitue, sans aucun doute, un pas en avant. Déjà l'article

⁷ «i samma mån det (sc. le finnois) har något gemensamt med de övriga västerländska språken, är det *besläktat* med dessa».

de Trubetzkoy avait essayé jusqu'à un certain degré d'effacer les limites entre héritage et emprunt en ce sens que Trubetzkoy souligne que presque tout peut être emprunté (mots, formes, terminaisons, préfixes, suffixes, faits syntaxiques, etc.). Les langues indo-européennes montrent certains traits particuliers qui leur sont propres et dont quelques-uns se retrouvent dans certaines langues non apparentées (ouraliennes), d'autres dans certaines autres (sémitiques). La notion de parenté n'est plus pour cette manière de voir aussi bien limitée qu'elle l'était auparavant. La linguistique s'est débarrassée par là de bien des préjugés romantiques.^{8,9}

Ceci sur le plan historique. Mais la langue n'est pas en premier lieu un produit historique. Elle est d'abord un système de signes (ou un système de valeurs). Et en tant que système dans le sens propre de ce mot la langue est un fait synchronique, constant, invariable. C'est, me semble-t-il, pour celui qui s'occupe de la théorie du langage, de la psychologie linguistique ou de n'importe quel problème qui a trait au rôle de la langue à l'intérieur d'une communauté quelconque, comme moyen de compréhension entre les hommes, une exigence absolue de se tenir à cette conception statique de la langue. Peu importe si le système en question se réalise à l'état pur. La langue en tant que moyen d'expression est statique et délimitée. Et cette conception de la notion de langue est la seule admissible dans ce contexte. Les conventions linguistiques ne sont pas autre chose que ce même système.

En tant que système, la langue connaît des limites nettes dans le temps et dans l'espace. Il y a des systèmes différents qui se succèdent dans le temps ou qui se trouvent l'un à côté de l'autre dans l'espace. Mais il n'y a pas, et il ne peut pas y avoir, de systèmes transitoires, de systèmes limites. On passe directement d'un système à l'autre. Ou bien nous avons le système

⁸ Trubetzkoy distingue six traits qui sont nécessaires pour qu'une langue puisse être classée comme indo-européenne. Aucun de ces traits n'est exclusivement indo-européen, mais toute langue où ils se retrouvent tous est indo-européenne. Selon lui, une langue peut devenir indo-européenne, et aussi cesser de l'être (voir l'article cité, p. 85).

⁹ Déjà des linguistes comme Schuchardt, Ascoli et Wilhelm Thomsen avaient tenu à modifier sur ce point la conception traditionnelle. Cf. également *Actes du deuxième congrès de linguistes*, pp. 218—220, et ici même, p. 35, note 1, le renvoi à Johannes Schmidt.

A, ou bien le système B, ou bien le système C, etc. Il ne peut pas y avoir de système AB ou BC. Ce serait une *contradictio in adjecto*.¹⁰

Il est par conséquent évident que si les conventions linguistiques forment un tout au point de vue historique — comme le veut M. Leander —, sa thèse de l'aspect géographique de la question est fautive. Les deux possibilités s'excluent mutuellement. De plus, il est évident que si les «conventions linguistiques» sont identiques à la notion de système de signes — et il n'est guère possible d'y voir autre chose¹¹ — sa deuxième thèse devient aussi fautive que la première.

Le même problème revient ailleurs. Dans les *Actes du IV^e Congrès de linguistes* (Copenhague 1938, pp. 126—127) on trouve une discussion entre M. Laziczius et M. Jakobson d'un côté, M. Collinder de l'autre sur l'évolution phonique. Du point de vue phonologique, tout changement se fait d'une façon brusque; un phonème cède la place à un autre. Comme membre du système le phonème est ceci ou cela, il n'y a aucune transition possible entre les deux. «Der Lautwandel kann wohl stufenweise, allmählich erfolgen, dass gebe ich gerne zu, der Phonemwandel ist immer ein sprunghafter, aus dem einfachen Grunde, weil es Übergangssphoneme nicht gibt»¹² («und nicht geben kann», aurais-je ajouté). Quand M. Collinder rappelle l'existence de sons transitoires, il se met sur un plan purement phonétique et ne regarde que la réalisation.¹³

¹⁰ L'opinion de M. v. Wartburg (*Mélanges Bally*, p. 56) me semble donc insoutenable: «Die Wirklichkeit ist so, dass A—B nur aus der Abfolge von unendlich viel aufeinanderfolgenden Zuständen besteht, und dass die Auswahl des Zustandes, den wir festhalten und als B bezeichnen, ganz willkürlich ist und nur mit Rücksicht auf den jeweils gerade beschäftigenden Gegenstand getroffen wird.»

¹¹ Cf. ci-dessus, pp. 18 ss.

¹² *Op. cit.*, p. 127.

¹³ Il va sans dire que, même au point de vue purement phonétique, il faut compter avec au moins deux types de changement, celui qui s'accomplit par étapes et celui qui implique la substitution d'un son à un autre. Quand par exemple le *r* apical est remplacé par un *r* dorsal ou uvulaire, il ne peut pas être question de son transitoires. C'est une simple substitution. Par contre, quand le *k* latin aboutit à différentes espèces de fricatives ([*tʃ*] italien, [*β*] espagnol, [*s*] français, etc.) cette évolution a eu lieu par étapes, tous les stades intermédiaires s'étant réalisés à une certaine époque de l'évolution. Rappelons aussi

Si nous pensons au changement qu'a subi le *k* latin devant voyelle antérieure en gallo-roman, nous pouvons constater que cette évolution (de *k* à *s*) s'est produite par tout une série d'étapes (*k'*, *tj*, *tj*, *ts*, pour ne pas parler de toutes les nuances qu'il a pu y avoir entre ces stades). Il y a eu lieu un glissement de la langue de l'arrière à l'avant de la bouche, et en même temps, par un relâchement de l'articulation et par suite du même avancement de la langue, l'occlusion a été remplacée, d'abord en partie et ensuite entièrement, par une simple constriction. C'est grosso modo le mécanisme phonétique. Mais du point de vue phonologique, l'interprétation de ce processus devient toute différente. Les deux sons *k* et *ts* sont restés un seul phonème jusqu'au moment où le système n'a plus pu admettre deux réalisations, une palatale (affriquée ou constrictive), et une vélaire, du phonème, c'est-à-dire dans le cas qui nous occupe, jusqu'au moment où la langue s'est créé de nouveau la possibilité d'articuler une occlusive vélaire devant une voyelle antérieure (par suite de l'effacement de l'élément labial du groupe *qu* dans *qui* etc., devenu [*kī*]). Par conséquent, malgré le changement subi par la réalisation phonétique du phonème nous n'avons aucun changement dans la valeur phonématique du phonème, tant que le système reste le même. Par conséquent, le phonème *k* (réalisé comme *k*, *k'*, *tj*, etc.) est remplacé d'un coup par le phonème *s*. Les étapes intermédiaires ne concernent pas le système.¹⁴

Le même raisonnement peut être appliqué mutatis mutandis à

dans ce contexte ce que M. Grammont a souligné (*Mélanges linguistiques offerts à M. Antoine Meillet*, Paris 1902, pp. 66—67) en parlant des changements phonétiques chez les enfants et dans l'évolution des langues, c'est-à-dire que plusieurs des étapes supposées comme intermédiaires n'ont pas nécessairement eu d'existence réelle (sont des «phases dépourvues de durée», *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* X, 1898, p. 171). Il y a par conséquent une trace de substitution dans tout changement phonétique.

¹⁴ Ce qui vient d'être dit ne vaut qu'à titre d'exemple. Je laisse par conséquent complètement de côté la question de savoir si, dans le français disons du XIII^e siècle, le [*ts*] a eu une valeur phonématique propre ou a été senti comme la réalisation du phonème *k* devant voyelle palatale. Même si le changement systémo- logique a eu lieu déjà à l'étape *ts*, notre raisonnement, en principe, reste toujours le même. — Je rappelle aussi que le problème auquel j'ai touché ici est intimement lié à celui de la définition du phonème, encore mal résolu. J'avoue que la façon dont j'ai exposé la chose ici est une simplification. Mais je n'ai pas cru devoir reprendre cette question épineuse dans ce contexte.

n'importe quelle autre branche du système et vaut au même titre pour les différents dialectes d'une langue.¹⁵ M. Leander dit qu'il est impossible de dire où finit le scanien et où commence le småländais (deux groupes de dialectes dans le Sud de la Suède). C'est exact. Une limite — quelle qu'elle soit — ne sera jamais qu'une convention arbitraire, due au critère qu'on a choisi comme décisif. Mais s'il est impossible de dire où commence un dialecte et où finit l'autre, rien n'est plus facile que de dire où finit par exemple un système vocalique et commence un autre, pourvu que l'analyse phonologique des deux dialectes en question soit faite. Le passage d'un système à un autre ne se fait pas par étapes ou par glissement, mais d'une façon abrupte.

Cette conception de la langue comme système de signes conventionnels une fois acceptée, il sera possible de poursuivre la discussion sur une base plus solide. Nous verrons par la suite que, comprise d'une façon théoriquement bien différente, la thèse de M. Leander n'est peut-être pas aussi absurde qu'elle pourrait en avoir l'air dans la lumière de ce qui vient d'être dit. Je me permettrai dans ce contexte de revenir sur des idées que j'ai déjà exprimées ailleurs dans un contexte plus concret mais que je voudrais développer ici d'une façon plus théorique.

La thèse que toute langue est une langue mixte (*Mischsprache*) est vraie dans ce sens qu'un système est toujours exposé à des influences de la part d'un autre et que, par conséquent, il ne se réalise que rarement à l'état pur. Pensons d'abord à l'aspect pour

¹⁵ Pour ce qui est de la morphologie, je renvoie à l'exemple choisi par de Saussure (*Cours de linguistique générale*, pp. 120—122), à savoir l'anc. angl. *fof*, plur. *foti*, plus tard *fet*. Le problème de savoir ce qui est arrivé par suite du changement de la réalisation du pluriel a été discuté aussi par M. v. Wartburg dans *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft* (p. 10). J'ai repris moi-même la question dans mon compte rendu du travail de M. v. Wartburg dans *Romanische Forschungen* (LVIII, 1944, p. 159), où j'ai souligné que le passage de *foti* à *fet*, qui est d'abord un phénomène purement articulatoire, n'implique aucun changement dans le système tant que la forme *fet* est sentie par le sentiment linguistique comme la réalisation d'un type radical + terminaison palatale. C'est seulement à partir du moment où le type pluriel avec changement qualitatif de la voyelle du radical est senti par le sujet parlant comme une formation à part — par exemple susceptible d'être utilisé par analogie dans d'autres cas que ceux où il est justifié historiquement — que nous avons à faire à une altération systémologique.

ainsi dire géographique du problème. Deux dialectes voisins s'influencent en général réciproquement, dans un degré et d'une façon qui sont déterminés par les conditions sociales et culturelles propres à chaque cas particulier. C'est le cas non seulement dans les langues civilisées, dans les vraies langues de culture, mais aussi dans les langues dites primitives. Que de tels phénomènes soient bien plus nombreux dans nos sociétés modernes est évident. Là il faut compter aussi, et surtout, avec l'influence de la langue nationale (littéraire), dont le rôle augmente de jour en jour et qui le plus souvent finit par l'emporter complètement sur les parlers locaux. Mais aussi à l'intérieur de groupements plus petits que ne le sont les états nationaux modernes le point de vue social intervient d'une façon plus ou moins frappante. Les campagnards ont très souvent un sentiment net de la supériorité de tel ou tel parler ou de telle façon de prononcer. Certains dialectes servent de modèles à d'autres. Certaines formes par exemple remplacent certaines autres parce que le dialecte auquel elles appartiennent est senti comme plus distingué que le dialecte propre. C'est là un point de vue qui a très souvent été négligé par les linguistes mais qui a été souligné récemment par des représentants de différentes branches de la linguistique. Je me contenterai de rappeler que M. Björn Collinder a attiré l'attention sur des faits de ce genre parmi les Lapons et parmi certaines populations finnoises et que M. v. Wartburg a constaté la même chose pour le domaine roman.¹⁶

Si nous nous tournons vers le côté diachronique de notre problème, nous avons affaire en principe aux mêmes phénomènes. J'ai fait ailleurs¹⁷ une analyse du système vocalique du français moderne par laquelle j'ai cru pouvoir démontrer qu'en réalité nous avons affaire à deux systèmes différents, à un système archaïque, dû aux forces conservatrices de la langue (l'orthographe, la tradition, l'enseignement, etc.), et à un système nouveau, manifesté plutôt dans les tendances de la prononciation populaire et dans le vocabulaire de tous les jours. On peut constater en partie la même chose dans le consonantisme de la langue (par exemple en ce qui concerne la

¹⁶ Voir Collinder, *Introduktion i språkvetenskapen*, pp. 193 ss et 204 ss, et v. Wartburg, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, pp. 39—43, et cf. Malmberg, *Romanische Forschungen* LVIII, 1944, p. 160.

¹⁷ Voir *Acta linguistica* II, 1940—1941, pp. 232—246.

gémation).¹⁸ Il y a donc des couches différentes à l'intérieur d'une même langue, et ces différentes couches n'ont pas le même système.¹⁹ Ces différents systèmes s'influencent réciproquement.²⁰ On peut donc dire qu'il y a plusieurs langues («langue» pris dans le sens système de signes) à l'intérieur de chaque communauté linguistique. Mais le fait que ces différents systèmes existent à la même époque et au même endroit ne veut pas dire qu'ils soient des systèmes de transition, des systèmes limites. La limite entre l'un et l'autre est également nette partout et toujours.²¹

Ce qui a été dit se rapporte justement à tout ce qui est conventionnel dans la langue. Chaque langue a une structure particulière qui lui est propre. C'est cette structure, ce système de valeurs, qui permet à la langue en question de servir de moyen de communication entre les hommes d'une même communauté linguistique. Ce système de valeurs est stable en principe, comme tout système de valeurs doit l'être pour pouvoir accomplir la tâche qui lui est assignée. Tout changement d'un facteur quelconque dans ce système bouleverse la structure, l'harmonie, et cause une perte qu'il faut réparer pour que le système puisse fonctionner de nouveau. Mais à partir du moment où l'harmonie est rétablie, nous n'avons plus affaire au vieux système mais au nouveau.

Donc, il est nettement faux de parler d'un continu indivisible si l'on pense aux différents systèmes linguistiques. Au contraire, il y a des limites nettes et précises, susceptibles d'être définies par une analyse purement synchronique du système en question. Le fait incontestable que les langues s'influencent les unes les autres tant au point de vue historique qu'au point de vue géographique et que, par conséquent, au point de vue de leur réalisation dans la parole (dans le sens saussurien), elles se manifestent parfois comme des

¹⁸ Voir mon ouvrage *Le système consonantique du français moderne*, surtout pp. 49—62.

¹⁹ Cf. J. van Ginneken, *La reconstruction typologique des langues archaïques de l'humanité*, Amsterdam 1939, p. 7.

²⁰ Ce que je reproche aux phonologues n'est donc pas d'avoir appliqué au français — ou à n'importe quelle autre langue — le point de vue systémologique. Je leur ai reproché d'avoir essayé de réunir dans un même schéma phonologique ce qui appartient en réalité à deux (ou à plusieurs) systèmes différents.

²¹ Cf. à ce sujet aussi Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, pp. 15 ss.

l'albanais, le turc ou le persan). Il serait possible de multiplier à l'infini l'énumération d'exemples analogues.²⁵

Si la réunion de systèmes différents à l'intérieur d'une communauté linguistique est, non seulement possible, mais un fait excessivement fréquent et banal, il n'y a selon M. Tesnière aucune possibilité de mélange à l'intérieur de chaque système (phonique, morphologique, etc.). Par conséquent une langue serait d'autant plus rebelle aux mélanges qu'elle comporte des systèmes plus cohérents et mieux développés, et inversement, d'autant plus sujette aux mélanges que les systèmes qui la constituent sont plus relâchés. Et il formule la thèse suivante: «La miscibilité d'une langue est fonction inverse de sa systématisation» (p. 85).

Le fait de l'emprunt de mots d'une langue à une autre ne contredit pas cette assertion de M. Tesnière. Ce qui est emprunté n'est pas le système mais des mots isolés, qui ne sont par conséquent pas empruntés dans leur qualité de membres d'un système donné. C'est, souligne M. Tesnière, ce qu'a voulu dire Meillet quand il soutient que les systèmes grammaticaux de deux langues ne se prêtent pas à recevoir des emprunts («sont impénétrables l'un à l'autre»). Au contraire les mots ne constituant pas un système il est possible d'emprunter à des langues étrangères autant de mots que l'on veut (*Linguistique historique et linguistique générale*, pp. 82—84). En réalité Meillet a formulé il y a déjà longtemps la loi de l'impénétrabilité des systèmes, comme le fait remarquer M. Tesnière. La difficulté qui consiste en le fait que Meillet ne soutient pas seulement l'impénétrabilité des systèmes mais celle des langues²⁶ — il n'y a pas moyen de contester l'existence de langues mixtes, auxquelles d'autres linguistes ont consacré tant de pages et dont je viens de donner quelques exemples²⁷ — se résout par la façon dont Meillet comprenait les notions de systèmes et de signes et par l'usage qu'il faisait des termes *morphologie* et *morphologique*. Pour Meillet, tout ce qui fait partie du système de la langue est de la morphologie (le

²⁵ M. Tesnière en cite plusieurs autres. Je renvoie à son article, pp. 85—87.

²⁶ «Certains linguistes parlent de langues mixtes. L'expression est impropre» (*op. cit.*, p. 83). «Les sujets bilingues qui ont le choix entre deux systèmes ne mêlent pas ces deux langues» (*loc. cit.*).

²⁷ Voir par exemple Vendryes, *Le langage*, Paris 1921, pp. 330—348 (chapitre intitulé *Contact et mélange des langues*).

phonème n'est un signe que quand il prend une valeur morphologique, tout comme la syntaxe n'existe qu'en tant que sciences des formes, c'est-à-dire lorsqu'elle se réalise en morphologie). Le vocabulaire ne forme pas de système, selon Meillet. Le point de vue de M. Tesnière est donc, regardé de plus près, identique à celui de Meillet. La différence qu'il pourrait sembler y avoir se réduit au fond à une simple question de terminologie.²⁸ La distinction absolue établie par Meillet entre emprunt et mélange apparaît à plusieurs endroits. Selon lui, il ne peut jamais y avoir de mélanges dans la vie des langues; tout est emprunt. Et parmi les différents systèmes qui constituent ensemble une langue c'est le vocabulaire qui «est le domaine de l'emprunt» (*Linguistique historique et linguistique générale*, p. 84).²⁹

Je cite encore quelques lignes de l'article de M. Tesnière: «Mais un système est un organisme, un tout architecturé, dans lequel chaque partie s'harmonise avec l'ensemble. Vienne une de ces parties à disparaître, on ne saurait la remplacer indifféremment par une partie d'un autre ensemble. La pièce ainsi rapportée resterait hétérogène et ne ferait pas corps avec le système auquel on voudrait l'affecter. En d'autres termes on ne saurait refaire un système un et homogène avec deux moitiés de systèmes hétérogènes» (p. 84).

Une preuve de sa thèse de l'impénétrabilité des systèmes se trouve, selon M. Tesnière, dans le fait que le contact intime entre deux systèmes aboutit en général à la disparition complète de l'un et de l'autre. Des langues comme le petit nègre, le pidgin English etc. se distinguent par un manque total de morphologie. Deux morphologies aussi différentes que celle du français et celle des langues négro-africaines par exemple sont trop hétérogènes pour permettre

²⁸ Il ne faut pas oublier dans ce contexte qu'au temps de Meillet, avant l'élaboration de la doctrine structurale, la notion de système était beaucoup moins précise et que le point de vue systémologique, appliqué dans une certaine mesure en morphologie, n'avait pas été mis en valeur pour l'étude des faits phoniques d'une façon stricte et suivie. C'était là évidemment encore moins le cas pour la syntaxe, le vocabulaire et la sémantique.

²⁹ On voit combien cette conception de Meillet diffère par exemple de celle de Schuchardt, qui n'acceptait pas la distinction entre emprunt et mélange et qui voyait dans toute influence extérieure le même phénomène. Voir par exemple Spitzer, *Hugo Schuchardt-Brevier*, p. 171. L'idée de Schuchardt revient par exemple chez R. Hönigswald, *Philosophie und Sprache* (Bâle 1937), pp. 160—161.

une fusion quelle qu'elle soit, et le résultat du contact intime entre les deux est une langue du type chinois. M. Tesnière prononce même la supposition qu'une morphologie réduite témoignerait d'un mélange relativement récent, tandis qu'une morphologie développée accuserait pour la langue en question une assez longue histoire sans influence considérable d'idiomes étrangers.³⁰ C'est là une question d'une portée extraordinaire mais dont l'étude détaillée dépasse les limites de ce travail.

Revenons maintenant à la thèse soutenue par M. Tesnière et — nous venons de le démontrer — aussi par Meillet. Il s'agit de constater si la thèse en question est compatible ou non avec le point de vue exposé dans les pages précédentes. M. Tesnière a dû prévoir lui-même certaines objections, parce qu'il cite des exemples comme lat. *poesin*, *Socraten*, où la désinence est grecque, et des formes allemandes comme *die Genies*, *die Kerls*, *die Fräuleins*, où l'allemand a adopté le système français de formation du pluriel. De même, des formes indigènes comme *un Targui*, *des Touareg* (recommandées par le *Nouveau Larousse Illustré*), se retrouvent en français, mais à peine en dehors d'un langage affecté ou pédant.

M. Tesnière objects que des formes comme *poesin*, *Socraten* sont des formes purement grecques et senties comme telles et qu'elles ne font par conséquent pas partie du système latin. Ensuite, poursuit l'auteur, il ne faut pas oublier que le système de la déclinaison latine est au fond le même que celui de la déclinaison grecque, puisque l'un et l'autre continuent un même prototype indo-européen (relativement peu changé).

Contre cette manière de voir je voudrais faire deux objections essentielles. D'abord, on peut discuter dans quelle extension une terminaison importée est sentie comme étrangère par le sujet parlant. La chose est évidemment très différente selon les cas, mais il y a sans aucun doute des exemples de formations morphologiques d'ori-

³⁰ «Ainsi donc une langue mêlée est normalement une langue sans morphologie. On est en droit de se demander si la réciproque n'est pas vraie également, et si toute langue sans morphologie n'est pas le résultat d'un mélange récent, depuis lequel une nouvelle morphologie n'aurait pas eu le temps de se reconstituer. Ce qui paraît en tout cas certain, c'est qu'une langue à système morphologique riche a toutes chances de ne pas provenir d'un mélange récent» (*op. cit.*, p. 92).

gine étrangère qui sont devenues courantes dans la nouvelle langue et qui par là même sont senties comme faisant partie de son système. C'est sans doute le cas des formes plurielles allemandes en *s* (*Mädchen, Fräuleins*). Nous avons jusqu'à un certain degré les mêmes phénomènes en suédois où des formes comme *jumpers, sleepers, tricks* se trouvent en concurrence avec des formes faites selon les règles de la langue.³¹ Si une désinence étrangère, au début de son apparition dans une langue, suppose de la part de celui qui s'en sert une connaissance du système étranger en cause et qu'elle soit par conséquent sentie comme un emprunt au même titre que le mot auquel elle est ajoutée, l'usage courant dans un nombre considérable de mots de ce même outil grammatical lui donne peu à peu un aspect différent, et à partir du moment où la forme est capable de s'employer avec des mots d'origine indigène (comme c'est le cas de l'*s* en allemand et parfois en suédois, par exemple dans *schlagers*)³² elle fait dans un certain sens partie du système de la langue ou est en tout cas une partie de ses possibilités. Pour savoir bien parler et écrire sa langue maternelle, un Turc a besoin de connaître, outre le système pluriel extrêmement simple du turc (avec sa désinence unique *-lar* ou *-ler* selon les exigences de l'harmonie vocalique), encore celui de l'arabe, excessivement compliqué. Et en turc il n'est pas question de quelques termes isolés de caractère particulier mais d'une partie intégrante du vocabulaire de la langue.³³

Certaines langues primitives offrent des exemples encore plus frappants du même phénomène dans ce sens que leurs systèmes morphologiques représentent réellement un mélange d'éléments disparates. Je ne me perdrai pas dans les détails. Ce qui a été dit

³¹ C'est le cas pour les emprunts récents. Les mots plus solidement installés dans la langue ont en général adopté la forme plurielle anglaise qui s'est généralisée dans les deux nombres, par exemple *räls* < *rail*, *kex* < *cake*, *tips* < *tip*.

³² Ici l'*s* anglais est ajouté à un mot d'emprunt allemand.

³³ Voir par exemple Weil, *Grammatik der Osmanisch-türkischen Sprache*, Berlin 1917, pp. 84—91, et Collinder, *Orientering i språkvetenskap*, pp. 18—19. Pour donner un aperçu tant soit peu complet de l'usage turc, il est nécessaire de consacrer plusieurs pages à décrire le système morphologique d'une langue aussi profondément différente que celui de l'arabe. — On sait pourtant que, dans la langue turque actuelle, les éléments arabes sont remplacés de plus en plus par des formes indigènes. Voir par exemple A. von Kral, *Das Land Kemal Atatürks* (Wien-Leipzig 1937), pp. 78 ss.

suffira pour illustrer que la réponse à la question de savoir s'il est légitime d'admettre l'existence de langues mixtes dépend de la façon dont on comprend les notions en cause.³⁴

Ce que dit M. Tesnière de la proche parenté entre les systèmes grec et latin me semble en réalité être un malentendu bien plus grave. La ressemblance entre deux systèmes — qu'elle soit due à une identité d'origine ou tout simplement à des effets extérieurs ou au hasard — ne nous autorise nullement à les identifier et, par conséquent, à regarder les problèmes sous un aspect historique. Quelle que soit l'origine de deux langues, elles ont ou bien deux systèmes différents, ou bien le même système. La parenté entre le latin et le grec n'empêche donc pas que l'accusatif grec en *-n* est tout autre chose que le latin en *-m*. La question de leur origine identique n'est pas en cause. Il est évident qu'une ressemblance entre deux systèmes peut faciliter l'adoption d'éléments non indigènes, ou plutôt contribuer à rendre l'identification des éléments étrangers moins difficile. L'allemand a plus de facilité à adopter un pluriel en *s* — dont je m'abstiens de discuter la provenance — que le français par exemple à s'assimiler un pluriel arabe (cf. Tesnière, *op. cit.*, p. 90). Mais prétendre qu'il y aurait là une différence de principe est absolument faux.

Si nous nous tournons vers les systèmes phoniques nous verrons que la thèse de M. Tesnière devient encore plus difficile à admettre. Je renvoie à ce que je viens de dire ci-dessus à propos des systèmes vocaliques du français et de l'italien. Il peut y avoir, à l'intérieur d'une même communauté linguistique, des systèmes différents, manifestés dans la langue vivante. En principe et d'une façon générale,

³⁴ Dans un travail récent, de caractère populaire ou demi-populaire, M. Björn Collinder a consacré un chapitre à la question du mélange des langues (*Introduction i språkvetenskapen*, pp. 34—52). M. Collinder estime que, même dans le cas d'un mélange intime entre deux ou plusieurs langues, il y a toujours une qui domine. Par conséquent on pourrait dire que, grosso modo, le système reste intact. M. Collinder rappelle aussi le fait souligné par M. Tesnière, à savoir la perte presque complète de morphologie par suite d'un contact intime entre deux systèmes profondément différents (il donne comme exemple l'existence, dans l'extrême Nord de la Suède, d'un suédois déformé et simplifié, servant de moyen de communication entre les Lapons et les Suédois). Pourtant M. Collinder explique cette simplification des systèmes autrement que M. Tesnière (voir *op. cit.*, p. 51).

M. Tesnière a parfaitement raison en soutenant la thèse de l'impénétrabilité des systèmes. Il n'y a pas plus de systèmes mélangés qu'il n'y a de systèmes limites ou transitoires. Mais il peut exister, et il existe effectivement, des états de langue qui présentent deux ou plusieurs systèmes (phoniques, morphologiques, etc.) l'un à côté de l'autre, tous faisant partie des moyens d'expression de cette langue.

La difficulté d'appliquer les principes de la linguistique structurale à certaines langues est, comme je l'ai dit ci-dessus, due au fait qu'elles sont en réalité des langues mixtes. C'est ainsi que j'ai essayé d'expliquer non seulement les particularités du phonétisme français mais aussi certaines anomalies du vocalisme italien (par un mélange de plusieurs dialectes).³⁵ Étant effectivement des langues mixtes, le français et l'italien ne se prêtent pas facilement à une analyse selon le précepte de l'école de Prague. Ce qui vaut pour ces deux langues, vaut aussi plus ou moins pour toute langue de culture et, nous venons de le faire remarquer, dans un certain sens même pour les langues dites primitives. Il est probable qu'on trouvera dans toute langue des faits — de phonétisme, de morphologie, etc. — qui se moquent des principes de la linguistique structurale.³⁶ Les langues mélangées sans morphologie du type petit nègre ne constituent que l'extrême d'un phénomène excessivement fréquent et banal. Comprise de cette façon, la théorie du rapport entre mélange et pauvreté morphologique, soutenue par M. Tesnière, jette de la lumière sur des phénomènes embarrassants même dans les grandes langues de civilisation.

Le principe de la linguistique structurale est celui que toute langue tend vers un système harmonique, équilibré. Chaque langue doit combattre pour réaliser cet idéal et pour résister aux tendances de nivellement et d'usure ainsi qu'aux attaques venant du dehors. L'idéal, l'harmonie absolue, n'est jamais atteint. Plus les conditions dans lesquelles la langue et la société dont elle est le moyen de communication sont complexes, moins cet idéal est réalisé. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'en principe le système existe et que les notions de langue (dans le sens saussurien), de conventions linguistiques, etc., se rapportent, ou plutôt doivent se rapporter, à ce

³⁵ Voir *Acta linguistica* III, 1942—1943, pp. 44—56.

³⁶ Par exemple des «relicts ou influences d'idiomes étrangers» (Sten, *Les particularités de la langue portugaise*, p. 7).

en signe de colère, au contraire, est indépendante de la langue dans laquelle se réalise l'énoncé en question.³⁸

L'opinion soutenue par M. Leander dans l'ouvrage cité me semble due en grande partie à la méconnaissance absolue de cette distinction. M. Leander rappelle que l'aspect verbal du langage n'est pas le seul. Tout énoncé est accompagné de gestes, d'une mimique particulière, de mouvements de toute sorte etc. Si je réponds à une question en tournant le dos à mon interlocuteur, par exemple, je parle — et d'une façon qui ne laisse aucun doute sur mes sentiments ou sur mon opinion.³⁹ En d'autres mots, les conventions linguistiques telles que M. Leander les interprète comprennent non seulement les langues proprement dites mais tous les moyens d'expression dont dispose l'homme (gestes, grimaces, ainsi que les moyens artistiques).⁴⁰

Il serait inutile de nier que, dans l'acte concret de la parole, il entre toujours quelque chose de tout cela et que l'aspect verbal ne soit pas le seul. Ce qui est faux, selon moi, c'est seulement la méconnaissance absolue de la différence fondamentale entre faits linguistiques et faits extra-linguistiques. L'élévation de la voix en signe de colère est extra-linguistique, la mélodie montante dans une phrase française est linguistique. Il est possible que, pour la philosophie et la psychologie du langage, cette distinction soit superflue. Elle ne l'est en tout cas pas pour la théorie linguistique. Au contraire, c'est là une distinction des plus importantes et sans laquelle

³⁸ Trubetzkoy a fait expressément cette distinction (*Grundzüge*, p. 20): «Man kann ja an der Stimme des Sprechers nicht nur sein Geschlecht und sein Alter, sondern auch manchmal seinen Gesundheitszustand erkennen, ja selbst ohne ihn zu sehen, bestimmen, ob er dick oder mager ist. Alles das hat aber mit Phonologie nichts zu schaffen. Denn obgleich es sich hier um akustisch wahrnehmbare Symptome handelt, gehören diese Symptome nicht zum konventionell festgesetzten Zeichensystem einer bestimmten Sprache und *behalten ihre symptomatische Kraft selbst bei aussersprachlichen Stimmbetätigungen.*» (C'est moi qui souligne.)

³⁹ De même par exemple chez Vendryes, *Le langage*, p. 9.

⁴⁰ «Ty i K (= les conventions linguistiques) ingå ej blott de olika språken samt åtbörder, miner o. d. utan alla *uttrycksmedel* överhuvud taget, således även de olika konstnärliga medierna» (p. 55). M. Leander rappelle aussi que, selon Croce, il n'y a pas non plus de limites entre les différents arts (peinture, sculpture, architecture, musique etc.). — Pour la critique de cette théorie linguistique de Croce, voir surtout Cassirer, *Philosophie der symbolischen Formen I: Die Sprache* (Berlin 1923), pp. 120—121.

il ne sera jamais possible d'arriver à comprendre l'essence de la nature de la langue.

Celui qui méconnaît la distinction en question courrait le risque d'être amené à nier l'autonomie de la linguistique. Car tout ce qui sert de moyens de communication entre les hommes n'est pas langage.⁴¹ Les balbutiements de l'enfant ne sont pas encore une langue et n'ont rien en commun avec la langue. Ce sont des moyens d'expression extra-linguistiques. L'enfant ne passe du stade extra-linguistique qu'au moment où il commence à se rendre maître — plus ou moins insuffisamment, il est vrai — du système de sa langue maternelle. Le contact entre les individus peut donc être établi de différentes façons mais revêt un caractère linguistique seulement au moment où ce contact commence à se réaliser à l'aide d'un système de valeurs défini et délimité.⁴²

On a souvent comparé les systèmes linguistiques aux systèmes de signaux du type utilisé par les marins. Il y a la même différence entre une communication non linguistique et une communication linguistique qu'il y aurait entre la façon dont un naufragé essaie d'attirer l'attention d'un navire qui passe et la communication établie entre deux navires selon les règles du système international de signes, ou entre les cris désorganisés de quelques garçons qui jouent et les signaux réguliers et précis des scouts.⁴³

Tant que les philosophes et les psychologues n'admettent pas, dans leurs recherches sur la nature du langage, cette distinction fondamentale, leurs résultats resteront d'une importance restreinte pour les linguistes. Car c'est cette distinction qui marque aussi les limites du domaine de notre science.

⁴¹ Cf. Trubetzkoy (*Grundzüge*, p. 20): «Zur Kundgabephonologie gehören nur konventionell festgesetzte Mittel der lautlichen Charakteristik eines Sprechers.»

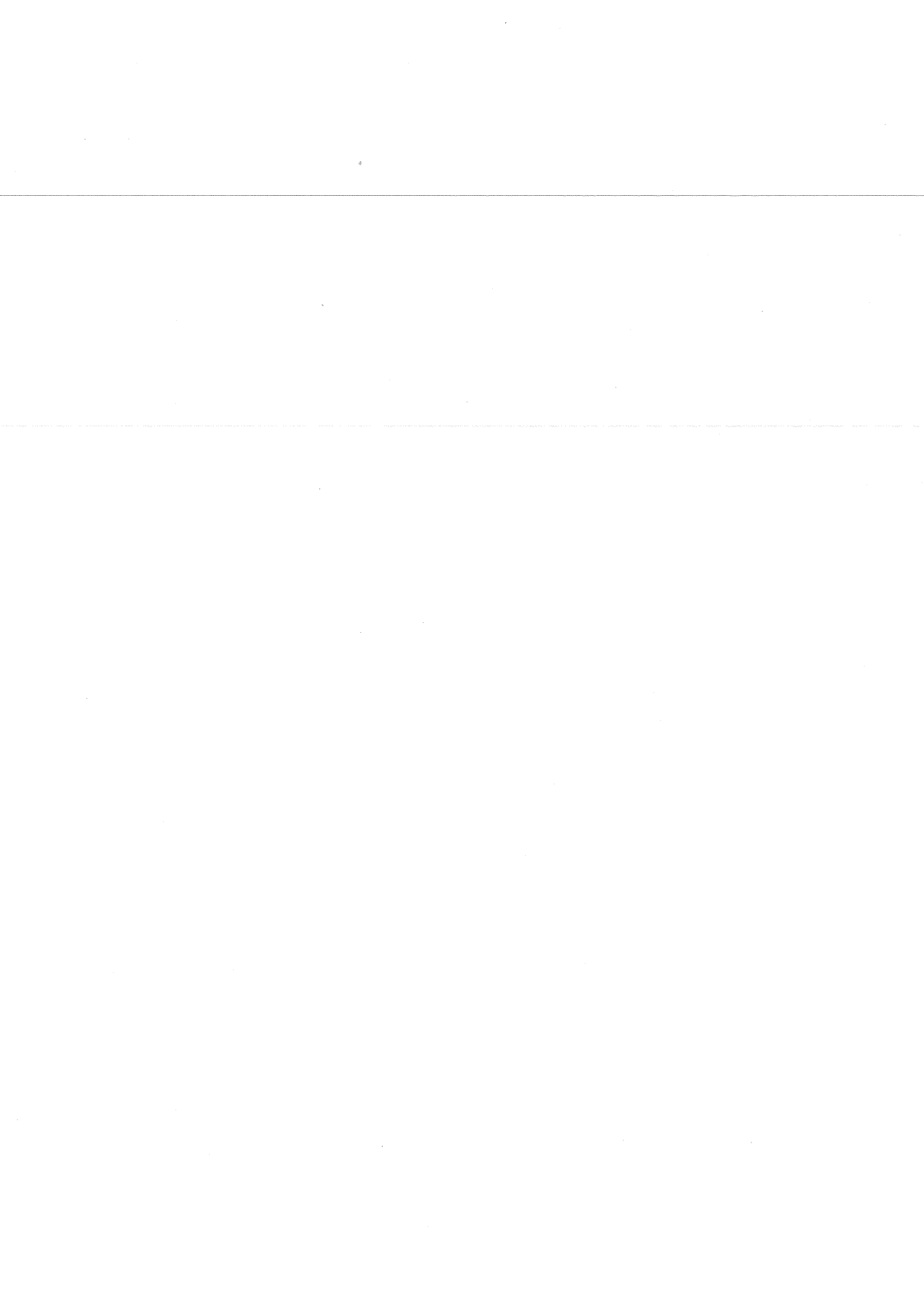
⁴² On voit donc que cette conception du langage exclut beaucoup d'éléments qui font partie du *speech* de M. Gardiner (*Theory of Speech and Language*, Londres 1932). A l'encontre de Croce, Gardiner soutient que *speech* exige nécessairement quelqu'un qui écoute et que, par conséquent, la langue ne peut pas s'expliquer uniquement en partant d'un besoin d'expression individuel et subjectif (selon M. Leander, *op. cit.*, p. 5—6, cette interprétation de Croce est due à un malentendu).

⁴³ Il est peut-être superflu d'ajouter que cette distinction est absolument différente de celle établie par M. Leander — de nature purement psychologique — aux pages 14 et 15 de son ouvrage cité.

EN NYFUNNEN STAGNELIUSDIKT

AV

TORSTEN LJUNGGREN



I tredje bandet av Lorenzo Hammarskölds efterlämnade handskrifter på Kungl. Biblioteket befinner sig allra sist ett ganska vidlyftigt diktmanuskript, som på yttre och inre grunder torde kunna tillskrivas Stagnelius. Detta hittills veterligen icke observerade faktum är i och för sig icke uppseendeväckande, ty Hammarsköld var ju den förste utgivaren av Stagnelii samlade skrifter, och en mängd Stagneliuspapper måste ha gått genom hans händer. Den som ordnat Hammarskölds efterlämnade handskrifter — efter ett par anteckningar att döma hans vän och medarbetare i »Kometen» A. I. Arwidsson — har icke bedrivit någon alltför noggrann handstils-kritik, och det är tydligt, att åtskilliga av manuskripten bland Hammarskölds papper härrör från annan hand än dennes. Sålunda befinner sig, såsom Böök meddelat i kommentaren till Vitterhetssamfundets Stagneliusupplaga (band V, s. 493), Stagnelii manuskript till till den vackra dikten »Älfvorna» inbundet just i tredje bandet av Hammarskölds efterlämnade papper. Den dikt, som här skall framläggas, bär rubriken »Orfeus» och består av 43 åttaradiga strofer med rimflätningen ababcded. Versbyggnaden är femtaktig troké utom i den åttonde raden, som endast har fyra takter.

Om manuskriptets yttre skick må följande meddelas. Papperet har från början varit ett helark av samma format och kvalitet som de ark, på vilka de officiella kansliskrivelseerna plägade utskrivas. Det har sönderskurits i två folioblåd, som vikts till avlångt höjdfORMAT, så att var och en av de åtta sidorna rymmer fem till sex strofer. Handstilen är ganska minutiös men mycket prydlig, såsom höves en skrivare i Kungl. Majestäts kansli. Den företer åtskilliga för Stagnelius ytterst karakteristiska drag, t. ex. d med stapeln avslutad i sirlig spiral, vidare t med ett nedåtgående streck samt en rad stora bokstavstyper, såsom H med rund släng framåt samt T och F med en stapel, som är formad som en typ av S. Kanske allra mest betecknande är växlingen av olika bokstavstyper, som förråder en med olika slag av skönskrift förtrogen person. Så växla de nyssnämnda

d- och t-typerna med mera ordinära. Likaså förekommer en enklare H-typ jämte den nyssnämnda. Av P finner man ävenledes två typer, en mera ordinär samt en, som påminner om ett litet p.

Om man på handstilen i »Orfeus» tillämpar Albert Nilssons schema över förändringarna i Stagnelii bokstavstyper (»Kronologien i Stagnelius' diktning», s. 5), råder ingen tvekan om att den företer samtliga kriterier för den sista perioden (våren 1821—april 1823). Som ett kuriosum må dock påpekas, att w, som enligt Albert Nilssons schema försvunnit ur Stagnelii handstil redan 1816, här möter en enstaka gång, nämligen i strof 10, r. 6: »Wattnets». Om man vidare jämför diktens piktur med facsimilia i Albert Nilssons bok, är det uppenbart, att den kommer närmast handstilen i n:ris 34—38, dvs. de kungliga breven från åren 1821, 1822 och 1823. Dock finner man ingen exakt motsvarighet bland dessa, och även om åtskilligt tyder på att handskriften är sen, är därmed naturligtvis ingenting sagt om diktens tillkomstdatum.

Förutom ett par rättelser av felskrivningar (str. 3, 7 »blekan» till »bleka», str. 4, 6 »hämmande» till »hämmade», str. 5, 4 »hjertans» till »hjertas», 8, 5 »Ingens» till »Ingen», 23, 7 »obevikligt» till »obevakligt» samt 43, 4 »qväl» till »qval») har skalden företagit några ändringar av sin text, som här må påpekas.

I strof 1, 7 har den ursprungliga ordföljden »sin stämma glada» ändrats till »sin glada stämma».

I strof 2, 3 har »sällhetsdrucken» ändrats till »glädjedrucken». I samma strof ha slutraderna flera gånger omarbetats och omflyttats. En tidigare lydelse är följande:

Sällhet lifvar allt, rör hvarje tunga
Lunden susar ömhet, foglar sjunga
Till Naturens lof en symfoni.

Tydligen för rimflätningens skull ha dessa rader ändrats, så att slutresultatet blivit:

Sällhet lifvar allt, rör hvarje tunga
Till Naturens lof en symfoni,¹
Träden susa, nymfer foglar sjunga
Uti himmelsk harmoni.

¹ Kommatecknet synes ha fått stå kvar från en tidigare avfattning och bör flyttas till slutet av föregående rad (jfr nedan s. 59).

» Blott ett Allfyrnäk förvis, förspädat af alla
 » Och som väg till alla hjertans farn:
 » Sången. Di' öfver Gufva tonen stråla
 » De dödlige den riva tran.
 » Du, som framför andra jordens söner
 » Guds begäfvad, jag öfver sålsud stränks,
 » Gå och öppna genom sångens dörrer
 » Nödens port som platon fläng t!"

Guden så: och ett Orfeus' hjerta
 Med hans tal sig åter kuffar gjät.
 Uta hans öga, dunkladt utaf smärtas,
 Kuffets telara morgon skrälva bris.
 Bliken, som han förin till jorden sårbete
 Facksambt stryktande mot Guden gick
 Som för tonen bleka kindor flämtade
 Tändd, med sin affhåder bleik.

»Orfeus», str. 25—26 (jfr nedan sid. 66).

Såsom för manuskriptets datering betydelsefulla bokstavstyper må påpekas B i str. 25, 1 och 26, 5, S i 25, 3 och 26, 7 samt P i 25, 8. Bland övriga för Stagnelius karakteristiska bokstavstyper kunna framhållas H i 26, 4, T i 26, 6 samt d och de olika typerna av t. Observera även stavningen »hjerta» (25, 2 och 26, 1).

I strof 6, 6 har »blickar ner» ändrats till »skådar ner».

I strof 7 hade raderna 5—8 ursprungligen följande lydelse (de ändrade orden ha kursiverats):

- »Du som *mildt* ifrån din höga bana
- »Sprider ljuset med ditt himla bloss
- »Och att himlen *ren på jorden* ana
- »Sångens tjusning skänkte oss.

I strof 8 ha verserna 5—8 följande ursprungliga form:

- »Ingen ros än brutit knoppens regel
- »för att motta daggen, ljuf och mild
- »I hvars glänsande och klara spegel
- »Leende du ser (ändrat från 'såg') din bild.

Skalden har tillfogat följande alternativa lydelse utan att stryka den ursprungliga:

- »Ingen ros än brutit knoppens regel
- »för att motta daggens silfvertår
- »I hvars glänsande och klara spegel
- »Hon din bild nu fånga får.

I strof 16 lydte raderna 5—8 ursprungligen på följande sätt:

- »O den kraft som förr förmådde höja
- »Mig upp till Olympens herrlighet
- »Tjenar endast nu att för mig röja
- »Lidandets oändlighet.

I strof 20, 6 har det ursprungliga ordet »Missfostret» ändrats till »Vilddjuret».

I strof 24, 2 stod ursprungligen »skaldens *bröst*», som ändrats till »skaldens *röst*», troligen därför att rimordet »bröst» behöves i rad 4. I samma strof, r. 4, har »Hänför» ersatt ett ursprungligt »Rörer».

I strof 28, 1—2, stod ursprungligen »den *dystra* gången, / Som till Plutons *mörka* rike för», men skalden har sedan låtit de båda kursiverade adjektiven byta plats.

I strof 34, 7—8, har den ursprungliga lydelsen »Går man sorgfullt, och från flydda landet / Lyssnar än till Makens röst» försetts med ett alternativ: »O hur sorgfullt, då från flydda landet / Lyssnas än till Makens röst».

I strof 42, 1 har det ursprungliga ordet »förtviflad» ersatts med »förkrossad».

Trots dessa här redovisade ändringar i texten — vilka f. ö. äro relativt fåtaliga — ter sig manuskriptet alldeles uppenbart som en renskrift. Därpå tyder framför allt den ovanligt vårdade handstilen men också diktens språkliga korrekthet.

Den text, som här nedan framlägges, är identisk med manuskriptets, bortsett från att följande uppenbara skrivfel rättats:

- strof 2, 1 »lyftens» till »luftens»,
- » 8, 3 »annu» till »ännu»,
- » 11, 5 »hojom» till »höjom»,
- » 12, 7 »soka» till »söka»,
- » 22, 3 »Tjusning fulle» till »Tjusningsfulle»,
- » 25, 6 »väljud» till »välljud»,
- » 32, 1 »molnhöjd» till »molnhöljd».

Interpunktionen är oförändrad, bortsett från att punkt tillfogats vid slutet av raderna 20, 4, 27, 4 och 29, 4 samt att ett komma flyttats i strof 2 från slutet av r. 6 (efter »symfoni») till slutet av r. 5 (efter »tunga»), när sammanhanget så fordrar (jfr ovan sid. 56). Vidare ha citationstecken tillfogats, där de enligt skaldens egna principer böra stå.

Textens skick ger ej anledning att antaga några felskrivningar utom i ett fall, strof 14, 5 »Ur hvars suck sig täta suckar trängde», där det förefaller ofrånkomligt att ändra till »Ur hvars bröst sig täta suckar trängde». Skalden har tydligen råkat ut för en lapsus calami: han har anteciperat ett följande dominerande ord. Möjligen har även »suck» i r. 3 medverkat.

Då det gällt att välja mellan de varianter, vid vilka skalden tydligen själv har tvekat (str. 8, 5—8 och 34, 7—8), har den ursprungliga avfattningen följts, när den förefallit överlägsen.

ORFEUS.

1. Festligt skön Naturen nyfödd prålar
Uti vårens lätta blomsterdräkt
Ifrån fästet Eos vänligt strålar
Bäcken krusas utaf Västans fläkt
Lif och kärlek alla Väsen andas;
Sjelfva källan under ystert språng
Låter ock sin glada stämma blandas
I naturens jubelsång.

2. Lärkan glad i luftens rymder sväfvar,
Björnen vaknar ur sin långa dröm,
Unga fjäriln glädjedrucken bäfvar
Uppå blomman smekande och öm.
Sällhet lifvar allt, rör hvarje tunga,
Till Naturens lof en symfoni
Träden susa, nymfer foglar sjunga
Uti himmelsk harmoni.

3. Men af sorgens töken omkringsluten
Orfeus ensam uti skogen går:
Lyran ligger obesträngad, bruten
Lagerens krans är sliten ur hans hår,
Lockarne, ett rof för lätta vinden
Fladdra vildt ikring hans anlete
Och af tårar fåras bleka kinden
Förr som rosen blomstrande.

4. Han, som fordom i en ljuflig yra
Sjäng om kärlek, älskande och säll,
Och med tonerna utaf sin lyra
Tjuste träden kring sitt lugna tjell,
Tämde villdjur, klippan sjelf bevekta
Strömmen hämmade uti sin gång,
Och hvars panna västan vänligt smekte,
Trollad qvar utaf hans sång.

5. Känslolös han vandrar för Naturen
Lik en dyster hamn vid stygens strand
Ingen fläkt från hoppets vinge buren
Svalkar mer dess hjertas vilda brand.
Död är sällheten uti hans hjerta
Och med den hans drift till skapelse:
Endast suckar, tolkande hans smärta
Ljuda hemskt: Eurydice!

6. Febus nu, hvars hjessa strålar kransa,
Ljungar fram i stilla majestät
Och de yra Horer glädtigt dansa
Kring hans gyllne vagn med lätta fjät
Ny förtjusning sig kring jorden breder
Då han uppå henne skådar ner,
Och Hon, lik en brud vid älskarns eder,
Mot hans blick karitiskt ler.

7. Till hans öron vädrens vingar bära
Offerhymnens tacksamt höjda ljud
Tusen röster sjunga till hans ära:
»Hell dig, Hell dig, Dagens milde Gud!
»Du som vidt ifrån din höga bana
»Sprider ljuset med ditt himla bloss
»Och att himlen här oss låta ana
»Sångens tjusning skänkte oss.

8. »Slumrande låg uti Nattens sköte,
»Kaos i en dödlik dvala sänkt;
»Tetis log ej ännu mot ditt möte
»Af din himla fackla guldbestänt.
»Ingen ros än brutit knoppens regel
»för att motta daggen, ljuf och mild
»I hvars glänsande och klara spegel
»Leende du ser din bild.
9. »Men din Allblick nattens fjettrar bräckte
»Och Naturens långa dvala slöt,
»Från din eld, som hennes krafter väckte,
»Ljus och lif i stela massan flöt:
»Kaos, lifvadt af din ande, ställde
»Sina delar uti symetri,
»Och af tjusning Eos tårar fällde
»Vid det helas harmoni.
10. »Uti rymden himla sferer svungo,
»Ordnade i enig Cirkeldans:
»Silfverkällor ifrån klippan sprungo
»Kantade utaf en blomsterkrans,
»Djuren uppå gräsets matta lekte,
»Fisken stimmade i Wattnets bryn,
»Vinden lätta fogelskaran smekte
»Sväfvande inunder skyn.
11. »Men af allt som lifvas af din låga,
»Menniskan den högsta sällhet fått:
»Fantasiens skapelse förmåga
»Och den ljufva sången blef dess lott.
»Därför höjom tacksamt våra röster
»Enade i glädjehymnens ljud:
»Hel dig, du som framgår uti Öster!
»Hel dig, Dagens milde Gud.»

12. Så ljöd Hymnen. Vänligt från det Höga
Guden deras glada offer ser,
Och hans klara obehöljda öga
Blickar leende dess bifall ner;
Men vid Altaren der offren röka
Och bland kören, prisande hans lån
Huldt hans faderliga blickar söka
Men förgäfves, ack sin son.
13. Han, som till sin höga faders ära
Med en stämman, utaf guden lärd,
Fordom främst sjöng Mythens helga lära,
Gifvande sitt lån till offergård —
Nu hans röst är stum, hans lyra tystnat
Och förgäfves har Narcissos vän,
Väntande hans sång, från skogen lyssnat,
Färdig att besvara den.
14. Gudens klara öga öfverskådar
Hela jordens rymder med en blick,
Och en suck ur skogens gömma bådar
Snart för honom sonens sorgsna skick,
Ur hvars suck (läs: bröst) sig täta suckar trängde
Liksom vågen jagas utaf våg,
Der, med sinnena för glädjen stängde
Han med smärtan ensam låg.
15. Foebus genom trädens hvalf sig sänkte
Medlidsamt ned till den sörjande
Och det ljus som ikring honom blänkte
Bådade en Guds närvaro.
Orfeus, vaknad ur sin sorgsna dvala,
Ser sin höga fader mild och god,
Der han, hölj'd i menskoskådlig scala,
I sin glans förklarad stod.

16. »Höga far!» så ropar han, »tillbaka
»Tag hvad du mig fordom gaf till lån:
»Sångens tjusning kan jag mer ej smaka,
»För all sällhet är nu död din son.
»O den känslkraft som förr från denna
»Jord, mig bar till himlens salighet,
»Nu mig endast låter högre känna
»Lidandets oändlighet.
17. »Endast åt de höga Himlaburna
»Tjusningen blef ämnad full och hel;
»Men dess lott föll utur ödets urna
»Ner på jorden, och blef konstnärns del:
»Gudalotten ifrån jorden lyftar
»Upp hans ande till Olympens land
»Men förgäfves han åt himlen syftar,
»Fjettrad utaf jordens band.
18. »Gudaelden lågar i hans hjerta
»Sträfvar åter till Kronidens loft
»Men han känner sig, förtärd af smärta,
»Blott en länk emellan Gud och stoft.
»Innesluten flamman våldsamt strider
»Mot det fängelse som hämmar den,
»Tills hon brännt sin hydda, och sig sprider
»Att sitt ursprung nå igen.
19. »O den starka trånad som mig brände
»Då mitt val en skuggbild än blott vann,
»Den förtjusning som mitt hjerta kände
»Då mitt sökta ideal jag fann
»Och de qual som i mitt bröst nu flamma
»Vid förlusten af den älskade, —
»Ifrån samma rot de alla stamma
»Dessa skiljda känslorne.

20. »Ja, hon föll, hon föll den öma ljuftva
 »Liksom blomman för en vinteril
 »Eller som då skogens rädda dufva
 »Såras utaf jägarns lätta pil.
 »Pyton, förr besegrad af ditt välde,
 »Vilddjuret som Hatet alstrade,
 »Min Eurydice med grymhet fällde,
 »Med sin Oskuld slumrande.
21. »Hon är borta. — Elyseens lunder
 »Hysa nu dess öma, milda själ,
 »Och jag väntar trånande de stunder
 »Som skall fria stoftets bundne träl,
 »Då min lifstråd klipptes, och sig svingar
 »Anden upp utur sitt fängelse,
 »Hastande på längtans lätta vingar
 »Åter till Eurydice.»
22. Så han slöt, och Guden vänligt talar. —
 Vid hans röst, likt Eols harpans ljud
 Tjusningsfulle lyssna skog och dalar,
 Märkande närvaron af en Gud.
 »Ömkansvärde Son!» så hörs han svara,
 »Smäda icke Gudars högsta skänk,
 »Som dig gaf den sköna lott, att vara
 »Jordekedjans första länk.
23. »För förtviflan skaptes endast trälar.
 »Men att sätta emot Ödets slag
 »Lugnt sitt bröst, det anstår stora själar
 »Lifvade af Himlalågens dag.
 »Ödet är ej, som för menskans öga,
 »Det kortseende, det visar sig,
 »Obevekligt; ty för snillet's höga
 »Kraft det ofta böjde sig.

24. »Snillet, om hos hjelten uppenbaradt
»Såsom mod, om uti Skaldens röst
»Såsom sång, med lyrans samljud paradt,
»Hänför lika mäktigt hvarje bröst.
»Orkus' makter utaf Pollux rörde
»Skänkte honom brodren ju igen,
»Och från Erebus Herakles förde
»Åter Makan till sin Vän.
25. »Blott ett Allspråk finns, förstådt af alla
»Och som väg till alla hjertan fann:
»*Sången*. Då dess ljufva toner skalla
»De odödlige den röra kan.
»Du, som framför andra jordens söner
»Gudbegåfvad, jag dess välljud skänkt!
»Gå och öppna genom sångens böner
»Dödens port som Pluton stängt.»
26. Guden så: och uti Orfeus' hjerta
Med hans tal sig åter hoppet gjöt.
Ur hans öga, dunkladt utaf smärta,
Hoppets klara morgonstråle bröt.
Blicken, som han förr till jorden sänkte
Tacksamt skyndande mot Guden gick
Som på sonens bleka kinder stänkte
Rådnad, med sin afskeds blick.
27. Nybesjälad af det milda Hoppet
Orfeus nu sin lyra återtog:
Ur dess strängar, rörde under loppet
Han melodiskt ljufva toner drog.
Tyst sig Nymfer och Dryader närma,
Och i skogen Pan, fast sjelf en Gud
Söker att uppå sin pipa härma
Lyrans själefulla ljud.

28. Nu han närmar sig den mörka gången
 Som till Plutons dystra rike för,
 Och förundrad, tjust, den ljuftva sången
 Underjordens Eko återför.
 Skuggorne som uppå Stygens stränder
 Sorgsne irra, glömma sina qval,
 Och den bistre Karon båten vänder,
 Lydig sångens öma tal.
29. Vaktaren af Erebus, berusad
 Af en dittills okänd känslas makt,
 Glömde bort sin vildhet, och förtjusad
 Söfdes in, förglömmande sin vakt.
 Gisslen i Erinnyernas händer
 Sönko ned, och deras raseri
 Glömdt ett ögonblick, i ömhet vänder
 Sig vid Orfeus' melodi.
30. Ormarne som i kring deras hjessa
 Slingra sig, en aldrig lugnad våg,
 Af förtjusning sig nu sammanpressa
 Smekande hvarann med vänlig håg.
 Sjelfva plågans vigda offer glömma
 Då de ljuden höra, sina qval,
 Och vid lyrans lena toner, drömma
 Sig i Elyséens dal.
31. Ren på afstånd emot sångarn glimmar
 Underverldens höga Gudasal:
 Lik en stjärna under nattens timmar,
 Glänser svagt dess gyllene portal:
 Orfeus ingår, och af fjeten ljuden
 Störa tystna'n i den kammare
 Der i Nattens skrud den stränga Guden
 Thronar med Persefone.

32. Pluton med en molnhöljd panna, kastar
 På den dödlige en blick af hot,
 Som af skräck och rysning gripen, hastar
 Att sig böja ned vid thronens fot;
 Men den klarnar liksom Österns zoner
 Lifvade af Eos' morgongång,
 Då, ledsagad utaf lyrans toner
 Orfeus börjar så sin sång:
33. »Store Herrskare i dödens rike,
 »Der du thronar i en stilla prakt!
 »Himlakungens höga Bror och like!
 »Vidsträckt såsom verlden är din makt,
 »Evigt växande. — Allt lifvadt skörda
 »Tiden, Döden, dina tjenare,
 »Och ditt rikets ringmur, Stygen, vörda
 »Sjelfva Uraniderne.
34. »O hur nöjd ses ålderdomen ila
 »Till ditt rike! — Mätt af jordens fröjd
 »Och af år, den längtar att få hvila
 »I Elysium, för hoppet röjd.
 »Men då döden våldsamt sliter bandet
 »Som förenar tvänne trogna bröst,
 »Går man sorgfullt, och från flydda landet
 »Lyssnar än till Makens röst.
35. »Du, så mäktig, skulle du behöfva
 »Till din dyrkan, deras tvungna ljud! —
 »Den ej värdig är din dyrkan öfva
 »I hvars hjerta bor en annan Gud.
 »Se den sorgsna hamnen af min Maka,
 »Der hon vandrar, följd af sagnaden:
 »I dess hjerta, trånande tillbaka,
 »Herrskar jag och Eros än.

36. »Höga Drottning! Du, som jordens lunder
»Prydde förr vid sidan af din Mor!
»Om utaf din barndoms flydda stunder
»Ännu minnet i ditt hjerta bor,
»Om du af Demeters smärta rördes,
»Då ur hennes modersarmar ryckt
»Af din Make du från jorden fördes
»Hit, uti en tvungen flykt:
37. »Om än jordens minnen kring dig leka
»Och en dödligs suck dig röra kan,
»Värdes då din Makes bröst beveka
»Som för dig du alltid öppet fann.
»Må jag med Eurydice få skåda
»Åter enad, jorden och dess fröjd,
»Och i sånger, helgade er båda
»Skall min tacksamhet bli röjd.»
38. Och Persefone, hvars dystra öga,
Fuktadt af en återhållen tår,
Trånadsfullt var riktadt mot det höga
Sökande af modrens bud ett spår,
Sänkte det på sångaren hvars smärta
Återljöd uti dess egit bröst,
Och en vänlig blick uti hans hjerta
Ingjöt Hoppets milda tröst.
39. Vänligt Maken slutande i famnen,
Ber hon honom fylla sångarns bön,
Och bevekt han vinkar lätta hamnen
Än i dödens rike lika skön.
»Återtag», så talar han, »din Maka
»Om än jorden henne glädje ger;
»Men den som mitt rikets fröjd fått smaka,
»Dit ej återlängtar mer.»

40. Och nu hänryckt sångarn vänder åter
 Med Eurydice i sina spår.
 Lyran han sin glädje tolka låter. —
 Snart han underjordens gränser når;
 Men vid första röjda blick af dagen,
 Första kyss af solens stråleström,
 Makan flyr, af hemlig trånad dragen,
 Lik en ljuflig morgondröm.
41. Med en röst lik aftonvindens susning
 Hviskar hon till Maken sitt farväl:
 »Öma Make! du mitt lifs förtjusning!
 »Enda tanken för min fria själ!
 »Med dig kan jag icke jordens öden
 »Dela mer, men snart vi råkas här.
 »Lifvets planta blomstrar först i döden,
 »Döden lifvets morgon är.»
42. Och förkrossad sångarn ensam träder
 Upp till ett förhatligt ljus igen:
 Solens Blick ej mera honom gläder:
 Hoppet har han mist, sin enda Vän.
 I förtviflan han sin lyra krossar,
 Ropar: »*Döden lifvets morgon är!*
 »Derför jag de svaga fjettrar lossar
 »Som mig ännu fångsla här.»
-
43. Konstnär! Se din lefnad teknad vorden.
 Evigt fly skall här ditt Ideal
 Och dig lemna ensam kvar på jorden
 Offer för ett oupphörligt qual.
 Himlen är ditt ursprung: der sig danar
 Lönen, för det du var osäll här,
 Och hvad nu din själ blott dunkelt anar
 Skall hon klart få skåda der.

Dikten behandlar — som synes — den antika sagan om Orfeus och Eurydice, och motivets grundstomme har hämtats från tionde boken av Ovidii Metamorfoser, där det beskrives, hur Orfeus med sin sång beveker Pluto och Proserpina att återge honom hans döda maka, men hur han genom sin obetänksamhet går miste om henne för alltid. Emellertid har det klassiska motivet undergått en sär egen och för Stagnelius högst karakteristisk förändring. Hos Ovidius är Eurydices återskänkande förknippat med ett villkor, nämligen att Orfeus under vandringen upp från underjorden ej får se sig om mot maken, som följer i hans spår. Detta villkor saknas hos Stagnelius, som i stället låter Pluton säga till Orfeus:

»Återtag», så talar han, »din Maka
Om än jorden henne glädje ger;
Men den som mitt rikes fröjd fått smaka,
Dit ej återlängtar mer.»

Det avgörande tragiska momentet är med andra ord ej knutet till ett yttre påbud utan till en själslig konflikt hos Eurydice — hennes tvekan mellan jordelivets och dödens lockelse. Medan Ovidius liksom i regel de gamle skildrar Hades som något dystert och avskräckande, ter sig dödsriket för Stagnelii skaldefantasi så ljuvt och lockande, att man kan tänkas frivilligt föredraga det framför de levandes värld, en tanke som i sin poetiska skönhet erinrar om Heidenstams »Jairi dotter». Möjligen skulle man kunna anmärka, att detta omvända perspektiv förorsakat en viss inkonsekvens i skildringen av dödsriket och dess härskare. Enligt diktens hela tankegång och anda borde de utöva en sällsam tjuskraft, men likväl målas de snarast i den antika traditionens dystra, avskräckande färger: det talas om skuggornas kval, erinnyernas raseri, »den stränga Guden», som »med en molnhöljd panna, kastar / På den dödlige en blick af hot» (str. 32).

Med detta självständigt varierade klassiska motiv har Stagnelius förknippat ett speciellt filosofiskt tema, nämligen konstnärens strävan mot ett ideal, som ej kan nås i den timliga existensen. Eurydice blir symbolen för detta ideal, och hennes vägran att återvända till jordelivet är en bild av idealets oförenlighet med de materiella villkoren. Denna av Schillers estetik präglade tankegång, tillsatt med

ett stänk av kristen försakelsemoral, får sitt klaraste uttryck i slutstrofen:

Konstnär! Se din lefnad teknad vorden.
 Evigt fly skall här ditt Ideal
 Och dig lemna ensam qvar på jorden
 Offer för ett oupphörligt qval.
 Himlen är ditt ursprung: der sig danar
 Lönen, för det du var osäll här,
 Och hvad nu din själ blott dunkelt anar
 Skall hon klart få skåda der.

Intimt förenad med denna tankegång är den utomordentligt höga uppskattningen av konstnären, som i inspirationens ögonblick blir jämställd med gudarna. Stagnelius låter i sin dikt Apollon säga till Orfeus (str. 25):

Blott ett Allspråk finns, förstådt af alla
 Och som väg till alla hjertan fann:
Sången. Då dess ljufva toner skalla
 De odödlige den röra kan.

Härvid har han haft en förebild i t. ex. Schillers »Die Macht des Gesanges», där det heter:

So rafft von jeder eiteln Bürde,
 Wenn des Gesanges Ruf erschallt,
 Der Mensch sich auf zur Geisterwürde
 Und tritt in heilige Gewalt;
 Den hohen Göttern ist er eigen,
 Ihm darf nichts Irdisches sich nahn,
 Und jede andre Macht muss schweigen,
 Und kein Verhängnis fällt ihn an;
 Es schwinden jedes Kammers Falten,
 Solang des Liedes Zauber walten.

Men dikten har ej blott lånat tankar från Schiller; dess utformning är i allra högsta grad inspirerad av den store tyske skalden. Versrytmen, femtaktig troké, är visserligen ganska vanlig hos Stag-

nelius, men strofbyggnaden är fullkomligt unik för honom, och den har hämtats från »Die Götter Griechenlands». Den Stagneliusdikt, som i fråga om strofbyggnad kommer närmast »Orfeus», är »Tanke och känsla» (Vitterhetssamfundets upplaga II, s. 138—139), som också har åtta versrader med rimflätningen ababcded men har den åttonde raden lika lång som de övriga, medan den i »Orfeus» och »Die Götter Griechenlands» är en takt kortare.

Inflytandet från Schiller stannar emellertid ej härvid: diktens ordval och situationer äro genomdränkta med Schiller-reminiscenser. Liksom Schiller, inspirerad av den Winckelmannska nyklassicismens slagord »edle Einfachheit und stille Grösse», låtit Helios styra sitt spann »in stiller Majestät» (»Die Götter Griechenlands»), heter det hos Stagnelius, att Febus »ljungar fram i stilla majestät» (str. 6). Även den andra av diktens båda dominerande gudamakter har utrustats med den nyklassiska stillhetens attribut, nämligen Pluton, som tilltalas på följande sätt: »Store Herrskare i dödens rike,/ Der du thronar i en stilla prakt» (str. 33). Schillersk är över huvud taget den yppiga förekomsten av mytologiska namn, stundom av ganska exklusiv karaktär, såsom uttrycket »sjelfva Uraniderne» (str. 33), som kan jämföras med »auf der Stirn des hohen Uraniden» i Schillers »Das Ideal und das Leben».

Orfeus' klagan inför Foibos över konstnärens olyckliga lott på jorden samt gudens milda, faderliga svar erinra om situationen i Schillers »Die Teilung der Erde», där Zeus beviljar skalden tillträde till sin himmel som ersättning för hans materiella armod. Bilden av den tårögda Persefone, som vid sin dystre makes sida ser mot höjden (str. 38) påminner slående om Schillers målning av underjordens drottning i »Klage der Ceres»:

Wo sie mit dem finstern Gatten
 Freudlos thronet, stieg' ich hin,
 Träte mit den leisen Schatten
 Leise vor die Herrscherin.
 Ach, ihr Auge, feucht von Zähren,
 Sucht umsonst das goldne Licht,
 Irret nach entfernten Sphären,
 Auf die Mutter fällt es nicht,
 Bis die Freude sie entdeckt,

Bis sich Brust mit Brust vereint,
 Und zum Mitgefühl erwecket,
 Selbst der rauhe Orkus weint.

Stagnelius har i sin dikt ej blott förändrat poängen i det antika Orfeus-motivet utan även gjort en ganska vidlyftig tillsats, som saknar varje motsvarighet hos Ovidius. Det är episoden med solguden Foibos-Apollon, vari skildras, hur människoskaror vid soluppgången samlats kring gudens altare och hylla honom med en lång hymn, som prisar hans livgivande kraft. Solguden ser ej sin son Orfeus bland de tacksamt offrande, och han förvånas häröver. Omsider finner han honom i hans tillflyktsort inne i skogen, uppenbarar sig för honom och får veta orsaken till hans sorg, varefter han råder honom att gå till Pluton och beveka honom med sin sång, varpå händelseförloppet i stort sett utvecklas i överensstämmelse med den antika sagan. Vad har lockat Stagnelius till denna utbyggnad av motivet? Utan tvivel ligger orsaken i 1700-talets operalitteratur, i vilken stundom ett eller annat slags solkult, uttryckt i smältande körlyrik, spelar en framträdande roll. Närmast till hands ligger det nog att tänka på Adlerbeths »Kora och Alonzo», vars poetiska och dramatiska höjdpunkt är den scen, där inkakonungen och hans präster hylla solguden. I översteprestens lovsång finner man de berömda raderna:

Din godhet vi med luften andas;
 Ditt milda väsen även blandas
 I källans friska flod, af den vår törst är släckt.
 Du för naturen lagar stiftar:
 En blick af dig dess utsigt skiftar;
 Du flyr, — en dvala rår. Du nalkas, — allt blir väckt.

Något av den milda 1700-talspanteismen i denna solhymn, som måste ha varit välbekant för Stagnelius, spåras även i »Orfeus», dvs. i inledningens naturskildring och i körsången till solguden. »Kora och Alonzo» utkom på nytt i tredje upplagan av Adlerbeths »Poëtiska arbeten» 1818, och man kan tänka sig möjligheten, att denna omständighet bidragit att göra operan aktuell för Stagnelius.

Solgudens betydelsefulla roll är ej det enda i dikten, som tyder

på inspiration från operakonst. Kompositionens byggnad med dess inslag av musikaliskt tänkta element, främst den fulltoniga kören till solgudens ära men också Orfeus' stora aria inför Pluton och Persefone, liksom över huvud taget språkets utomordentligt veka, melodiska välljud tyckas genljuda av den smältande klangen i operor av Mozart eller Gluck. Måhända har upplevelsen av dylik operakonst, kanske rent av Glucks berömda »Orpheus och Euridice», varit en lika mäktigt inspirationskälla som Ovidius och Schiller.

I den stora solhymnen kan man urskilja tongångar från en tidigare svensk skapelsedikt, Kellgrens »Den nya skapelsen». När det talas om hur »ljus och lif i stela massan flöt» (str. 9), är det en reminiscens från Kellgrens bekanta verser: »Och ljuset kom, och livet tändes,/ en själ i stela massan flöt». Hela skildringen av ljusets livgivande makt verkar nästan som en parafra av den berömda förebilden.

Men först och sist bär dikten den stagnelianska poesien kännetecken. Man finner sålunda de för Stagnelius så karakteristiska på en gång rika och känsliga ljuseffekterna. Anmärkningsvärd är strof 8 med dess skildring av jordens tillstånd före solens skapande insats:

Slumrande låg uti Nattens sköte,
 Kaos i en dödlik dvala sänkt;
 Tetis log ej ännu mot ditt möte
 Af din himla fackla guldbestänkt.
 Ingen ros än brutit knoppens regel
 för att motta daggen, ljuf och mild
 I hvars glänsande och klara spegel
 Leende du ser din bild.

Denna underbart daggfriska morgonstämning har sin närmaste motsvarighet i en berömd passus ur »Blenda» (sång II, str. 18):

Ur Oceanens dolda sköt
 På himlahvalfvet fram den väna Solen bröt.
 Högt sjöngo lundens musikanter
 Den ljusa himlabrudens lof.
 Den jord, som formlös nyss i nattens chaos sof,
 Nu härligt, glittrande i smycken af demanter,

Emot sin gyllne Syster log,
Som hennes anlete med skimmer öfverdrog.

I detta sammanhang kan påpekas, att den praktfulla Schiller-inspirerade soluppgångsbilden i strof 6: »Febus nu, hvars hjessa strålar kransa, / Ljungar fram i stilla majestät / Och de yra Horer glädtigt dansa / Kring hans gyllne vagn med lätta fjät», har en parallell i »Cydippe», v. 513—514: »Förrn Solen ljungar fram af gyllne fålar dragen / Och rosenglans kring berg och vågor sår». Vacker är skildringen av 'Orfeus' pånyttfödda hopp i strof 26: »Blicken, som han förr till jorden sänkte / Tacksamt skyndande mot Guden gick / Som på sonens bleka kinder stänkte / Rådnad, med sin afskeds blick». En suggestiv ljuseffekt har skalden även skänkt i skildringen av underjorden: »Ren på afstånd emot sångarn glimmar / Underverldens höga Gudasal: / Lik en stjerna under nattens timmar, / Glänser svagt dess gyllene portal» (str. 31).

Genuint stagneliansk är även bildspråkets erotiska färg, t. ex. i ett uttryck som följande (str. 40): »Första kyss af solens stråleström». I sjätte strofen skildras solen och jorden som brudgum och brud: »Ny förtjusning sig kring jorden breder / Då han uppå henne skådar ner, / Och Hon, lik en brud vid älskarns eder, / Mot hans blick karitiskt ler». Samma erotiska symbolik möter i åttonde strofens skildring av solen och havet: »Tetis log ej ännu mot ditt möte». Denna brudsymbolik tillhör det allra mest karakteristiska i Stagnelii poesi. Man jämföre »Hymn till vattnet», där solen skildras som havets älskare (v. 59—63): »Strålände blickar / Guden / Till Bruden / Ur guldvagnen skickar, / Blickar af kärlek och himmelskt begär». Bland andra parallellställen i skaldens samlade skrifter (Vitterhetssamfundets upplaga) må följande nämnas:

Åt Febus, nerom himlens bryn
Sin dunkla brudsäng Tetis reder.

»Iris», v. 13—14.

Jorden mot Solen ler, i den gröna vårliga skruden,
Ångande rosor bekransa dess hår.

Så vid sin brudgums kyss den ömma förtroliga bruden
Drucken af aningar, rodnande står.

»Morgonens rosiga sken», v. 5—8.

Härlig nu Solen ur vågorna bröt. Af demanter besmyckad,
 Härmande sjelf en Sol, för sin brudgums lågande kyssar
 Glänste och rodnade jorden.

»Wladimir den store», sång II, v. 200—201.

Stagneliansk är vidare den trånad, som ljuder genom dikten, trånad efter kvinnokärlek och trånad efter döden. Själva orden »trånad», »trånande» och »trånadsfullt» te sig nästan som en skaldens signatur, där de förekomma, visserligen ej talrikt men på centrala punkter. I strof 19 talar Orfeus om »den starka trånad, som mig brände / Då mitt val en skuggbild än blott vann». I strof 21 bekänner han i sorgen över Eurydices bortgång: »Och jag väntar trånande de stunder / Som skall fria stoftets bundne träl». I strof 35 skildras hur Eurydice vandrar bland skuggorna, »trånande tillbaka». I strof 38 målas hur Persefones »dystra öga / — — — / Trånadsfullt var riktadt mot det höga». I strof 40 berättas, hur Eurydice slutligen flyr »af hemlig trånad dragen».

Sist men icke minst må framhållas, att själva motivvalet är typiskt för Stagnelius. Genom motivets härstamning från Ovidius sällar sig »Orfeus» till en ganska talrik syskonskara av vidlyftiga episka och dramatiska dikter. Från den romerske skaldens »Heroider» har Stagnelius hämtat uppslaget till »Cydippe», och »Metamorfoserna» ha inspirerat honom till skådespelet »Bacchanterna», baletten »Narcissus», fragmentet av ett »Phaeton»-drama samt den ofullbordade översättning av »Io», som i Vitterhetssamfundets upplaga rubricerats som »Fragment af en ovidiansk dikt» — för att blott nämna de påtagligaste fallen av inspiration från Ovidius. Det förefaller, som om just Orfeusgestalten varit Stagnelius särskilt kär. I honom har han sett en prototyp för den idealiske skalden, ett slags poetiskt alter ego. Förutom i »Bacchanterna» och den här framlagda dikten möta Orfeusmotiv mera påfallande i »Gunlög», där de iklätts nordisk dräkt (se Böök: »Erik Johan Stagnelius», s. 153—154) samt i »Cydippe», där en körsång i koncentrerad form beskriver just episoden med Eurydice, sådan den skildrats av Ovidius.

Om man vill försöka ge en estetisk värdering av dikten, så torde det först kunna fastslås, att den inte är något mästerverk. Vad som främst brister, är helgjutenhet. Diktens innerliga dödslängtan rimmar icke helt med den frejdiga Schillerska idealismen, och i sol-

gudens tal till Orfeus står dygdestoicism av 1700-talstyp fämligen oförmedlat tillsammans med romantisk konstdyrkan. Man skulle kunna leta upp åtskilliga triviala eller matta uttryckssätt, och en nogräknad kritiker skulle kunna anmärka på de ganska talrika svaga rimmen av typen »anlete — blomstrande» (str. 3, 6—8), vilka kuriöst nog på ett undantag när förekomma i raderna 6 och 8. De äro att finna — utom i ovannämnda strof — i stroferna 5, 6—8 (skapelse — Eurydice), 15, 2—4 (sörjande — närvarelse), 16, 6—8 (salighet — oändlighet), 19, 6—8 (älskade — känslorne), 20, 6—8 (alstrade — slumrande), 21, 6—8 (fängelse — Eurydice), 31, 6—8 (kammare — Persefone), 33, 6—8 (tjenare — Uraniderne) samt 35, 6—8 (saknaden — än). Emellertid äro sådana svaga rim visst icke sällsynta hos Stagnelius: i »Blenda» finner man tolv och i »Cy-dippe» sexton.

Och likväl motvägas dessa brister i sammanhang och formell lödighet av partier av betydande skönhet och styrka. Generellt skulle man kunna säga, att framställningen når sin höjdpunkt i skildringen av Orfeus' vandring till underjorden och hans audiens inför Pluton och Persefone, men vacker och äkta poesi glimmar fram även anorstädes i den långa dikten. Till de estetiska förtjänsterna hör avgjort den förändring i motivet, som låter Eurydice frivilligt återvända till skuggorna. Den dödslängtan, som ljuder framför allt i slutstroforna, är så djup och innerlig, att man nästan kunde frestas att betrakta dikten som ett avsked till livet och konsten, en skaldens svanesång.

Att närmare bestämma diktens placering inom Stagnelii produktion, är icke lätt. Stagneliuskronologien är som bekant ej alldeles klarlagd. Såsom redan antytts, företer handskriften, bedömd efter Albert Nilssons kriterier, påfallande sena drag. Så när som på ett redan nämnt undantag saknar den sålunda w, som försvinner ur Stagnelii stavning i november 1815. Vidare har den stavningen »hjerta», »hjessa» och »stjerna», vilken omkring 1818 ersatt den tidigare stavningen »hjärta», »hjäsja» och »stjärna». Den typ av B, som genomgående möter i manuskriptet, är den B-typ, som Stagnelius börjar använda först 1820. Den ensamrådande N-typen är också den för Stagnelii sista år, hösten 1820—april 1823, karakteristiska. De båda P-typerna äro likaledes sena. Den ena, som liknar ett stort p, inträder i skaldens handstil först på våren 1821 och uttränger snart

den andra. Tilläggas kan också, att S-typen förekommer hos Stagnelius dels under en tidigare period 1813—1815, dels under en senare period, hösten 1820—april 1823. Allt detta enligt Albert Nilssons typschema (se »Kronologien i Stagnelius' diktning», s. 3—5). Dessa kriterier tillåta en ganska exakt datering av manuskriptet: de båda P-typerna visa, att det tillhör den övergångstid under och närmast efter våren 1821, då typen »stort p» ännu inte blivit allenaarådande.

Emellertid är det av inre skäl knappast troligt, att dikten är av så sent datum. Å ena sidan fresta dess svagheter till antagandet, att den är en tämligen tidig ungdomsdikt. Å andra sidan har den ett omisskännligt syskontycke med »Kärleken», som likaledes är starkt Schillerinfluerad och bemängd med rester av 1700-talsdidaktik — mycket av vad Böök i sin Stagneliusmonografi säger om »Kärleken», kunde lika gärna ha sagts om »Orfeus»: »Formellt bär dikten vittnesbörd om platonismens störste moderne diktare, Schiller. Rytternerna äro Schillerska, den praktfulla diktationen pekar åt samma håll. — — — Mycket af den fransk-klassiska reflexionspoesien lefver kvar liksom hos Schiller; men tankarna äro Platons» (s. 260—261). Det förefaller troligt, att »Orfeus» ej blott till sin allmänna karaktär utan också till sin uppkomsttid står »Kärleken» nära. Dikten skulle med andra ord ha skrivits någon gång under åren närmast före 1821, om man utgår från Bööks datering av »Kärleken» till denna tid. Tills vidare förefaller detta antagande sannolikast.

Till sist kan man fråga sig, varför manuskriptet ej offentliggjorts av vare sig Stagnelius eller Hammarsköld. Att skalden år 1821 renskrivit en äldre dikt, tyder nästan på planer att publicera den. Men kanske han vid närmare eftertanke ansett, att den ej hållit måttet. Att Hammarsköld ej medtagit dikten i sin upplaga, kan naturligtvis likaså bero på en kritisk inställning till den. Men det kan också tänkas, att han först efter tryckningen av de samlade skrifterna kommit över manuskriptet till »Orfeus».

FOGDÖ (VÅRFRUBERGA) KLOSTERS JORDEBOK

EN OBEAKTAD KÄLLA FRÅN TIDIG MEDELTID

MED KOMMENTARER UTGIVEN

AV

FOLKE OSSIANNILSSON

I Uppsala universitetsbiblioteks samling av pappershandlingar från medeltiden förvaras ett aktstycke, vilket betecknas som en förteckning över Vårfruberga klostergods 1257. Som det rör sig om en sen avskrift (1500-talet, av stilen att döma), är varken äkthets- eller dateringsfrågan utan vidare klar.

Aktstycket utgöres av 4 pappersblad i format 30×21 cm. Kanterna äro slitna och ojämna, och i yttre kanten är texten ställvis något beskuren. Bladen äro folierade 57, 58, 59, 60 och ha tydligen utgjort en del av en stor volym. Denna torde knappast nu kunna uppsåras. Handskriften har tagits ur E. M. Fants samling, men att döma av anteckning i C. I. Fants förteckning över denna, har handskriften varit losstagen och okänd till sitt ursprung, redan när denna förteckning gjordes upp.¹

Första bladet är blankt, så när som på folionumret och ett enda ord längst nere på rectosidan. Texten börjar högt uppe på fol. 58^r och slutar rätt långt nere på fol. 60^r. Sista sidan är blank. Detta tyder på, att åtminstone avskriften är bevarad i sin helhet. Huruvida förlagan skrivits av i sin helhet eller ej, kan naturligtvis ej avgöras. Texten har i vart fall så stort vetenskapligt intresse, att den måste återges i sin helhet.

Handskriften är i regel lättläst och klar, men störes av en svart fläck i mitten, som i olika storlek går igen på alla bladen. På de två första har den t. o. m. gett upphov till hål, som dock ej förstöra någon del av texten. Denna fläck synes ha uppkommit i samband med att hela handskriften varit fyrviken.

I återgivningen nedan markeras upplöst förkortning genom kursivering, och supplerade bokstäver sättas inom klammer. Ord som tillskrivits ovan raden (osäkert, om av samma hand som det övriga) sättas inom parentes. Överstrykningar i hs markeras genom hakar < >.

¹ Benäget meddelat av bibliotekarie J. Samzelius.

57r (nederst)

Suthona [?]

58r

1

Anno dominj. 1257

- Hec sunt possessiones quas contulit Dux Siwardus. et filia eius *Domina* Ingeburgis huic loco quj etiam fundatores huius locj fuerunt Jn propria parrochia
- 5 nostra/ Lithum. 16. solidatos/ Dimidium Helgarne/ Biursund. 16 solidos/ Ethby 20. solidos. Norbÿ 7. et insulas Abdingj et. Sigharseo. Pro anima Kanutj filij eiusdem Ingeburgis.
- 10 Jn Allöö. totum predium suum. et totam piscationem anguillarum. ex vtraque parte amnj. cum domo proprio anguillarum versus Råffwanes/ Pro anima

57r nederst »Suthona» är troligen korrupt för »Setunia» e. dyl., som finns belagt som benämning på Fogdö kloster. Ortved, Cisterieordenen 2, sid. 522 ff.

58r

- r. 5 »Lithum», nuv. Lida i Fogdö socken. Samma plats nämnes fol. 58v, 2, med 8 solidi.
- » 6 »Helgarne», nuv. Helgarö kyrkoby. Nämnes ej vidare i jordeboken, men omtalas i DS 281, 1233, bland klostrets »mansiones». »Biursund», nuv. Björsund i Helgarö socken. Nämnes nedan, r. 21—22, med 22 solidi, samt 59v, 29, med 4 solidi.
- » 7 »Ethby», nuv. Edeby (Helgarö). Förekommer nedan, r. 22, med 23 solidi, samt (möjligen) 59v, 31, med 1 solidus.
- »Norbÿ» har ej kunnat identifieras, men torde ha legat i Fogdö socken. Nämnes fol. 58v, 6, med 10 1/2 solidi, samt (möjligen) 59v, 31, med 1 solidus.
- » 8 »Abdingj» har ej kunnat identifieras, men torde motsvara någon av öarna i närheten av Fogdön. »Sigharseo», nuv. Segersön (Fogdö s:n). Nämnes ej vidare i jordeboken.
- » 10 »Allöö» motsvarar Älö i Tveta socken, Öknebo härad, på ekon. kbl. Öknebo. Platsen ligger vid den lilla ån som flyter från Måsnaren till Lanaren. Namnet återkommer fol. 59v, 13—14, med 1/2 mark. Ang. identifikationen av socknen, se kommentaren till detta ställe, nedan sid. 91 f.
- » 11 »amnj» väl avskrivarfel för »amnis».
- » 12 »Råffwanes» har ej kunnat identifieras, men torde ha legat i närheten av föreg.

58r

Kanutj filij Kanutj/ Heosten. 16 sol.

Luthnastir (in parrochia Fors.) dimidiam horam. Magna Witby
(i Kiulum)

15 horam et dimidium solidum. Setrum dimidiam hora[m]

Hec contulit Botildis in Corsta. 10 sol. Jn Broby (in eadem
par[ro]ch[ia])

horam et dimidium sol. Jn. (Heristum) dimidiam

horam. Benhamar xv. sol. Stafum 4 sol.

Scoffseo vnum sol. Wesby tantundem Rolster 5

20 sol.

Hec sunt que in nostra insula possidentur. Biursund

58r

- r. 13 »Heosten», nuv. Högstena i Biskopskulla socken, Lagunda härad. Det återkommer fol. 59v, 9, med 16 solidi, samt (troligen) 60r, 22, med 9 solidi.
- » 14 »Luthnastir (in parrochia Fors)» kan ej med säkerhet identifieras, men måste vara identiskt med det »Lutnastum», som förekommer fol. 59r, 16, med 1/2 öre. Jfr kommentaren till detta ställe, nedan sid. 89.
»Magna Witby (i Kiulum)», nuv. Viiby i Kjula socken, Öster-Rekarne härad. Återkommer ej vidare i jordeboken.
- » 15 »Setrum» har ej kunnat identifieras. Är kanske samma plats som återkommer fol. 60r, 10, med 1/2 öre.
- » 16 »Corsta», nuv. Kårsta kyrkoby i Långhundra härad. Återkommer fol. 60r, 3—4, med 10 solidi.
»Broby (in eadem par[ro]ch[ia])», nuv. Broby (Kårsta socken). Nämnas åter fol. 60r, 4—5, med 4 nummi mindre än 4 solidi.
- » 17 »Heristum» har ej kunnat identifieras och synes ej förekomma vidare i jordeboken. Avskrivarens läsning är tydligen osäker. Dels har namnet tillskrivits med samma något blekare bläck som tilläggen ovan rad — tydligen i en lucka som lämnats vid den egentliga avskrivningen — dels är det åter överkorsat. Formen kan betraktas som korrupt.
- » 18 »Benhamar», möjligen nuv. Benhamra i Vada socken, Vallentuna härad. Är möjl. samma plats som nämnes fol. 59v, 4.
»Stafum» har ej kunnat identifieras och återkommer ej vidare i jordeboken.
- » 19 »Scoffseo» och »Wesby» ha ej kunnat identifieras eller med säkerhet återfinnas i jordeboken.
»Rolster», nuv. Rolsta i Frösunda socken, Semminghundra härad. Återkommer fol. 60r, 3, med 5 solidi.
- » 21 »Biursund», nuv. Björsund i Helgarö socken. Nämnas ovan, r. 6, med 16 solidi samt fol. 59v, 29, med 4 solidi.

58r

22 solidos Ethbÿ 23 solidos. Rethlingj marcam
et duas horas. 4 denarios minus. Wichÿ 13 sol.

58v

- et 4. denarios Hellebÿ. Solidum. Jorastum 9
sol. Lithum. 8. sol. Kartbÿ 4 sol. et denarium
Grindum. marcam et dimidium sol. Steenbÿ 16. sol
(2) et 4 denarios. Biärbÿ 9. sol. et dimidium.
- 5 Lundbÿ horam/ et. vnam[?] . Sketim 5. sol.
et 10. denarios. Norbÿ 10 sol. et dimidium.
Wedhum. marcam. 2 solidos et dimidium. Westbÿ (minorj)
2 horas. et 7. denarios. Wÿestbÿ 10 sol. et
dimidium Leouingj xj sol. et dimidium Wÿck
- 10 2. marcas et. horam/ Grutbÿ 17 sol. et 10 den.

58r

- r. 22 »Ethbÿ», nuv. Edeby (Helgarö). Förekommer ovan, r. 7, med 20 solidi
samt (möjligen) fol. 59v, 31, med 1 solidus.
»Rethlingj», nuv. Rällinge (Helgarö).
- » 23 »Wichÿ», nuv. Viiby (Helgarö). Kan vara samma Viiby som nämnes bland
klostrets »mansiones» år 1233 (DS 281).

58v

- r. 1 »Hellebÿ», nuv. Hällby (Fogdö).
»Jorastum», nuv. Järsta (Fogdö).
- » 2 »Lithum», nuv. Lida (Fogdö). Förekommer fol. 58r, 5, med 16 solidi.
»Kartbÿ», nuv. Karlby (Fogdö).
- » 3 »Grindum», nuv. Grinda (Fogdö).
»Steenbÿ», nuv. Stenby (Fogdö).
- » 4 »Biärbÿ», nuv. Bärby (Fogdö).
- » 5 »Lundbÿ», nuv. Lundby (Fogdö).
»vnam» har ej kunnat identifieras. Ordet är troligen korrupt, och det
är osäkert, om det alls är något ortnamn. Efter ordet står ett kryss av
dunkel innebörd.
»Sketim» har ej kunnat identifieras. Det torde ha varit beläget på Fogdön.
- » 6 »Norbÿ» har ej kunnat återfinnas, men måste ha legat på Fogdön. Nämnes
fol. 58r, 7, med 7 solidi och (möjligen) 59v, 31, med 1 solidus.
- » 7 »Wedhum», möjligen nuv. Väla (Helgarö).
»Westbÿ», nuv. Väsby (Fogdö).
- » 8 »Wÿestbÿ», trol. samma plats.
- » 9 »Leouingj», nuv. Lövinge (Fogdö).
»Wÿck», nuv. Vik (Fogdö).
- » 10 »Grutbÿ», nuv. Gredby (Fogdö).

58v

Salj. 17 sol. Ingebj. 8 sol. et dimidium.

Bergshammar 4 sol. et dimidium. et 4. denarios.

Wilianäs. 13 sol Hanamär.(-er) xj sol.

Freolingj 7 sol. et dimidium. Arbÿ dimidia hora

15 et 2 denari[j] Wallum. 14 sol. et dimidium.

Biärgum v [so]lidj. Soleo decem horas. 2 sol.

Jn Wanseo Ekeby 4 sol. et dimidium. Emathum (jbidem)

5. solidj. Arby. (jbidem) 2 solidj. Eneby. (jbidem) 5 solidj. et

5. denarij. Wallum (jbidem) 5 solidj. Mæns. sol et

20 5 denarij. Ascarnum. tantundem. Jn Arbÿ

4 solidj. Sander (Thoster) 4 sol. et dimidiu[?] Sketunge. (jbidem)

58v

r. 11 »Salj», trol. nuv. Sal (Helgarö).

»Ingebj», nu försvunnet. Återfinnes med namnet Ingeby på en karta över säteriet Bergshammar från tiden c:a 1690 (nr 48 i C 5II, Lantmäteristyrelsens arkiv), såsom beläget inom Bergshammars rå och rör, och har således legat i Fogdö socken.

» 12 »Bergshammar», nuv. Bergshammar (Fogdö).

» 13 »Wilianäs», nuv. Vålnäs (Fogdö).

»Hanamär», nuv. Hannemyra (Fogdö).

» 14 »Freolingj», nuv. Frölinge (Fogdö).

»Arbÿ», nuv. Årby (Fogdö). Jfr nedan r. 20.

» 15 »Wallum», nuv. Valla (Fogdö).

» 16 »Biärgum», nuv. Berga (Fogdö).

»Soleo», nuv. Solö (Fogdö).

» 17 »Ekeby», nuv. Ekeby i Vansö socken.

»Emathum», möjl. nuv. Elma (Vansö). Jfr Almquist, Lokalförvaltn., 1, sid. 280.

» 18 »Arby», nuv. Årby (Vansö).

»Eneby», nuv. Eneby (Vansö).

» 19 »Wallum», nuv. Valla (Vansö).

»Mæns», har ej kunnat identifieras. Formen är troligen korrupt.

» 20 »Ascarnum», nuv. Askare (Vansö).

»Arbÿ», tydl. Årby (Vansö). Denna plats har nämnts ovan r. 18, med 2 solidi.

» 21 »Sander (Thoster)», nuv. Sanda i Vansö s:n, i den del av denna som ligger på Tosterön.

»Sketunge», nuv. Skedinge i Strängnäs socken, på Tosterön. Är möjligen samma plats som återkommer fol. 60r, 9, med 4 nummi.

58v

sol. Meringj dimidia hora et 5. denarij.

Sebÿ (jbidem) 12 denarij.

59r

Jn Barboheret. Sittherbÿ. 7. Skeggestum. (jbidem) 7. denarij
Sebÿ. 6. solidj. Harbÿ. 6.Jn Liuiaheret. Rosheum. (jbidem) 7. solidj. Lutastum
2 sol. Kumblum. (jbidem) 5. denarios. Grintbÿ 55 sol. et dimidium. Brunnum. (jbidem) dimidia hora.
Norsenna (jbidem) sol. Mitlennum hora et 4 denarij
Biurungum dimidia hora. Surlennum 1/2 sol.Jn Sila. Lumbÿ. hora. Wallum jbidem. 14
sol. et dimid. Euldrum hora. Frölundum10 <viiij>[?] vij sol. et dimid. Frölundum 8. solidj
et dimid.

58v

r. 22 »Meringj», nuv. Märinge (Strängnäs s:n; på Tosterön).

» 23 »Sebÿ», trol. nuv. Säby i Aspö socken, Selebo härad.

59r

r. 1 »Sittherbÿ», nuv. Söderby i Barva socken, Öster-Rekarne härad.

»Skeggestum», är Skäggesta i Barva socken (ekon. kbl. Öster-Rekarne).

» 2 »Sebÿ», nuv. Säby (Barva)

»Harbÿ», möjl. nuv. Harby i Kjula socken, Öster-Rekarne.

» 3 »Liuiaheret», nuv. Härads socken, Åkers härad. Jfr Styffe, Skandinavien
under unionstiden, 2 uppl. sid. 235, 3 uppl. sid. 295.

»Rosheum», nuv. Rosöga (Härad).

»Lutastum», nuv. Lottesta (Härad).

» 4 »Kumblum», nuv. Kumla (Härad).

»Grintbÿ», nuv. Gredby (Härad).

» 5 »Brunnum», nuv. Brunna (Härad).

» 6 »Norsenna», nuv. Norrlänna i Länna socken, Åkers härad.

»Mitlennum», nuv. Merlänna (Länna).

» 7 »Biurungum», nuv. Byringe (Länna).

»Surlennum», nuv. Söderlänna (Länna).

» 8 »Lumbÿ», nuv. Lundby i Över-Selö socken, Selebo härad.

»Wallum», nuv. Valla (Ytter-Selö).

» 9 »Euldrum» har ej kunnat identifieras, men får antagas ha legat på Selaön
eller i dess närhet. Formen är troligen korrupt.

»Frölundum», nuv. Fröslunda (Över-Selö).

» 10 »Frölundum», tydl. samma plats, upprepad för att korrigera notisen.

59r

Jn Thorsa. Hundistum 5 sol. et dimid.
 Heuistum. (ibidem) dimidia hora. Watnusum (ibidem)
 20. denarij. Meurubÿ. (ibidem) 4 denarij.

- 15 Jn Kirna. Wicbÿ j sol. 2. denarij. Jn parrochia
 Thorsarg. Lutnastum dimidia hora. Sebÿ j hora
 Jn Occidentalj Rehe. Jöstum vnum sol.
 Jntilj 1/2 march. Jn parrochia Kniffsta in Skutla
 9. hore Jn Hagabÿ j hora. Jn Grenbÿ 5 hor[e]
- 20 Jn Fhelgabÿ 1/2 hora. Jn Tranbygj 5 solidj

59r

- r. 12 »Hundistum» återfinnes i Södermanlands handlingar (KA). 1549:5, fol. 91r, och 1553:3, fol. 73r, men synes senare ha försvunnit. Det låg i Tore-sunds socken, Selebo härad.
- » 13 »Heuistum», möjligen nuv. Hista (Toresund).
 »Watnusum», trol. nuv. Vannesta (Toresund).
- » 14 »Meurubÿ», nuv. Mörby (Toresund).
- » 15 »Wicbÿ», nuv. Viggeby i Kärnbo-Mariefreds socken, Selebo härad.
- » 16 »Lutnastum» kan ej med säkerhet identifieras, men måste vara samma plats som »Luthnastir», fol. 58r, 14. Saken kompliceras därav, att socknen på ena stället uppges till Fors, på andra till Torshälla, vilka socknar ligga intill varandra, varjämte möjlighet föreligger, att det ena namnet kan vara en korrupt läsning av det andra. Jfr följ.
 »Sebÿ» torde motsvara ettdera av nuv. Säbylund i Torshälla socken eller Säby i Eskilstuna-Fors socken, båda i Öster-Rekarne härad. Jfr föreg.
- » 17 »Jöstum» kan ej säkert identifieras, men i fall namnet är korrupt, kan det tänkas motsvara Lista kyrkoby i Väster-Rekarne.
- » 18 »tilj», nuv. Thil i S:t Olofs socken, Ärlinghundra härad. Återkommer fol. 60r, 12, med 1/2 mark. — Under de sammanskrivna orden »Jntilj» står ett kryss, som kan tänkas markera, att de skola hållas i sär.
 »Skutla», nuv. Skottsila i Knivsta socken, Ärlinghundra härad. Återkommer fol. 60r, 19, med 9 öre. Jfr »Scutlabu» bland klostrets »mansiones» i DS 281 (1233).
- » 19 »Hagabÿ», har ej kunnat identifieras, men är troligen samma plats som fol. 60r, 18, »Jn parrochia. Hauhe.» uppträder med 1 öre. Jfr kommentaren till detta ställe, nedan sid. 95.
 »Grenbÿ», har ej kunnat identifieras, men är möjligen samma plats som återkommer fol. 60r, 17, med 5 öre. Jfr detta ställe.
- » 20 »Fhelgabÿ» är troligen samma plats som »Thelbyu 1/2 hora», fol. 60r, 16 —17, och bör sålunda ha legat i Håtuna socken.
 »Tranbygj», nuv. Tranbygge i V. Ryds socken, Bro härad. Återkommer fol. 60r, 15, med 5 solidi.

59r

Jn Wasetrum j. hora. // Jn parrochia näss.
 Rolstum. sol. 2. denar: // Jn parrochia Bro
 dimidia hora. Hernawÿ 4 solidj et dimidium

Jn parrochia Arland j Arnabergum 2 solidj. et
 25 dimidium. Hualstar. 3 Solidj et dimid.

59v

Jn parrochia Husabÿ. Brista 3 sol. et 4. denarij Jn
 Soland. Greabÿ (vnus solidus) j sol. Jn parrochia
 Rauthu Hersibÿ 8. solidj. Nÿbÿle 2 solidj
 et dimid. prope Benhammar. Jn parrochia Ab//
 5 garhulin. Surbÿ 3 sol. j dimid. Jn parrochia

59r

- r. 21 »Wasetrum» kan efter sin plats i uppräknningen och sitt öretal vara identiskt »Tiuwäsäträ, ora», fol. 60r, 16. Namnet kan ha stympats av avskrivaren, t. ex. till följd av att det varit uppdelat på två rader. I så fall är det sannolikt nuv. Thorsätra (V. Ryd).
- » 22 »Rolstum» har ej kunnat identifieras. Det synes icke vara samma plats som fol. 58r, 19, och 60r, 3.
 »Jn parrochia Bro» avser kanske Bro kyrkoby i häradet av samma namn, men det kan också tänkas att avskrivaren råkat hoppa över själva namnet.
- » 23 »Hernawÿ», nuv. Härnevi (Bro och Lossa socknar i Bro härad).
- » 24 »Arnabergum», nuv. Arenberga i Husby-Ärlinghundra socken. Återkommer fol. 60r, 2, med 2 1/2 solidi.
- » 25 »Hualstar», nuv. Valsta (Husby-Ärlinghundra). Återkommer fol. 60r, 11, med 4 solidi.

59v

- » 1 »Brista», nuv. Brista (Husby-Ärlinghundra). Återkommer fol. 60r, 11, med 1 öre och 5 nummi.
- » 2 »Greabÿ», möjligen nuv. Granby i Spånga socken, Sollentuna härad. Återkommer fol. 60r, 13, med 1 solidus. — Under det överstrukna »solidus» står ett kryss.
- » 3 »Hersibÿ», nuv. Härby i Rö socken, Sjuhundra härad. Återkommer fol. 60r, 1, med 8 solidi.
 »Nÿbÿle», trol. nuv. Nibble (Rö). Är kanske samma plats som nämnes fol. 60r, 6, med 1/2 sol.
- » 4 »Benhammar» är möjligen Benhamra i Vada socken, Vallentuna härad, som nämnts fol. 58r, 18. I så fall har man från Fogdö klostrets horisont ej haft stora anspråk på begreppet »prope» bland dessa avlägsna besittningar.
- » 5 »Surbÿ» har ej med säkerhet kunnat ingefinnas. Sockennamnet »Abgarhulin» kan utan svårighet antagas vara korrupt för »Abgarhulm» vilket

59v

Alatunum. dimidia hora. Jathrum decem solidj
 Jn parrochia Hiulboa Wÿc. Brunastum. dimidia
 hora. Jn Tilj dimidia hora. Jn parrochia
 Cullum. Hogastem 16 solid. Hamundastathum
 10 17. solidj. et dimid. Hernawÿ 10. solid. Jn
 parrochia Torstunum. Wappÿ 10 solidj. Jn
 parrochia Telgium. Gnitharhog. 5 solidj Jn
 parrochia quernestum Solbergum 3 solidj. Allö

59v

blir liktydigt med det medeltida namnet Aggaholm för nuv. socknen Holm i Lagunda härad (Styffe, Skandinavien under unionstiden, 2 uppl. sid. 286, 3 uppl. sid. 358). Platsen torde vara den samma som »Sundby» i Holms socken, fol. 60r, 21, med 5 solidi. Holms socken tillhör nu till största delen säteriet Sjöö, och det är alltså möjligt, att ett hemman med namnet Sundby e. dyl. tidigt avhysts under detta.

- r. 6 »Alatunum», möjl. nuv. Altuna kyrkoby i Simtuna härad. Återkommer fol. 60r, 23, med 1/2 öre. Av notisen där att döma, skulle platsen ligga i »Julbowÿck», d. v. s. Hjälsa socken; i så fall skulle det kunna vara Tuna i Hjälsa socken, Lagunda härad. Endera notisen torde ha blivit oriktigt återgiven av avskrivaren.
 »Jathrum», troligen nuv. Jädra i Långtora socken, Lagunda härad, eller Jädra i Hjälsa socken (ekon. kbl. Lagunda).
- » 7 Sockennamnet »Hiulboa Wÿc» eller »Julbowÿck» (fol. 60r, 23) har inte kunnat återfinnas i senare källor. Placeringen vid namnens uppräknande gör det tydligt, att socknen ligger i Lagunda härad eller däromkring. Då namnen Brunsta och Thil samt Vängsta (60r, 24) finnas i Hjälsa socken, kan det antagas att det är denna socken som avses.
 »Brunastum», trol. nuv. Brunsta i Hjälsa socken.
- » 8 »Tilj», trol. nuv. Thil (Hjälsa).
- » 9 »Hogastem», nuv. Högstena i Biskopskulla socken, Lagunda härad. Platsen har nämnts fol. 58r, 13, med 16 solidi, samt är troligen den samma som återkommer fol. 60r, 22, med 9 solidi.
 »Hamundastathum», nuv. Håmsta (Biskopskulla). Platsen återkommer fol. 60r, 22—23, med 9 solidi. Möjligen är det samma plats som under namnet »Hanastathir» uppräknas bland klostrets »mansiones» 1233 (DS 281).
- » 10 »Hernawÿ», trol. nuv. Härnevi kyrkoby i Simtuna härad. — Under siffran 10 står ett kryss.
- » 11 »Wappÿ», trol. nuv. Vappeby i Torstuna socken och härad.
- » 12 »Gnitharhog», möjl. Getaskogen i Östertälje socken, Öknebo härad (vid Södertälje).
- » 13 »parrochia quernestum» har ej kunnat återfinnas i senare källor. Med led-

59v

1/2 marca. Quedastum. 6 solidj Jn gernum

15 Tellibÿ hora/ Redditus de näss. quos contulit *dominus*Vulfus dux/ pro *anima* filij suj. *domin*j magnj.

Alustum. 8. solidj. Accrabÿ 2 solidj. Surtbÿ

8. solidj. Jn Aspu Otthinslundum 3 solidj.

Dalbÿ 1/2 hora Thaxsungj. Hellebÿ 1/2 hora.

20 Finkarlabÿ 8. solidj et dimidium. Sundbÿ 2 sol.

Redditus de Neric. Corsta 10 solid. Grengu

hora. Mÿrum. hora. Sticsiö 1/2 hora. Withum

10 denar: Redditus in Feringaeu. Sundbÿ

59v

ning av en notis i Almquist, Lokalförvaltningen, 1 sid. 318, att rättardömet Kvarnsta låg i Tvet socken, Öknebo härad, kan dock slutas, att det är denna socken som avses. Detta passar f. ö. bra med sammanhanget i jordeboken, eftersom Tveta är beläget mellan Södertälje och Järna. Då här till kommer, att samtliga tre ovan uppräknade ortnamn kunde återfinnas i Tvet socken, kan saken anses definitivt klar.

»Solbergum» motsvarar Solberga i Tvet socken, på ekon. kbl. Öknebo.

»Allö» motsvarar Älö, sammastädes och på samma kartblad. Det har nämnts fol. 58r, 10, utan markatal. Jfr kommentaren till detta ställe, ovan, sid. 84.

- r. 14 »Quedastum», nuv. Kvedesta (Tveta). Återkommer fol. 60r, 25 med 2 öre.
- » 15 »Tellibÿ», nuv. Telleby i Över-Järna socken, Öknebo härad.
- » 17 »Alustum», nuv. Ålsta i Stockholms-Näs socken, Bro härad. Återkommer fol. 60r, 14, med 8 solidi.
- »Accrabÿ» och »Surtbÿ» ha ej kunnat identifieras.
- » 18 »Otthinslundum» har ej kunnat identifieras, men torde ha legat i Aspö socken, Selebo härad.
- » 19 »Dalbÿ», nuv. Dalby (Aspö).
- »Hellebÿ», nuv. Helleby i Taxinge socken, Selebo härad.
- » 20 »Finkarlabÿ» motsvarar Finkarby (Taxinge) på ekon. kbl. Selebo.
- »Sundbÿ» är möjligen nuv. Sundby i Toresunds socken eller nuv. Sundby i Kärnbo-Mariefreds socken. Möjligen är det samma Sundby som förekommer fol. 60r, 21 med 5 solidi.
- » 21 »Corsta», möjligen nuv. Kårsta i Hovsta socken, Örebro härad.
- »Grengu» och
- » 22 »Myrum» ha ej kunnat identifieras.
- »Sticsiö», trol. nuv. Sticksjö i Glanshammars socken och härad.
- »Withum», trol. nuv. Via (Glanshammar).
- » 23 »Sundbÿ», nuv. Sundby i Sånge socken, Färentuna härad.

59v

- 1/2 hora. Stuckabÿ 2. solidj Thorslundum 2 solidj
- 25 Jn parrochia Schaw Trucsamar. Wesbÿ
vnus solidus. Lorge. Rinckabÿ 1/2 hora
Defuinsöö dimidius solidus./ Hij sunt Redditus quos
Philippus filius Birgerj concambiuit nobiscum
pro Thÿlusta in Biursund 4 solid. Arby. 4. solid
- 30 Arbÿ minorj 2 solidos. Runshö 3 2/1[!] solidum. Jn
Ouch vnam horam. Norbÿ. vnum solidum. hetbÿ vnum
solidum

59v

- r. 24 »Stuckabÿ», nuv. Stockby (Sånga).
»Thorslundum», nuv. Torslunda (Sånga). Återkommer fol. 60r, 8—9, med 2 solidi.
- » 25 »Trucsamar», nuv. Troxhammar i Skå socken, Färentuna härad. — Över ordet »Schaw» står ett till synes onödigt streck.
»Wesbÿ», nuv. Väsby (Skå). Återkommer fol. 60r, 8, med 1 solidus.
- » 26 »Lorge», tydl. korrupt för Lovö. Jfr nästa.
»Rinckabÿ» är troligen identiskt med en numera försvunnen by på Lovön med namnet »Rinkeby» e. dyl., som finns väl belagd i landskapshandlingar samt på lantmäterikartor (band A 1, sid. 10—11 och band A 20, sid. 317—320 i Lantmäteristyrelsens arkiv). Saken kompliceras därav, att fol. 60r, 7 nämnes »Jn Lohö. in Wichÿ 1/2 hora» alltså samma öretal som detta Rinkeby. Detta »Wichÿ» är likaledes nu obefintligt, men kan beläggas i landskapshandlingar (KA, Upplands handlingar 1542:3, sid. 84, 1550:11, fol. 39r-v.) Möjligt är, att endera notisen anger byns namn oriktigt, men det är i så fall oklart vilken.
- » 27 »Defuinsöö», nuv. Devensö i Lossa socken, Bro härad. Belägen strax norr om Svartsjölandet (»Färingön»). Återkommer fol. 60r, 10, med 5 nummi.
- » 29 »Thÿlusta» har ej kunnat identifieras, men skulle möjligen kunna vara nuv. Kjulsta i Kjula socken, Öster-Rekarne härad.
»Biursund», nuv. Björsund i Helgarö socken. Förekommer tidigare fol. 58r, 6, med 16 solidi och 58r, 21—22, med 22 solidi.
»Arby» samt »Arbÿ minorj» (r. 30) motsvara kanske byarna Årby i Fogdö och Vansö socknar, som förekomma fol. 58v, 14, 18 och 20.
»Runshö» har ej kunnat identifieras.
- » 31 »Ouch» har ej kunnat identifieras. Formen är troligen korrupt.
»Norbÿ» är möjligen samma nu okända plats i Fogdö socken, som nämnts på fol. 58r, 7, med 7 solidi och 58v, 6, med 10 1/2 solidi.
»hetbÿ» är möjligen Edeby i Helgarö socken, som nämnts fol. 58r, 7, med 20 solidi och 58r, 22, med 23 solidi.

60r

- Jn parrochia Røhu. willa Hersabyu 8 solidj
 Jn Arnabierhum. dimidius tercius solidus. Jn parrochia
 Frösund in Rostum. v. sol. Jn parrochia
 Corstä 10 solidj Jn eadem parrochia Brobyu
 5 4. nummj minus quam 4 solidj. Leingj 2/1[!] hora
 Nubilj. 1/2 sol. Jn parrochia Diggingj Säbyu
 vnus solidus. Jn Lohö. in Wichÿ 1/2 hora.
 Jn Wesbÿ in Schahum. solidum. Jn Thorslunda
 2 solidj Jn Skaldungj 4 nummj Jn
 10 Däwingöö 5 nummj. Jn sätrum. 1/2 hora

60r

- r. 1 »hersabyu» nuv. Härshby i Rö socken, Sjuhundra härad. Förekommer fol. 59v, 2—3, med 8 solidi.
- » 2 »Arnabierhum», nuv. Arenberga i Husby-Ärlinghundra socken. Nämnas fol. 59r, 24—25, med 2 1/2 solidi.
- » 3 »Rostum», nuv. Rolsta Frösunda socken, Semminghundra härad. Förekommer fol. 58r, 19—20, med 5 solidi.
- » 4 »Corstä», nuv. Kårsta kyrkoby i Långhundra härad. Förekommer fol. 58r, 16, med 10 solidi.
 »Brobyu», nuv. Broby (Kårsta). Förekommer fol. 58r, 16—17, med 1 öre och 1/2 solidus.
- » 5 »Leingj», troligen nuv. Ledinge i Knivsta socken, Ärlinghundra härad. Det synes ej förekomma tidigare i jordeboken.
- » 6 »Nubilj» troligen nuv. Nibble i Rö socken, och i så fall samma plats som nämnas fol. 59v, 3—4, med 2 1/2 solidi.
 »Säbyu» har ej kunnat identifieras, liksom ej heller sockennamnet »Diggingj».
- » 7 »Wichÿ», tydligen beläget på Lovön, nu försvunnet. Här avses kanske samma jordlott som fol. 59v, 26, kallas »Rinckabÿ» och ävenledes uppges till 1/2 öre. Se kommentaren till detta ställe, ovan sid. 93.
- » 8 »Wesbÿ», nuv. Väsby i Skå socken, Färentuna härad. Nämnas fol. 59v, 25—26, med 1 solidus.
 »Thorslunda», nuv. Torslunda i Sånga socken, Färentuna härad. Förekommer fol. 59v, 24, med 2 solidi.
- » 9 »Skaldungj» kan möjligen vara Skedinge i Strängnäs socken, beläget på Tosterön, vilket nämnts fol. 58v, 21—22, med 1 solidus.
- » 10 »Däwingöö», nuv. Devensö i Lossa socken, Bro härad; belägen strax norr om Svartsjölandet (»Färingön»). Förekommer fol. 59v, 27, med 1/2 solidus.
 »sätrum» har ej kunnat identifieras, ej heller återfinnas i jordeboken. Efter ordningsföljden i uppräknigen kan det tänkas, att det ligger i Färentuna härad, men eftersom platser med detta namn finnas eller ha

60r

Jn Bristä hora. et 5 nummj. Jn Walstä 4 sol.

Jn Thilj <2/1> 1/2 marca. Jn Soland in villa

Granbyu sol. Jn parrochia Näss prope Bro

in willa Alustir. 8 sol. Jn parrochia Ruch.

15 Tranbyu v sol. Jn eadem parrochia Tiuwä//

säträ ora. Jn parrochia Håtuna jn Thelbyu

1/2 hora. Jn par: Kitlingj in Gränby 5 hore

Jn parrochia. Hauhe hora. Jn parrochia

Wathsundom in Ebÿu sol. Jn Schule 9 hore

60r

funnits i både Munsö, Ekerö och Färentuna socknar, är saken omöjlig att avgöra. Jfr dock 58r, 15.

- r. 11 »Bristä», nuv. Brista i Husby-Ärlinghundra, som nämnes fol. 59v, 1, med 3 solidi och 4 denarii.
 »Walstä», nuv. Valsta (Husby-Ärlinghundra). Nämnes fol. 59r, 25, med 3 1/2 solidi. Man lägger märke till, att det medeltida bruket av romerska siffror lätt leder till felläsning av 4 i st. f. 3 1/2 (iiij i st. f. iiij.)
- » 12 »Thilj», nuv. Thil i S:t Olofs socken, Ärlinghundra härad. Förekommer fol. 59r, 18, med 1/2 mark.
- » 13 »Granbyu», möjl. nuv. Granby i Spånga socken, Sollentuna härad. Nämnes fol. 59v, 2, med 1 solidus.
- » 14 »Alustir», nuv. Ålsta i Stockholms-Näs socken, Bro härad, som nämnes fol. 59v, 17, med 8 solidi.
- » 15 »Tranbyu», nuv. Tranbygge i V. Ryds socken, Bro härad. Nämnes fol. 59r, 20, med 5 solidi. — »Ruch» väl korrupt för »Rudh» e. dyl.
 »Tiuwäsäträ», trol. nuv. Thorsätra (V. Ryd). Är kanske samma namn som i stympad form uppträder fol. 59r, 21, med 1 öre.
- » 16 »Thelbyu» har ej kunnat identifieras, men är troligen samma plats som »Fhelgabÿ», fol. 59r, 20, med 1/2 öre, och synes ha legat i Håtuna socken.
 »Par. Kitlingj» torde motsvara nuv. Rasbokils socken. Jfr Styffe, a. a., 2 uppl. sid. 289, 3 uppl. sid. 361.
- » 17 »Gränby» har ej kunnat identifieras, men är möjligen samma plats som nämnes fol. 59r, 19, med 5 öre.
- » 18 »Hauhe» är troligen en korrupt läsning för Hageby, som nämnes fol. 59r, 19, med 1 öre. — Läsarten ovan i texten tillåter antagandet, att det rör sig om Hagby kyrkoby i Hagunda härad, men det kan också tänkas att avskrivaren uteglömt ettdera socknens eller byns namn.
- » 19 »Ebÿu», nuv. Edeby i Vassunda socken, Ärlinghundra härad. Det synes ej ha förekommit tidigare i jordeboken.
 »Schule» nuv. Skottsila i Knivsta socken, Ärlinghundra härad, som nämnes fol. 59r, 18—19, med 9 öre. Jfr kommentaren till detta ställe, ovan sid. 89.

60r

- 20 Jn parrochia Sko. in Bierhum. solid. Jn parroch[ia]
Holm. in Sundbÿ 5 sol. Jn par: Collum. in
Höästen 9. sol. Jn eadem par: Hamundestahum
9. sol. Jn parrochia Julbowÿck. Alatumum
1/2 hora. Jn eadem parrochia/ Wängstum.
25 1/2 hora. Quäthasta duas horas.

60r

- r. 20 »Bierhum», nuv. Berga i Skoklosters socken, Håbo härad. Har ej med någon säkerhet kunnat igenfinnas tidigare i jordeboken.
- » 21 »Sundbÿ», kan ej identifieras, men torde vara samma plats i Holms socken, Lagunda härad, som nämnes fol. 59v, 5, med 3 1/2 solidi. Jfr kommentaren till detta ställe, ovan sid. 90. — Över ordet »Holm» står ett till synes onödigt nasalstreck.
- » 22 »Höästen», trol. nuv. Högstena i Biskopskulla socken, Lagunda härad. I så fall är det samma plats som nämnes fol. 58r, 13, och 59v, 9, med 16 solidi på båda ställena.
»Hamundestahum», nuv. Hämsta (Biskopskulla), som nämnes fol. 59v, 9—10, med 17 1/2 solidi. Jfr kommentaren till detta ställe, ovan sid. 12.
- » 23 »Alatumum» torde vara samma plats som nämnes fol. 59v, 6, med 1/2 öre. Jfr kommentaren till detta ställe, ovan sid. 91.
- » 24 »Wängstum», trol. nuv. Vängsta i Hjalsta socken, Lagunda härad. Namnet synes ej förekomma tidigare i jordeboken. Jfr ovan sid. 91, kommentaren till fol. 59v, 6—8.
- » 25 »Quäthasta», nuv. Kvedesta i Tveta socken, Öknebo härad. Nämnes fol. 59v, 14, med 6 solidi.

*

Texten anger ej direkt, vilken institution det är fråga om.² Att det är Fogdö kloster, framgår dock klart av att efter uttrycken »Jn propria parrochia nostra» (58r, 4—5) och »in nostra insula» (58r, 21) följa uppräknningar av gårdnamn, av vilka många utan svårighet kunna identifieras såsom belägna på Fogdön.³

Den ålderdomliga formen, med korthuggna satser och åtskilliga stavningsvanor, som ej äro vanliga i senare tid, visar att vi ha att göra

² Jfr dock ovan sid. 84, kommentaren till textens första ord.

³ Nu en halvö, delad mellan socknarna Fogdö, Helgarö och Vansö, allt i Åkers härad i norra Södermanland.

med en avskrift av en gammal förlaga, ej en på 1500-talet tillverkad text. Sockennamnen »Liuiaheret» (59r, 3) »Abgarhulin» (59v, 4—5) och »Kitlingj» (60r, 17) äro mycket gamla och ha antagligen ej varit i bruk på 1500-talet.⁴ Samma sak gäller de f. ö. okända sockennamnen »quernestum» (59v, 13), och »Hiulboa Wÿc» (59v, 7) eller »Julbowÿck» (60r, 23). Förekomsten av flera efter allt att döma korrupta ställen är också signifikativ.⁵

Att jordeboken är äkta kan även göras tydligt genom att man skiljer i sär dess beståndsdelar, av vilka den sista tydligen är yngre än det övriga. Den består av:

1. Fundationsakten. Texten börjar (58r, 2—15) med ett referat av den donation (ev. flera), varigenom klostret grundades. Såsom grundare nämnas en »Dux Siwardus» och hans dotter Ingeborg.

2. Botilds gåvohandling. Jordeboken fortsätter (58r, 16—20) med ett referat av vad en viss Botild skänkt till klostret.

3. Possessionslistan. Huvuddelen av texten (58r, 21,—59v, 15, möjligen också en del av nästa parti) utgör en förteckning över vad klostret ägde vid den tidpunkt, då denna lista gjordes upp.

4. Ulvs gåvohandling. Possessionslistan kompletteras med uppgifter om vad en viss Ulv jarl skänkt för sin son Magnus' själ. Detta parti börjar fol. 59v, 15, men det är osäkert, om det fortsätter till rad 27 eller slutar tidigare.

5. Byteshandlingen. Slutpartiet (59v, 27,—60r) utgör ett referat av ett byte, varigenom klostret till en viss Filip Birgersson bytte bort en del av de i det föregående nämnda jordlotterna.

Fundationsaktens ortnamn gå i flera fall igen i possessionslistan, i en del fall med förhöjda örtugtal. Klostret har alltså, då possessionslistan skrevs, haft tillfälle att utöka sitt jordinnehav på dessa platser, eller också ökat avkastningen av det redan innehavda. Någon tid måste ha förflutit mellan klostrets grundläggning och possessionslistans upprättande.

Gårdnamnen i Botilds gåvohandling gå icke igen i possessionslistan, men tre av dem dyka åter upp i byteshandlingen, alla med oförändrade örtugtal. Detta ger möjligheten, att den kan vara yngre än possessionslistan och tillskriven efteråt. Å andra sidan kan den

⁴ Se härom kommentaren till de särsk. ställena.

⁵ Se härom kommentaren ovan.

naturligtvis vara äldre. Dess placering omedelbart efter fundationsakten skulle kunna tyda på att Botild räknades till fundatorernas krets. I varje fall är detta parti äldre än byteshandlingen.

Possessionslistan är jordebokens huvuddel. Den har tydligen vid något tillfälle gjorts upp för att vara en undervisning om vad klostret råde om. Anmärkas bör, att klostrets besittningar, sådana de framträda här, ha en ganska spridd karaktär, med ett stort antal, oftast små lotter över ett vidsträckt område.

Ulvs gåvohandling är oviss till sin kronologiska ställning. Att den placerats vid slutet av possessionslistan skulle kunna tyda på att den vore yngre än denna. Även om den ej innefattar uppräkningsarna av »Redditus de Neric» och »Redditus de Feringaeu» (59v, 21—27), eller kanske t. o. m. slutar ännu tidigare, kan den tänkas vara yngre, eftersom den i så fall kan vara tillskriven efteråt i marginalen och insignerad. Möjligheten att den kan vara samtidig med possessionslistan, eventuellt utgöra en del av denna och gå tillbaka på ett diplom äldre än denna, kan dock ej helt uteslutas. Av dess lotter kommer åtminstone den första igen i byteshandlingen, varför även detta parti måste vara äldre än byteshandlingen.

Det femte och sista avsnittet, Filip Birgerssons byteshandling, är alldeles klart yngre än det övriga och måste ha tillfogats, sedan allt det andra var färdigskrivet. En viss oklarhet råder beträffande detaljerna i bytet. Klostret synes ha fått »Thylusta» och gjort sig av med en mängd smålotter i Uppland, men huruvida klostret fick eller lämnade i från sig de smålotter i dess närhet, som nämnas i början av byteshandlingen kan ej säkert avgöras, så knapphändig som denna är i sitt nuvarande skick.

Byteshandlingen skiljer sig från den övriga texten genom några egenheter, som klart visa att hela jordeboken är äkta. Följande torde vara av betydelse härvidlag.

På fyra ställen (60r, 5, 9, 10, 11) förekommer ordet »nummi» i betydelse »penningar» (den minsta enheten i markmyntets system); termen »denarius», som annars är den vanliga, förekommer ej i byteshandlingen. I hela possessionslistan heter »penning» alltid »denarius», aldrig »nummus». Denna terminologiska skillnad är således genomgående. Termen »nummus» måste ha förefunnits i det diplom, som legat till grund för jordebokens version av bytes-

handlingen. Denna term finnes i handlingar från Sveriges medeltid sporadiskt belagd under 1200-talet, men mig veterligen ej senare.⁶

I ortnamn på -by företer byteshandlingen ofta stavningen -byu (60r, 1, 4, 6, 13, 15, 16, 19), ungefär lika ofta stavningen -bÿ (59v 29, 30, 31 (2 ggr), 60r 7, 8, 17, 21). Det senare kan naturligtvis bero på att avskrivaren ej varit förtrogen med stavningen -byu, och därför inte återgav den överallt, även om hans förlaga hade den. I hela den övriga jordeboken letar man förgäves efter ett enda belägg på stavningen -byu. Det synes tydligt, att originalet till byteshandlingen haft denna stavningsegendomlighet i motsats till possessionslistan.

Av allt detta synes det klart, att det som vi ha framför oss verkligen är en avskrift av en handling från tidig medeltid. Sättet att efter en jordebok skriva till referat av diplom om godsaffärer behöver knappast någon kommentar. Det räcker med att hänvisa till Sko kloster äldsta jordebok.⁷ I denna, som torde vara från tiden c:a 1300, har den ursprungliga jordeboken reviderats genom att man efteråt, med mera sammanträngd stil, refererat jordabrev. Ungefär på det sättet kan man föreställa sig att förlagan till den bevarade avskriften har sett ut. Eventuellt kunna Botilds och Ulvs gåvohandlingar ha skrivits till på ledigt utrymme i kanten eller mellan de andra styckena.

Jordeboken är alltså äkta. Men härav följer inte utan vidare, att årtalet 1257, som inleder den bevarade texten, är en riktig datering av jordeboken. Fundationsakten, possessionslistan och byteshandlingen härröra från var sin tidpunkt, och vi skulle alltså ha minst tre årtal innan texten vore klar till sin kronologiska ställning. Möjlighet förefinnes f. ö. att avskrivaren, eller någon annan som haft originalet i sin hand, skrivit dit årtalet på för oss okända grunder.

I stället skall jag nu leta efter de hållpunkter som kunna finnas för att på indirekt väg datera jordeboken, möjligen också dess olika beståndsdelar. I första hand skulle man kunna se efter, om bevarade åtkomsthandlingar till jord kunna ge någon ledtråd. Det visar sig att ingen bevarad handling innehåller uppgifter om Fogdö klos-

⁶ DS 317; jfr DS 282 och 888 (»nummi» i betydelsen »pengar», ej en myntenhet). Jfr Hammarström, Glossarium till Finlands och Sveriges latinska medeltidsurkunder, Hfors 1925, under »nummus».

⁷ D 7 i RA:s samling av medeltida jordeböcker.

ters åtkomst av jord, som med säkerhet kan igenkännas i jordeboken. Jag anför vad som kan komma i fråga.

- DS 281, 1233 u. d. Ärkebiskopen m. fl. bekräfta Fogdö klosters innehav av följande »mansiones»: Helgarna, Tvna, Hvsabý, Jvinum, Snuti-biarga, Wicbv, Lanshamar, Colaholm, Hanastathir och Scutlabu, samt av alla andra jordbesittningar, vilka klostret då innehade eller framdeles kunde förvärva.
- DS 667, 1279 27/3. Birger Filipsson ger klostret, där hans förfäder ligga begravna, »Curiam nostram thycbuli».
- DS 835, 1223—68. Klostret får »mansionem Hidiner».
- DS 890, 1285—1291. Klostret får en egendom i Västergötland.
- DS 892, 1200—1270. Klostret köper 1 öresland, 5 penningland i »Vsabý» (Husby).
- DS 893, 1230—1260. Klostret byter bort 8 örtugland i Norrälänna mot 8 örtugland och 6 penningland i Söderälänna. Detta överstiger betydligt klostrets innehav på båda dessa platser enligt jordeboken, 59r, 6—7.
- DS 900, vid 1270-talet. Klostret får av Cecilia, hertig Knuts änka, gården Flastad.
- DS 918, 1286, 9—14/9. Klostret får 2 markland i »Bedarnum».
- DS 1282, 1299 27/8. Klostret får 1 markland i »quadowi».
- DS 1759, 1250—1300. Klostret får flera jordlotter i Södermanland, av vilka ingen med säkerhet kan igenkännas i jordeboken.

Av detta material får man alldeles bestämt den uppfattningen, att årtalet 1257 snarast är den senaste tidpunkt, då jordeboken kan tänkas ha tillkommit. Hade den skrivits nämnvärt senare, borde den ha fått ett delvis annat innehåll. Att åtminstone possessionslistan snarast bör vara betydligt äldre än 1257, är en sak som framgår av en jämförelse med det äldsta hittills tryckta aktstycket rörande Fogdö kloster, DS 281 (1233). Här uppräknas klostrets »mansiones», men underförstås en del andra besittningar. Dessa »mansiones» böra, både på grund av benämningen »mansiones» och på grund av att just de uppräknas, ha varit några av de betydligaste jordegendomar klostret ägde vid denna tidpunkt. De många smålotter på en eller annan örtug, som förekomma i possessionslistan, kunna inte ha betecknats med denna term. Nu visar det sig att av namnen på »mansiones» i DS 281 kunna de flesta ej igenkännas i jordeboken. En »mansio» i Helgarö kyrkoby motsvarar antagligen jordebokens »dimidium Helgarne» (58r, 6). Brevets »Wicbv» kan vara jordebokens »Wicbý 13

sol. et 4 denarios» (58r, 23,—58v, 1), varjämte brevets »Hanastathir» kan vara jordebokens »Hamundastathum 17. solidj. et dimid.» (59v, 9—10), varav dock 9 solidi sedan bytas bort (60r, 22—23). Brevets »Scutlabu» skulle kunna vara jordebokens »Skutla 9. hore», (59r, 18—19) vilka sedermera bytas bort (60r, 19). De övriga »mansiones» i DS 281 återfinnas med säkerhet icke i jordeboken. Detta visar, att jordeboken representerar ett betydligt tidigare stadium i utvecklingen av klostrets jordbesittning, än det som var för handen 1233.

Possessionslistan har skrivits före 1233, tydligen icke så litet före. Närmare hållpunkter synas svåra att få på denna del av jordeboken. Å ena sidan tyder det förhållandet, att den inledes av ett referat av fundationsakten, på att den ej ligger allt för långt efter denna i tiden. Å andra sidan tyder den nu rätt vidsträckta sessionen, med ganska stark anhopning av gods i hemsocknen, på att possessionslistan ej ligger allt för nära i tiden till fundationen.

Fundationsakten, eller åtminstone dess första parti, torde gå tillbaka på den äldsta handling som berört Fogdö kloster, i varje fall sedan detta kom att tillhöra cisterciensorden.⁸ Det kan vara skäl att se efter, vilka hållpunkter som kunna finnas för att datera klostrets tillkomst.

Carl Silfverstolpe har antagit, att Fogdö kloster grundades i början av 1200-talet.⁹ Härtill ansluter sig Ortved med dateringen c:a 1210.¹⁰ Detta är dock endast ett antagande. Intet tvingande skäl finnes för att ej klostret kan vara betydligt äldre. Ortveds (och förmodligen också Silfverstolpes) datering bygger på ett dokument från år 1311, vari det intygas att Fogdö kloster innehåft vissa tiondeinkomster i över hundra år.¹¹ Dokumentet visar blott, att klostret ej är grundat senare än omkring 1210, men lämnar öppet om det kan ha varit tidigare.

En annan, ehuru blott relativt giltig, hållpunkt utgöres av tidpunkten för Viby (Saba-Julita) klostrets grundläggning, eftersom detta var »faderkloster» till Fogdö.¹² Detta kloster finns belagt i

⁸ Jfr härom nedan, sid. 102 f.

⁹ Silfverstolpe, De svenska klostren före klostret i Vadstena, i HT 1902, sid. 23 f., samt dens., art. Vårfruberga i Nordisk Familjebok, 2 uppl.

¹⁰ Ortved, Cistercieordenen og dens Klostre i Norden, 2, sid. 519 ff.

¹¹ DS 1788.

¹² Silfverstolpe i Nordisk Familjebok, 2 uppl., art. Vårfruberga, och Ortved, a. a. 2, sid. 520, 522 ff. Jfr *ibid.*, 1, sid. 140.

diplom från 1160-talet, bl. a. i samband med en tvist om ett gods, vilket synes tillhöra detta klosters tidigaste donationer.¹³ Dessa fakta synas förläna en viss grad av trovärdighet åt de annalnotiser, som omtala att Saba kloster grundats 1159 resp. 1160.¹⁴

Tidpunkten c:a 1160 för Viby klosters grundläggning ger dock endast den bakre gränsen i för Fogdö klosters existens som cistercienserkloster. Som Ahnlund i en nyligen publicerad artikel visat, kan ett nunnekloster av denna orden mycket väl ha existerat långt innan det antog cisterciensregeln.¹⁵ I samma sammanhang antyder han, att kanske även Julita kloster är äldre än 1160-talet. Förekomsten av en »*deo dicata mulier*», väl sannolikt en nunna, bland Viby klosters äldsta donatorer tyder i varje fall på att det fanns något nunnekloster i Mälardalen.¹⁶ I detta sammanhang kan tillfogas, att det vore i högsta grad underligt, om hela det rika området kring Mälaren — Uppland och Södermanland tillsammans — ej skulle haft ett enda nunnekloster före 1200-talets början, när ett munkkloster finns belagt i varje fall så tidigt som på 1160-talet.

Det återstår att granska personnamnen i jordeboken. Där nämnas följande personer:

Sivard jarl;
hans dotter Ingeborg;
hennes son Knut;
Knut Knutsson (en son till honom, eller möjligen densamme?);
Botild;
Ulv jarl;
hans son Magnus;
Filip Birgersson.

Av dessa personer utpekas Sivard och Ingeborg som klostrets egentliga fundatorer. Båda måste alltså ha uppnått mogen ålder under klostrets allra tidigaste tid, varjämte Sivard måste ha varit

¹³ DS 51, 63, 64.

¹⁴ Årboken 266—1430, SRS 1, sid. 23 (1159) och Chronologia anonymi, SRS 1, sid. 51 (1160). Den första av dessa notiser tillhör ett skikt, som tillskrivits sedan den större delen av annalen var skriven. Se härom Bolin, Om Nordens äldsta historieforskning, sid. 230 ff. Bolin visar att de flesta av dessa notiser flyttats tillbaka flera årtionden, vilket han dock ej anser gälla klosternotiserna (a. a. sid. 232).

¹⁵ Ahnlund, Vreta klosters äldsta donatorer, HT 1945, 301 ff., särskilt 306 f.

¹⁶ DS 51, 63.

en rätt gammal man, åtminstone innan possessionslistan skrevs, eftersom han hade barnbarn, möjligen också barnbarnsbarn. Nu ligger det i öppen dag, att vi få ytterst svårt att placera en jarl vid namn Sivard under 1200-talets första årtionde.¹⁷ Om han över huvud varit svensk jarl — vilket synes troligt, då han grundar ett kloster i själva det svenska rikets centrala område — måste han tillhöra tiden före Birger Brosa. Detta åter innebär, att han och hans klostergrundläggning inte kan placeras senare än omkring 1160.¹⁸

Med stöd av Ahnlunds ovan refererade framställning kan man däremot hålla möjligheten öppen, att foundationen kan ha varit avsevärt tidigare, hur mycket tidigare kan ej ens gissningsvis sägas.

De övriga personerna äro likaledes svåra att identifiera. Botild kan möjligen vara identisk med en »Botilt comitissa», vilken nämnes i ett av de äldsta breven rörande Viby kloster.¹⁹ I fråga om Ulv jarl finnas två möjligheter: antingen är han identisk med Karl Sverkerssons jarl Ulv, vilken finns belagd från 1160-talet, eller med jarlen Ulv fase från tiden närmast före Birger Jarl. Om ingen av dessa vet man hittills, att de haft någon son vid namn Magnus. Så oklart som det kronologiska sammanhanget i övrigt är, kan intet bestämt sägas till förmån för den ena eller den andra teorien. Härmed sammanhänger emellertid frågan om Filip Birgerssons identitet. Är Ulv jarl den äldre av de två jarlarna med detta namn, bör Filip Birgersson ha levat under senare delen av 1100-talet, och skulle kunna vara identisk med Birger Brosas son Filip. Väljer man det senare alternativet, kan Filip Birgersson vara fadern till de båda bröder Johan och Birger Filipsson, vilka under 1270-talet tillhöra kungens råd.²⁰ I sitt ovan (sid. 23) citerade gåvobrev till Fogdö kloster nämner Birger Filips-

¹⁷ Allmänt känt är, att Birger Brosa dog 1202, Folke Jarl 1210. Efter 1210 kan foundationen ej ha varit, eftersom brevet 1311 (DS 1788) talar om över hundra år. Mellan Birger och Folke nämnes en Jon jarl, antingen nu denne var identisk med den senare kung Johan Sverkersson eller någon annan. Se härom A. Stade, *Den store Jon jarl*, HT 1939, sid. 113 ff., samt Ahnlund, a. a. sid. 327.

¹⁸ Birger Brosas jarldöme började under 1170-talet. Före honom ha vi en jarl Guttorm, före denne åter den ovan nämnde jarlen Ulv. Före honom ha vi att räkna med Magnus Henrikssons bröder Johan och Ragnvald under 1160-talets början, kanske ännu tidigare. Se härom Ahnlund, a. a. sid. 326 ff., med där anförd litteratur.

¹⁹ DS 63.

²⁰ DS 618, 645 och flera andra.

son, att hans och hans hustrus »parentes» ligga begravna i klostret.²¹ Längre än till en viss sannolikhet för att det rör sig om samma släkt kan man dock inte komma.

Ingen av de berörda personerna kunde alltså med visshet identifieras. Särskilt anmärkningsvärt är detta i fråga om Sivards släkt, eftersom vi här ha tre, eventuellt fyra släktled uppräknade. Detta förhållande, att en nyfunnen källa kan vara så ytterligt svår att passa i kända sammanhang, visar om något hur obetydlig vår kunskap om dessa avlägsna tider egentligen är. Det enda verkligt fasta resultatet blir, att Fogdö kloster måste vara betydligt äldre än man brukat antaga.

Utöver dessa iakttagelser och de möjligheter till fortsatt kombination som de kunna innehålla, samt det betydande, ålderdomliga ortnamns materialet — de flesta om icke alla namnen föreligga här i äldsta kända belägg — har jordeboken intresse ur en annan synpunkt. Den uppskattning av jorden efter dess avkastning, beräknad i pengar, som vi känna från de äldsta breven rörande Viby kloster, framträder här såsom allmänt tillämpad i stora delar av Uppland och Södermanland, samt åtminstone på sina håll i Närke. En ny och viktig källa till kännedomen om de äldsta jordvärderingarna i Sverige har tillkommit. Till dessa problem ämnar jag återkomma i ett större sammanhang.

²¹ DS 667.

TILL FRÅGAN OM DET BABYLONISKA SJUTALET
URSPRUNG OCH DÄRMED SAMMANHÄNGANDE
RELIGIONSHISTORISKA PROBLEM

AV

ÅKE OHLMARKS

Det s. k. »heliga 7-talet» spelade åtminstone tidvis i hela orienten en avsevärd roll: på såväl västsemitiskt som babylonisk-assyriskt område, i egyptisk magi, i Indien och Iran, i vissa religiösa skikt i Grekland och möjligen även Rom samt i fjärran östern. Störst var likväl dess betydelse i hellenismen. Enligt en delvis ännu idag allmänt omfattad åsikt är dess ursprungsland det gamla Babylonien, där det skulle ha varit det dominerande talet i den speciellt av pan-babylonisterna för äldsta sumeriska forntid urgerade astrologiska makrokosmos-mikrokosmos-religionen och -världsåskådningen och i denna utgjort summan av »stjärnfårahjordens bockar», de fem för blotta ögat synliga planeterna (enligt den gamla babyloniska ordningen Jupiter, Venus, Saturnus, Merkurius och Mars) plus måne och sol. I själva verket torde emellertid sjutalet vara av relativt ungt ursprung och sannolikt först sekundärt ha förbundits med planeterna. En något närmre utredning, som dock på intet sätt åsyftar att gå till grunden med problemet utan som blott vill ge ett par stickprov, överblickar och uppslag, torde kunna visa i denna riktning.

Det har talats en del om den gamla indiska föreställningen om de sju världarna såsom »sinnebild av den kosmiska harmonien», men i själva verket är denna okänd i vedisk tid och möter först i *Mundaka-upanishaden*, medan Rigveda på sin höjd någon gång talar om sju regioner eller platser (IX, 114: 3; I, 22: 16).¹ Varunas och Mitras gudagrupp, »de sju *Adityas*», äro från början sex eller tolv; sjutalet uppträder först i sena hymner.² Före buddhismen tycks talet ha haft väsentligen magisk karaktär: i ritualen figurerar sju *hotrs*, av vilka enligt Keith sedan skulle ha blivit de sju *ṛṣis*, som *Śatapatha brāhmaṇa* identifierar med Karlavagnens sju stjärnor. Även den

¹ Jfr för detta och det följande A. B. Keith, »Numbers» i Encyklopaedia of Religion and Ethics, ed. by J. Hastings, IX, 406 ff.

² Detta till trots vill H. Oldenberg (Die Religion des Veda) härleda *Adityas'* 7-tal från de babyloniska sju »planeterna».

magiska Atharvaveda känner sjutalet i vissa sammanhang. Typiskt är det egentligen endast för eldguden Agni, huvudgestalten i den mot ren magi tenderande offerriten: Agni har sju mödrar, hustrur eller systrar, sju flammor eller strålar, sju tungor, en sjufaldig hymn, hans frände solguden har sju hästar etc. Först i och med buddhismen blir 7 ett verkligt heligt tal och det dominerande bland de heliga talen, för vars stora betydelse snart sagt varje buddhistisk traktat kan leverera nästan hur många exempel som helst.

Även på iranskt område tycks sjutalet vara av senare datum. Medan det är förhållandevis sällsynt i Avesta förekommer det desto oftare i pehlevitexterna. I det förhellenistiska Grekland torde det väsentligen vara reserverat för den från Mindre Asien övertagne Apollon.³ Även i Egypten är talet relativt ungt och nästan enbart tillhörande den magiska sfären, i vars dokument de sju Hathorgudinnorna, Rē's sju döttrar med sju knutar i sina dräkter, de sju hökarna framför Rē's båt samt den sjufaldiga reciteringen av form-lerna höra hemma. Särskilt ofta möter det t. ex. i den magiska papyren från Turin.

På det babylonisk-assyriska området härleder en hel grupp forskare, främst Schrader, Winckler, Zimmern, A. Jeremias, Fr. Jeremias och Benzinger, sjutalet just ur de fem planeterna plus måne och sol, men som Bezold påvisat⁴ uppträder dokumentariskt en sådan grupp först i de s. k. »exegetiska» astrologiska inskrifterna från tiden omkr. 650 f. Kr., medan de äldre »grundtexterna» själva, tillhörande de två redaktionerna av 70-tavelverket »Då Anu-Enlil», aldrig sammanföra måne och sol med femplanetserien. Det gör inte ens en så sen källa som Diodorus Siculus, vilken såsom den kaldéiska stjärnhimlens speciellt observerade »förkunnare» (ἐρμηνεύς) blott nämner de fem planeterna. Det hjälper inte, att Fr. Jeremias i sitt Diodoruscitat tillägger: »Sie wandeln wie Sonne und Mond im Jahreslauf und Monatslauf auf dem zwölfgeteilten Tierkreis».⁵

³ Jfr M. P:n Nilsson, Apollon, sjudagarsveckan och Orienten. Skrifter tillägnade Pehr Eklund, Lund 1911, 561 ff.

⁴ »Die Astrologie der Babylonier» i Fr. Boll u. C. Bezold, Stern Glaube und Sterndeutung. Die Geschichte und das Wesen der Astrologie. 3 Aufl. hrsg. v. W. Gundel. Leipzig-Berlin 1926. 3, 5.

⁵ »Semitische Völker in Vorderasien» i Lehrbuch der Religionsgeschichte begr. v. Chantepie de la Saussaye. 4 Aufl. (Tübingen 1925), I: 517.

En särskild roll i argumenteringen för sjutalet har den israelitiska och hellenistiska sjudagarsveckan brukat spela, vilken ofta rätt allmänt härletts från Babylonien. En dylik vecka har emellertid aldrig varit känd på babylonisk-assyriskt område. En babylonisk »vecka», vilken rörde sig inom månaden och icke som hos oss inom året, är bekant från ganska tidig tid och synnerligen vanlig t. ex. på de kapadokiska affärstraktaterna från tredje förkristna årtusendet,⁶ men den hade endast fem dagar — antingen detta nu som Bezold tycks anta⁷ sammanhänger med de fem planeterna eller helt enkelt kan återföras till den primitiva räkningen av handens fem fingrar. När månaden hade trettio dagar (ibland hade den endast 29, beroende på vilken dag nytändningen först observerades) gick det alltså jämnt sex sådana femdagsveckor på en månadsenhet. Den 5:te, 10:de, 15:de, 20:de, 25:te och 30:de dagen var helig och på dem företogos offren.⁸ Under Hammurabidynastin, som på typiskt västsemitiskt vis intensifierade mångudens kult, firades månadens första dag (*warchum* eller *ašqaru*) såsom nytändning, halvmåndagen den 7 (*sibûm*, *sibûtu*), fullmåndagen den 15 (*sabattum*) och försvinnandets dag den 28 (*bubbulum*) i deras egenskap av särskilda mån-dagar,⁹ men dessa festdagar avgränsa ingalunda några fixerade sjudagarsveckor: om man börjar med festdagen själv indela tvärtom dessa högtider månaden i en 6-dagars-, en 8-dagars-, en 13-dagars- och en tvådagarsgrupp. Först i sen assyrisk tid möter ett slags sjudagarsdelning, i det den 7:de, 14:de, 21:a och 28:de dagen i månaden räknades som speciella olycksdagar, alltså ingalunda helgdagar, men mellan den 14:de och 21:a inskjutes den 19:de dagen (föregående månads 30 dagar plus 19 ger 49, som i sin egenskap av 7×7 är olyckstalet *par préférence*) som värst olycksdag av alla.¹⁰ I stället för en fil av sjudagarsveckor få vi alltså här *de facto* en uppdelning av månaden i en 9-dagars-, en 7-dagars-, en 5-dagars-, en 2-dagars- och åter en 7-dagarsgrupp. Den 21:a månadsdagen är som speciell fest-

⁶ B. Meissner, Babylonien und Assyrien. Kulturgesch. Bibl. hrsg. v. W. Foy, I: 4. II (Heidelberg 1925), 396.

⁷ Anf. arb., 9.

⁸ Efr. Briem, Kultur och religion i Babylonien och Assyrien. Natur och Kultur 63. Sthlm 1926, 114.

⁹ Meissner, anf. arb., II, 92 f., 355 f.

¹⁰ Meissner, anf. arb., II, 286; Briem, anf. arb., 114.

eller olycksdag icke påvisbar före assyrisk tid.¹¹ En fyrdelning av måncykeln är, därest den förekommer på babylonisk-assyrisk botten, mycket sen och sekundär, enligt Boll helt enkelt uppkommen genom en ytterligare halvering av vardera av de båda månadshalvorna ny och nedan.¹²

En semitisk sjudagarsvecka möter i själva verket först på judisk botten i efterexilisk tid, då utarbetarna av den nya lagen under det femte förkristna århundradet gjorde var sjunde dag till strängt tabuerad och rituellt betonad vilodag och tillade den sabbatens namn, som i gammalisraelitisk tid varit en festdag av osäker placering. M. P:n Nilsson, som i sin grundläggande skrift »Primitive Time-reckoning» berört problemet, är fullt klar över att denna sjudagarsvecka icke kan ha övertagits från babylonierna, som icke kände en dylik, utan tänker sig i stället den eventuella möjligheten av en äldre och primitivare västsemitisk marknadsvecka på sju dagar, vilken sakralt kodifierats. Nilsson medger dock, att sådana primitiva marknadsveckor väl äro kända på 3, 4, 5, 6, 8 och 10, men däremot ännu ingen på just sju dagar. Var den efterexilska judendomen fått sin sjudagarsvecka ifrån är alltså ett mysterium. Kan man kanske tänka sig, att i persisk tid, då det assyrisk-babyloniska olyckstalet 7 som numera astralreligiöst tal tydligen övergått till att bli sakraltal i största allmänhet och som sådant fått allt allmännare användning, det av de under starkaste senbabyloniska kulturinflytande stående efterexilska lagstiftarna arbiträrt upptagits som veckotal, i denna nya roll desto mera lämpligt som det ju faktiskt någotsånär korresponderade med måncykelns dubbelhalvering?¹⁴

I varje fall visar en blick på det starkaste sakraltextliga underlaget för denna efterexilska sjudagarsvecka, kosmogonien i Gen. I, att sjudagarsdelningen här ej kan vara ursprunglig. En jämförelse

¹¹ Meissner, *anf. arb.*, II, 396 not 1.

¹² *Realenzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, hrsg. v. Pauly und Wissowa. VII, 2551.

¹³ M. P:n Nilsson, *Primitive Time-reckoning. A study in the origins and first development of the art of counting time among the primitive and early culture peoples*. Skrifter utg. av Humanist. Vetenskapssamf. i Lund: I, 1920, spec. 333.

¹⁴ Jfr Nilsson, *anf. arb.*, 332: »The question whether any late Babylonian speculation in numbers may have exercised a determinative influence upon the Jewish legislation must be decided by experts».

med andra semitisk-hamitiska skapelseberättelser såsom de babyloniska *Enuma eliš* och »den kaldéiska kosmogonien», Sanchuniatons feniciska och de båda versionerna av den heliopolitanska kosmogonien¹⁵ torde visa, *dels* att en äldre folklig kosmogoni sannolikt ligger till grund för Gen. I, *dels* även att denna kosmogoni i så fall av Prästkodexredaktören tämligen grundligt överarbetats i syfte att höja och spiritualisera gudsbegreppet. Redan att i andra ordet med נָקַף låta en plötsligt insättande handling ske וַיִּשְׂרַף , den i evighetens begynnelselösa vara sig sträckande »begränsningen», är knappast möjligt och i varje fall utan motstycke i någon annan folklig kosmogoni. Versdubletter såsom 11 i förh. till 12, 25 i förh. till 24 etc. samt det ideligen, i 3, 6, 9, 11, 14, 20, 24, 26 och 29, inströdda $\text{וַיִּשְׂרַף אֱלֹהִים}$ torde också visa i samma riktning. En annan sådan, för P-redaktören typisk, ständigt upprepad formel är också den sex gånger förekommande frasen $\text{וַיִּבְרָא אֱלֹהִים בְּשֵׁשׁ יָמִים}$, som tämligen godtyckligt uppdelar den av 10 eller (om man frånräknar skapandet av himmel och jord »i begränsningen») 9 verk (ljus, fästet, växtligheten, astralvärlden, havsdjuren, fåglarna, jordens tamdjur, jordens vilddjur, människan) bestående skapelsen på sex dagar. Typiskt är också att överarbetaren till att börja med frikostigt utdelar en dag per verk men mot slutet måste ekonomisera med dagarna för att få dem att räcka till för allt och därför måste låta två verk utföras på näst sista och inte mindre än tre på sista skapelsedagen. Allt detta kan knappast visa annat än att dagindelningen är en efterexilsk sabbatsmyt som i efterhand insatts såsom aition för att gudomligt legitimera den redan uppfunna sjudagarsveckan. Särskilt tydligt blir det av ordalydelsen rörande sabbatsdagen i Gen. II, 2—3, kanske en parallell till Gen. I, 14, där Elohim skapar måne och sol för kultfestens skull. Någon högre datering än till efterexilsk tid kan alltså under inga omständigheter utläsas ur kosmogonien i Gen. I—II, 3.

Varken i sumerisk tid eller hos den gamla Sargondynastin i Akkad spelar sjutalet någon som helst roll. Förtsch har visat,¹⁶ att i guda-

¹⁵ Texter: S. Langdon, *The Babylonian Epic of Creation*. Oxford 1923; E. Ebeling i *Altorientalische Texte u. Untersuchungen* hrsg. v. B. Meissner, II: 4, Breslau 1921; P. Dhorme, *Choix de textes assyro-babyl.*, Paris 1907, 83 f.; *Fragments historiorum graecorum*, ed. C. Müllerus, III, Paris 1849, 565; E. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, 1904, I: 308 ff.

¹⁶ *Religionsgeschichtliche Untersuchungen zu den ältesten babylonischen Inschriften*, I. Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft (E. V.) 1914: 1, 5 ff.

listorna på Ur-Ninas och Urukaginas av Lagaš inskrifter duader förekomma icke mindre än tio gånger, 4-tal, 8-tal och 9-tal av gudomar vartdera fyra gånger, 3-tal och 5-tal vartdera tre gånger men 6-tal och 7-tal däremot endast en gång var. I Ur-Baus inskrifter förekommer sjutalet över huvud icke. Gudea uppräknar visserligen sju gudomar i tre inskrifter, men grupperna verka vara tillkomna av ren tillfällighet: ena gången ha vi stora triaden utökad med Nin-harsag plus en duad plus den oundgänglige månguden Enzu som hedersam avslutning, andra gången står Enlil i spetsen för två par och två enskilda, tredje gången gäller det ramsan av Ningirsus och Baus sju söner (tre semitiska och fyra sumeriska namn), vilka som Hommel påvisat¹⁷ måste uppfattas som flodgudomligheter. Ej heller Hammurabi själv, den västsemitiske härskaren vilken dock var så mån om att framträda som ägare och beskyddare av sumerisk kultur, synes ha omhuldat något sjotal. Hans »officiella panteon», gudalistan i den förbannelseformel vilken avslutar hans lagkodex, omfattar 12 gudomar, relativt tydligt uppdelade på två grupper om vardera sex.

Att sjutalet i Babylonien, när det uppträder, skulle ha sitt ursprung i de fem planeterna plus måne och sol är redan därför föga antagligt, emedan denna grupp på intet sätt är sluten och homogen och därtill sönderfaller än på det ena, än på det andra sättet: i 5 plus 2; i 3 (lilla triaden måne-sol-Venus, d. v. s. Sin-Šamaš-Ištar) plus 4; i ledarplaneten (antingen det nu är Saturnus eller Jupiter)¹⁸ plus de fyra andra plus måne-sol. Sammanställningen är väl såpass sen att någon fast gruppbildning inte hunnit skapas och konsolideras. Men det finns en annan astral förankring för sjutalet, och det är »sjustjärnan» Plejaderna. Dessa behandlas såvitt jag vet endast i relativt sena texter från assyrisk och nybabylonisk tid¹⁹: de omnämnas i en observationstext visserligen först så sent som på Darius'

¹⁷ Grundriss der Geographie und Geschichte des Alten Orients, I, München 1904, 267, A. 2; jfr Förtsch, *anf. arb.*, 52.

¹⁸ Saturnus ersätter solen och kan betecknas som »sol», dess sfär är i nybabylonisk tid den nedersta och första (Bezold, *anf. arb.*, 5; Briem, *anf. arb.*, 162). Jupiter är nr. 1 i den s. k. »gammalbabyloniska ordningen» och representerar i den nyassyriska identifikationsprocessen gudahärskaren Marduk (Bezold, *anf. arb.*, 3, 5).

¹⁹ Meissner, *anf. arb.* II, 6, 406, 412.

II:s tid, men de avbildas redan på gränsstenar från andra hälften av andra förkristna årtusendet. I den astronomiska läroboken »Plogstjärnan», som är känd endast i sena texter men vars tillbakadatering till Hammurabitiden är ett gärna gjort antagande, nämnas de för första gången »sjugudomligheten, de stora gudarna» och de uppfattas så småningom såsom underjordsguden Enmešarras (en gång i stället Iššarras) sju söner, väktare av underjordens sju portar.²⁰ I vad mån denna »sjugudom», *Sibi*, en gång varit samma sak som de i senare systematisering såsom dess onda motsvarighet och antiklimax uppfattade »sju onda demonerna» låter sig icke med säkerhet säga men förefaller knappast otroligt, då ju *Sibi* själv med sin opålitlighet, sin underjordskaraktär och sitt eufemistiska smickernamn »de stora gudarna» visar tydligt demoniska och människofientliga drag.

I de sju onda demonernas gestalt sammanfattades all vanvettig skräck för naturens farliga makter, som den babyloniska vidskepseln var mäktig, och i de ängsligt enträgna och oändliga besvärjelserna mot dessa demoner upprepas först och främst ideligen deras sjotal, det fastslås och framhäves liksom om man genom dess öppna nämnande i ritualmagiskt säkrat sammanhang ville bryta udden av talets olycksbringande makt. »Sju äro de, sju äro de, två gånger sju äro de» (d. v. s. sju i himlen och sju på jorden, kommenterar Meissner).²¹ Den minst sexton tavlor omfattande stora demonbesvärjelse-serien *utukkê limnûti*, vilken sågottsom uteslutande förekommer i sena nyassyriska och nybabyloniska texter, rabblar på samma sätt: »Finstere Wetter, böse Winde sind sie. Böse Wetter, schauende Stürme sind sie. Vollkommene Söhne, vollkommene Erben sind sie. Thronträger der Ereškigal (underjordens härskarinna; märk alltså identiteten med *Sibi*, hennes palatsväktare) sind sie. Ein Flutsturm, der im Lande einherjagt, sind sie. Sieben Götter der weiten Himmel sind sie (Plejaderna?). Sieben Götter des weiten Landes sind sie. Sieben plündernde Götter sind sie. Sieben böse Götter sind sie. Sieben böse Labartu (kvinnlig skräckdemon) sind sie. Sieben böse Fieber-Labartu sind sie. In Himmel sind sie sieben, auf Erden sind sie sieben. Böser Utukku, böser Alû, böser Totengeist, böser Gallû,

²⁰ Anf. arb., 26, 411 f.

²¹ Anf. arb., 199.

böser Gott, böser Laurer . . .»²² Ibland kunna »luraren» och »spöket» utbytas mot *Asakku* och *Eṭimmu*, och den sjunde är *Namtaru* eller *Labartu*. Deras astrala förankring framgår av den episka inledning till en av seriens besvärjelser, vilken omtalar hur de omringade och fördunklade månguden: »Als die Sieben, die bösen Götter, am Firmament herumsprangen, umringten sie den Erleuchter Sin wütend, brachten den Helden Šamaš und den Adad auf ihre Seite . . .»²³ De lysa hemskt däruppe i skyn: »Am Fundamente des Himmels blitzen sie auf wie ein Blitz.» Ea ropar som vanligt (jfr *Enuma eliš*) sin son hjälten Marduk till hjälp mot dem och klagar med den övliga magiska ramsan: »Das sind die Sieben, die bösen Götter, die ohne Furcht töten; das sind die Sieben, die bösen Götter.»²⁴ Den onda kvinno-demonen Labartu, som ibland betraktas som »de sju» syster, har sju namn, och sju namn har även olycksplaneten Mars (alla betecknande ondska eller opålitlighet, såom »den onde», »den fientlige», »räven», »elamiten» osv.).²⁵ I den magiska kampen mot »de sju» kommer deras eget tal till logisk användning, t. ex. vid uppställandet av sju rökelsebäcken, liksom vid soningsritens utdrivande av ond materia sju altaren uppställdes på palatsgården och i ritualens senare avsnitt ute på slätten utanför staden 2 × 7 tvättbäcken och sju förrådskrus med honung, olja, surmjölk, sesamvin och vatten.²⁶ I en på oss närmast osmakligt verkande henoteistisk hymn, där alla gudarna göras till den store Marduks kroppsdelar,²⁷ blir »sjuguden» hans tänder; det är en i sammanhanget inte direkt dålig bild att se Plejaderna som ett grinande tandgarnityr. I senaste tid smittar plejadtalet av sig på en hel rad andra stjärnor, vilka i likhet med plejaderna själva ligga i Vintergatans närhet. De indelas i fyra grupper om sju i varje, och varje grupp tilldelas en av de fyra utomtriadiska planeterna Jupiter, Mars, Merkurius och Saturnus som ett slags drabanter.²⁸ Likaledes räknar man nu sju tvillingstjärnor, sju stjärnor i

²² Anf. arb., 216 f.

²³ Anf. arb., 220.

²⁴ Anf. arb., 220 f.

²⁵ Bezold, anf. arb., 9.

²⁶ Meissner, Anf. arb., 119, 139.

²⁷ Ebeling, Keilschrifte aus Assur religiösen Inhalts, Nr. 102; jfr den likartade hymnen nr. 307, där hans kroppsdelar äro olika heliga djur och föremål i hans kult.

²⁸ Meissner, anf. arb., 407 f.

Stora björnen och sju huvudstjärnor i Orion.²⁹ Eljest har sjutalet som förut särskild tillämpning på olyckor och deras avhjälpande samt på magiska element i offerritual och visdom: 7 dagar stiger och faller syndaflo den, 7 år varar förbannelsetidens översvämning, det finns 7 syndaregister, 7 hämndeakter, 7×7 dödssönder, 7 bugningar göras rite i bönen, 7 gånger kratsar den kosmiske trollkarlen Ea sina naglar för att skapa gudinnan Saltu, 7 dagars dopp i Euftrat botar skorpionstick, 7 voro urtidens stora vise eller trollkarlar.³⁰

Medan sjutalet i Babylonien visar alla tecken till att vara relativt ungt och få någon betydelse i varje fall först efter Hammurabi, sannolikt ännu betydligt senare, finns det åtskilliga omständigheter, som antyda att i stället talet 6 alltifrån äldsta sumeriska tid fram till tiden omkr. år 1000 f. Kr. spelat en ganska dominerande roll i diverse sammanhang utom de rent magiska, där sjutalet dock tycks ha inträngt under andra årtusendet och kanske förträngt sextalet från en ställning även i detta avseende. Den babyloniska sexagesimalräkningen anses ha införts i Tvåflodlandet av sumererna³¹; den skall möta utbildad redan under Djemdet-Nasr-tiden före de äldsta dynastierna, alltså vid slutet av fjärde årtusendet f. Kr.³² Det är möjligt, att det jämsides med sexagesimalsystemet existerande decimalsystemet var äldre och t. o. m., som Hrozný menar, av kaspiskt ursprung, men härom veta vi intet med säkerhet. Att decimalsystemets grundenhet icke var 10 utan 5 samt att det förefanns redan vid 6-systemets införande kan dock antydas av att talet 6 tecknades som 5 plus 1. Sannolikt återgår i så fall 5-räkningen som hos så många primitiva folk, t. ex. eskimåer och åtskilliga indianstammar, på handens fem fingrar. Sumerernas sexagesimalräkning innebar åtskilliga lättnader och medgav bl. a. jämn delning av större tal i fundamentalbråken $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$ osv. I den sumeriska stadskulturen genomfördes den nya räkningen på nästan alla områden, här och där dock i kombination med decimalsystemet. Kalenderåret indelades sålunda i $6 \times 6 \times 10$ dagar, månaden i 6×5 dagar och 6 veckor, och 2×6 lunarmånader ut-

²⁹ Alfr. Jeremias, Handbuch der altorientalischen Geisteskultur. 2. Aufl., 1929, 267.

³⁰ Anf. arb., anf. st.

³¹ Meissner, anf. arb., 385; B. Hrozný, Die älteste Geschichte Vorderasiens, Prag 1940, 99.

³² Hrozný, anf. arb., 42.

gjorde ett år. Dygnet indelades i 2×6 dubbeltimmar (*danna*) och varje dubbeltimme i 6×10 minuter. Den högsta viktenheten, minan, delades i 6×10 sikler, varje sikel i $3 \times 6 \times 10$ »korn». Rymdmåttenheten gur sönderföll i antingen $5 \times 6 \times 10$ eller $3 \times 6 \times 10$ sila, längdmåttenheten aln i antingen 4×6 eller 5×6 fingrar. Fast stod alltså endast 6-talet, medan övriga multiplar kunde växla.³³

I de episka texterna tycks talet 6 ha en icke ringa betydelse.³⁴ Sex mil högt flög örnen med Etana innan de störtade, sex gur olja rymde den av Gilgameš dödade himmelstjurens horn, vilka också vägde 5×6 minor lapislazuli, sex mått asfalt smältes och 6 mått olja användes till syndaflodsarken. I sin egenskap av 2×6 är i Gilgamešeposet 12-talet mycket populärt: 12 dygn låg Engidu sjuk innan han dog, 12 dubbeltimmar färdades hjältarna genom berget Mašu, Ur-Šanabi uppmanade Gilgameš att vid färden över dödens vatten tillgripa 12 stänger, men han tog 12×10 ; efter 12 timmar steg berget Nisir ur syndaflodshavet; 12×10 alnar höga voro arkens väggar och dess tak 12×10 alnar långt. Speciellt intressant är emellertid att sågottsom varje gång i Gilgamešeposet sjutalet förekommer, det överallt nämnes i ett andedrag tillsammans med ett omedelbart föregående sextal i en fast formel. 6 dagar och 7 nätter lågo Engidu och hierodulen samman på fältet; arkens överbyggnad hade 6 våningar, som utvändigt delades i 7 avdelningar; 6 dagar och 7 nätter rasade syndaflodsstormen, 6 dagar stod arken fast på berget och den 7:de släpptes fåglarna ut; 6 dagar och 7 nätter sov Gilgameš hos Ut-napištim; 6 bröd nämnde och 7 bakade dennes hustru åt hjälten. Denna fasta förbindelse skulle kanske kunna visa, att även såsom magiskt eller speciellt episkt tal sextalet förefunnits tidigare än sjutalet och successivt, ehuru aldrig helt, undanträngts av detta. Enda gången i Gilgamešeposet 7-talet nämnes ensamt är betecknande nog när det gäller ett offer: Ut-napištim uppställer vid sitt tackoffer efter räddningen undan floden 7 plus 7 rökelsekar.

I kungainskrifternas gudalistor börjar 6-talet spela en mera avgörande roll i och med Hammurabi.³⁵ Dennes berömda lagstele i Susa

³³ Anf. arb., 99 f.; jfr Briem, anf. arb., 79.

³⁴ Svensk översättning av samtliga episka texter hos Efr. Briem, *Babyloniska myter och sagor med kulturhistorisk inledning*, Sthlm 1927, 59 ff.

³⁵ En utförlig samling av sådana listor från och med Hammurabi hos M. Jastrow jr., *Die Religion Babyloniens und Assyriens*, I (Giessen 1905), 183—189.

börjar med att anföra 24 ($6 + 6 + 6 + 6$) gudomligheter och slutar med en förbannelse av lagbrytare, i vilken 12 ($6 + 6$) gudar nämnas. En kudurru av Melišikhu från tiden strax efter 13:de förkristna århundradets mitt nämner 18 gudomar fördelade på 3 grupper om 6 gudar i varje, varvid särskilt första gruppen, de båda stora triaderna, är mycket tydligt avgränsad. Ett århundrade senare anför en kudurru av Nebukadnesar I 12 gudomar, delade i två grupper om 6 och 6, där första hexaden åter sönderfaller i två triader. Från tiden omkr. 1100 f. Kr. reser Marduknadinakhe en gränsssten med 12 huvudgudar och 3 bigudar och från samma tid stamma två andra dylika monument med endast 12 gudomar vart. En kudurru av Nazimaruttas från mitten av 14:de årh. upptar en lista på 18 ($6 + 6 + 6$) gudar och ställer framför dem alla högguden Marduks namn.

I ett par av dessa kudurrus är övergången från hexad till heptad ganska tydlig och lärorik. Särskilt visar en Melišikhusten från tiden omkr. 1230 f. Kr. hur sjutalet eventuellt kan ha uppkommit. Här nämnes först den stora och därefter en specialform av den lilla triaden (Sin-Šamaš-Ištar ha blivit till Sin-Ninurta-Gula) och mellan båda, som den attiske körledaren i körens mitt eller huvudguden flankerad symmetriskt av lika många gudomliga drabanter på var sida, placeras högguden Marduk. Att just denna symmetriska placering varit huvudintresset, visas av en belysande omständighet: första triaden har, som så ofta brukades, utvidgats med gudamodern Ninḫarsag, och därför måste också efter den andra triaden fogas en fjärde gud, fast denne på grund av bristande fantasi eller vad det nu kan vara för en grund kommer att bli den redan förut nämnde Enlil. Endast på det sättet kan Marduk stå i bildens matematiska centrum, flankerad av fyra gudomar på var sida. Liknande är förhållandet på Marduknadinakhes 15-gudarskudurru. Mellan stora triaden Anu-Enlil-Ea och den med Adad utvidgade lilla triaden Sin-Šamaš-Ištar placeras i listans första hälft Marduk och hans son Nâbû. På en annan sten från samme härskares tid står mellan den med gudamodern Ninmakh utvidgade stora triaden och den utvidgade lilla i ensamt majestät Marduk, och på en tredje finna vi en nyskapad Marduktriad, bestående av högguden själv, hans gemål Šarpânîtu och hans son Nâbû, placerad mellan stora triaden och den lilla, i vilken Ištar eller Adab utbyttis mot Nergal. Någon gång,

men i undantagsfall, kan i stället Marduk få sin plats strax före eller strax efter de något omgestaltade triaderna.³⁶

Bruno Meissner anför fyra teorier angående sexagesimalsystemets och 6-talets ursprung³⁷: 1) kalenderåret har 360 dagar, 2) största himmelsradien är 2×360 gånger skenbara solradien, 3) cirkelns radie är längden av sextanten, 4) handens 5 fingrar plus 1 finger av den andra handen. Han uttalar dock som sin bestämda uppfattning att intet av dessa förslag verkar övertygande, och därutinnan kan man tvivelsutan ge honom rätt. En intressant fingervisning kan man kanske i stället få av inskrifternas gudalistor, i vilka sexalet som vi sett nästan alltid sönderfaller i två gudomliga triader. Huvudsvårigheten är av kronologisk natur, idet — åtminstone enligt Hrozný — en sumerisk sexagesimalräkning skall vara belagd redan före 3000, medan den dubbla triaden inskriftligt möter oss första gången hos Lugalzaggisi i Uruk omkr. 2630 f. Kr.³⁸ Dilemmat är kanske dock icke så stort, då i Lugalzaggisis lista mellan stora triadens Anu-Enlil-Ea och lilla triadens Enzu (sumer. för Sin)-Babbar (sumer. för Šamaš)-Ninni (= Innanna, sumerernas Ištar) redan vid denna tid en mittfigur placeras, ehuru denne av egendomlig anledning kommit att bli Babbar än en gång. Om vi ha rätt att tyda detta som redan nu begynnande utveckling av dubbeltriaden mot heptad enligt idéen om huvudgudens symmetriskt-centrala placering mellan de som faststående monader behandlade, statuariskt uppställda triadflankerna, kunde detta schemas utveckling ur den med logisk nödvändighet tidigare existerande osprängda dubbeltriaden för den delen mycket väl ha behövt några århundraden. Därest vi ägt ett större material äldre gudalistor än det lilla som verkligen finns och framför allt om vi ägt dylika från flera orter än vi nu göra, är det långtifrån otroligt att vi före Lugalzaggisi skulle ha förefunnit den rena hexaden manifesterad som en enkel addition av de båda triaderna. Vi äga visserligen tillfälliga gudalistor redan från Ur-Ninas tid omkr. 2900 f. Kr.,³⁹ men Lagaš tycks med sin uteslutande favorisering av

³⁶ T. ex. på kudurras av Nazimaruttas, Melišikhu och Marduknadinakhe, jfr Mardukbaliddins lista. Jastrow, anf. st.

³⁷ Anf. arb., 385 f.

³⁸ Förtsch, anf. arb., 35 ff.

³⁹ Kronologien här som över huvud i överensstämmelse med C. L. Woolley, *The Sumerians*, Oxford 1928, 21—26.

lokalgudomligheter delvis på större gudars bekostnad och sin envist bevarade förkärlek för den enkla duaden eller paret gudinna-gud snarast utgöra ett outrerat fall av sumerisk konservatism, som icke lät sig påverka av Akkaddynastiens semitiska mellanspel.

Sett ur en synvinkel som den här rent försöksvis anlagda skulle alltså hela problemet om sextal och sjutal i Babylonien på sätt och vis kunna förenklas till ett problem om tvåtal och tretal och deras växelverkan på varandra. Sextalet skulle, sålunda betraktat, kunna ses som en tvåtalsprincipens seger över tretalsprincipen, i det den redan färdiga triaden behandlades som monad och tvenne dylika ställdes bredvid varandra i ett nytt par, medan sjutalet på samma sätt skulle representera tretalsprincipens andra seger över duaden i och med att enligt tregrupperingens schema en ny monad, den västsemitiske huvudguden, placerades mitt emellan de båda gamla triadmonaderna. Men om detta åskådningssätt är riktigt, skulle en dylik påtaglig strid med växlande segrar för bägge parter mellan två varandra motsatta talprinciper i den tid och det land där den utkämpades knappast kunna undgå att förknippas med den stora, nära tretusenåriga kulturkamp som med växlande övertag för den ena och den andra parten oavbrutet förts i Mesopotamien mellan de varandra diametralt motsatta sumeriska och semitiska världsåskådningarna och kulturkomplexen alltifrån, historiens första gryning ned i assyrisk och nybabylonisk tid. Vi försöka alltså denna väg och se vart den leder.

På ett ställe i sin intressanta avhandling om de sumerisk-babyloniska fruktbarhetsgudinnorna framkastar Efr. Briem på grundval av en av honom tolkad inskrift av Urukagina, den store reformatorn i Lagaš och Uruk, tanken att »hos sumererna ursprungligen funnits matriarkat» med inkluderad polyandri, vilken nämnde härskare sökte avskaffa.⁴⁰ Påpekandet är i själva verket rätt märkligt och stödjdes inte minst av Briems egna goda bevis för att mer än en sumerisk gudinna under inflytande av den faderrättsliga semitiska kulturen erhållit manligt kön.⁴¹ Det finns över huvud åtskilligt som talar för att den sumeriska stadskulturen har sitt ursprung i en bofast

⁴⁰ Efr. Briem, Studier över moder- och fruktbarhetsgudinnorna i den sumerisk-babyloniska religionen, Lund 1918, 38, not 1.

⁴¹ Anf. arb., 119 ff.

moderrättslig åkerbrukskultur och att i överensstämmelse därmed den religiösa kulten och tron varit av fruktbarhetsbetonad karaktär och koncentrerats kring ett dominerande fertilitetspar, gudinna och gud, med tonvikten till god del lagd just på den kvinnliga partnern i denna primära duad, den stora modergudinnan. Typiskt moderrättslig vore i så fall också varje sumeriskt jordbrukarsamfund, d. v. s. i den senare högkulturen varje stads, relativa isolering från omvärlden med utbildande av särskilda namn och speciella särkarakteristika för gudaparet i varje sådant samfund, stadens bägge gudomliga härskare, vars präst och ställföreträdare fursten var i denna trängt begränsade teokrati. Den rationella iver och stora statliga omsorg varmed åkerbruket med dess sorgfälligt kanalomgärdade sädes-, hirs-, durra- och linfält och dess oljeväxtplantager sköttes tyder på mycket gamla jordbrukartraditioner och den förfinade metall- och mosaikteknik vi med förundran funnit fullt och glänsande utvecklad redan vid tiden för Urs första dynasti, leder tanken till det raffinerade tekniska kunnandet i moderrättsligt hantverk — liksom de tidiga antropomorfa framställningarna av hög klass och f. ö. även den utvecklade animismen och demonologien visa i samma riktning.

Varje sumerisk stad hade sin stora stadsgudinna, som alltid var en och densamma medan ibland hennes manliga komponenter kunde växla. Uruks höga härskarinna var Innanna-Ištar, som där sedan äldsta tider residerade i templet E-anna. Vem som från början varit hennes gudomlige gemål, är svårt att säga. Kanske har hon icke haft någon särskild, utan den regerande fursten har uppträtt som hennes fertilitetspartner: redan Eannatum av Lagaš (omkr. 2850 f. Kr.) och efter honom tre härskare av Tredje dynastien i Kiš nämna sig påfallande nog hennes gemåler, ingen däremot med den eljest vanliga titeln av gudinnans son.⁴² I Gilgamesepoet tillbakavisar Uruks härskare Innannas anbud att bli hennes gemål, vilket resulterar i en från himlen nedsänd straffdom, kanske en fingervisning om att fursten icke fyllde sina sakrala förpliktelser såsom manlig partner i stadens fruktbarhetspar. I varje fall torde den norrifrån inträngande himmelsguden Anu, vilken som Briem påvisat är textligt

⁴² Briem, *Studier etc.*, 97.

rätt sent belagd, i denna roll vara sekundär, då han figurerar som Innannagemål först hos Hammurabi.

Stadsgudinna i den sumeriska utposten mot Akkad, i Keš, var den allsumeriska modergudinnan Ninħarsag, och som dennas make nämnes i »den stora gudalistan», vilken enligt Meissner skall återgå åtminstone till tiden före 2000, den av en lansliknande stång, sannolikt en phallossymbol, representerade Šulpa'e, vilken senare undanträngdes av Marduk.⁴³ Vad namn ursprungligen härskarinnan av den andra sumeriska nordgränsstaden Kiš haft, veta vi ej, men hon nämnes senare omväxlande Ninni, Ištar och Bau och hennes make är den rätt färglöse krigsguden Zamama. I Lagaš regera som tämligen likställda duadpartner »den nådiga frun» Bau, en folklig, moderlig växtlighetsgudinna, och hennes make Ningirsu, enligt Briem ursprungligen specialgudomligheter för två av de fyra bysamhällen, genom vilkas sammanslagning staden Lagaš vuxit fram. Som »härskarinna av Isin» möter, gärna under namnet Ninkarrak, Baus dubbelgångerska eller biform Gula, och som dennas make nämnes antingen Pabilsag eller Ninurta eller dubbelgångare av denne; osäkerheten i detta avseende jämte gudinnans härskarinnatitel lägga väl antagandet nära, att det förhållit sig här som det kanske gjort det i Uruk: att stadens furste var hennes gemål. Detsamma har väl antagligen varit fallet även med stadsgudinnorna Išchara av Kisurra och Nidaba av Umma, till vilka inga säkra gemåler tycks vara kända. Endast i fyra sumeriska städer, Nippur, Eridu, Ur och Larsa, tycks gudaparets manliga part vara den avgjort viktigare av de båda, men så gäller det också den sumeriska gudavärldens fyra äldsta och mäktigaste manliga gestalter, jordens och havets, månens och solens gudar. Dock har naturligtvis var och en av dessa sin speciella maka, vilken åtnjuter speciell dyrkan och ibland kan betecknas som stadens härskarinna: Enlil i Nippur har den under namnet Ninlil uppträdande Ninħarsag, Ea i Eridu har Damkina, Nannar i Ur har Ningal och Babbar i Larsa har Aia.

Stadsgudaparets tempel och kult var tydligtvis i hög grad inriktat på biläget och det fruktbarhetsgivande samlivet mellan makarna,

⁴³ Meissner, *anf. arb.*, 11 f.; jfr Jeremias' »Madonna», *Handbuch etc.*, 333 ff. — För efterföljande stadsgudinnor se särsk. Meissner, *Anf. arb.*, under »Das Pantheon» samt Briems *Studier etc.*, *passim*.

som därför också båda ha var sina deltempel, hovstater, administrationsapparater och båda tydligt framträda med sina namn och personligheter, likgiltigt om den manliga eller den kvinnliga parten var stadens egentliga huvudgudom. Efter Herodotos' skildring av Babels ziggurat att döma torde det allra heligaste, där gudinnan, eventuellt som i Babel tydligtvis representerad av en särskilt utkorad kvinna, förenade sig med guden på en särskild praktbädd, ha varit det relativt lilla sanktuariet uppe på det konstgjorda gudabergets höga krön.⁴⁴ Det är ju också möjligt att den av Herodotos omtalade, av guden själv utsedda kvinnan i sanktuariet endast var en tillfällig biustru till guden, medan bilägret med den höga gemålen själv ägde rum därnere i haremskomplexen, Urs E-Nun-makh,⁴⁵ eller andra heliga och avskilda kultrum. Det är möjligt att kulten haft en särskilt orgiastisk karaktär i de städer, där gudinnan och icke guden var huvudgudom, så t. ex. med säkerhet i Ištars E-anna i Uruk. Ninkarraks årliga bröllop i det heliga brudgemaket i hennes tempel E-galmach i Isin med den unge maken Pabilsag skildras som stadens stora fest.⁴⁶ Som bl. a. Alfr. Jeremias påpekat⁴⁷ ha zigguraten namn såsom »huset som är grundval för himmel och jord» (d. v. s. för- enar dem båda med varandra), »huset där befäl mellan himmel och jord förmedlas», vilket bör kunna tolkas så, att dessa berg byggts för att, som det länge hette, »räcka upp till himlen».⁴⁸ Möjligen ha de tänkts som ett slags trappor för gudomen att stiga ner från sin himmel på, när bröllopfesten skulle firas i templet. I så fall har det tydligtvis varit den manliga parten, som nedstigit från ett celest plan, medan den kvinnliga såvitt vi veta mottog honom därnere. På det sättet skulle urduaden, könsparet, få en direkt kosmisk projektion och betydelse, i det himlen vore manlig, befruktande, nedstigande, jorden kvinnlig och koncipierande, och tillvarons viktigaste ögonblick vore det regelbundna »mötet mellan himmel och jord», akten som garanterar fruktbarhetens och livets fortsättning i världen. I vilket fall som helst är den sumeriska världsbilden från grunden och uppåt den mest konsekvent tvådelade, man rätt gärna kan tänka sig. Jord

⁴⁴ Briem, Kultur och Religion, 162.

⁴⁵ C. L. Woolley, The Sumerians, 145 ff.

⁴⁶ Meissner, anf. arb., 101.




⁴⁷ Handbuch etc., 32 f.








⁴⁸ Jfr Gen. 11: 4; Dan. 4: 26; I Tim. 3: 13.








och himmel, gudinna och gud, kvinna och man, regntid och torrtid, Sumer och Akkad, brudgemak och gudaberg, natt och dag osv. — en kosmisk paruppdelning som knappast står den kinesiska yang-yin-spekulationen efter men som i det gemena folkets föreställningsvärld är kanske ännu mera dominerande och självfallen än den.




I överensstämmelse därmed dominerar i äldre sumeriska inskrifter överallt det gudomliga paret, duaden. Ur-Nina i Lagaš från tiden omkr. 2900 hyllar i sina åtta hos Förtsch anförda inskrifter fyra gånger det i alla fall senare som syskon betraktade paret Ninā och Ningirsu, kanske t. o. m. en femte gång, därest titeln Lugal-uru, »stadens konung», skall beteckna stadsguden Ningirsu, vilket väl icke är omöjligt. I tre av inskrifterna förekommer paret ensamt, i en fjärde tillsättes ett nytt lokalgudinnepar Gatumdug och Ninmar, i en femte utbytes Ningirsu mot Gatumdug. På Eannatums gamstele nämnas tre par: Enlil-Ninḫarsag, Ninni-Ea (dotter och fader) och Ninā-Ningirsu, på en annan inskrift av samme härskare dubbelparet Enlil-Ninḫarsag och Ninā-Ningirsu, vilket plus en sist anförd smågudomlighet även förekommer hos Entemena, som dessutom i en andra inskrift nämner Enlil-Ninḫarsag ensamma. Allt som allt förekommer i det av Förtsch meddelade materialet endast från Ur-Ninadynastiens och Urukaginas tid i Lagaš duader icke mindre än 44 ggr. : 10 ggr. i ensam duad, 4 ggr. i dubbelduad, 3 ggr. i dubbelduad plus 1 extragudom, 1 gång i ensam fyrdubbelduad, 2 ggr. i fyrdubbelduad plus 1 extragudom, 1 gång i enkelduad plus en extragudom, 5 ggr. i 1—2 duader plus 2—6 extragudomar samt ingen gång i tre duader. Vanligast är givetvis stadsduaden själv Ninā-Ningirsu, hos Urukagina reviderad till Bau-Ningirsu; den förekommer ej mindre än 22 ggr. Därefter kommer vad vi kanske kunna kalla »landsduaden», d. v. s. Enlil-Ninḫarsag, som möter 10 ggr. Andra duader äro den fyra gånger belagda Ea-Ninni (resp. Ninki), Urukaginas fyra ggr. belagda specialduad Galalim-Dunšagga samt Eannatums tre gånger mötande specialduad Dumuziabzu-Pasag. I namnordningen tycks ibland redan nu ett kuriöst, om statyettplacering påminnande inramningssystem ha tillämpats: sålunda får landsduaden 3 ggr. inrama den därigenom tydligt särskilt hedrade stadsduaden, medan en gång en stadsduad inramar den andra och likaledes en gång Ea-Ninni-duaden får inrama en specialgrupp. Det grundläggande elementet är med all önskvärd tydlighet duaden, vilken likaledes gärna

omhuldad i kvalificerat skick, som $2 + 2$ och $2 + 2 + 2 + 2$ (4 ggr. vardera), och är typisk för förra hälften av dynastien, ehuru den förekommer hela tiden. Statygrupperingen, men ännu fullständigt duadisk (duad inramad av duad), sätter in under Eannatum omkr. 2850, medan under Entemena, två härskargenerationer senare, steget tages fullt ut och duaden får inrama en monad. Grafiskt skulle utvecklingen te sig ungefär så här:

Ur-Nina o. 2900:  4 ggr. r. •   1 g.

Eannatum o. 2850:  3 ggr.    1 g. (+1)    2 ggr. (den ena+1)

Entemena o. 2790:  2 ggr.   3 (4?) ggr. (1+1, 1+2)   |   plus duad 1 gång.

Urukagina o. 2630:  1 g.   plus 3—6 tre ggr.

Räknar man helt enkelt samman varje inskrifts namn till en summa, finna vi 10 ggr. 2-tal, 4 ggr. 4-tal, 4 ggr. 8-tal, 4 ggr. 9-tal, 3 ggr. 3-tal, 3 ggr. 5-tal, 1 g. 6-tal och 1 g. 7-tal. Den enkla kvalificerade och dubbelkvalificerade duaden utgör sålunda mer än hälften inom dynastien i dess helhet, även sett på detta vis. Under äldsta tiden, Ur-Nina—Eannatum-generationerna, överväger duaden t. o. m. med 10 mot 5. Urukaginas besegrare Lugalzaggisi har sin egen speciella duad, bestående av hans fädernestad Ummas härskarinna Nidaba och hans nya rikshuvudstads manlige gud Anu av Uruk. Ur-Bau av Lagaš⁴⁹ har tre gånger stadsduaden Ningirsu-Bau, en av dem omramande gudahärskarinnan Ninħarsag; två gånger har han duaden Ea-Ninni. Gudea skriver tre gånger Enlil-Ninħarsag tillsammans, fyra gånger har han duaden Ningirsu-Bau (3 av dem inramande), fyra gånger Ningirsu-Ninā och två gånger Nindara-Ninā.

Om duaden alltså kan anses som ett säkert sumeriskt kännetecken, som blir alltmera dominerande ju längre man kommer tillbaka i gammalsumerisk tid, återstår att utreda triadens härkomst. Första gången den stora gudatriaden Anu-Enlil-Ea inskriftligt förekommer utan några tillägg av andra gudar, som förstöra triadssystemet, är betecknande nog hos den semitiska sargoniden Maništušuv av Akkad omkr. 2565 f. Kr.,⁵⁰ men den är tvivelsutan en hel del äldre, liksom

⁴⁹ Förtsch, Anf. arb., 38 ff.

⁵⁰ Anf. arb., 43.

ju semiterna i Akkad hade en lång historia bakom sig på Maništusus tid. Men att den babyloniska triaden är av semitiskt ursprung behöver man av skäl, som nedan närmre skola utföras, inte betvivla. Sumerernas insats tycks därvidlag ha inskränkt sig till att både den stora och den lilla triaden av dem utvidgades till tvenne fyrstal genom att till himmelens, jordens och havets stora manliga gudar lades den allsumeriska modergudinnan Ninḥarsag och till måne, sol och Venusstjärnan lades väderguden Adad.

Hrozný antar, för en gångs skull⁵¹ på — som det vill synas — goda grunder, att den neolitiska och äneolitiska befolkning i Palestina, vars kultur är känd från fyndorterna Wâdi eṭ-Ṭâḥûne vid Betlehem, vid Jeriko och vid Megiddo och som vid tiden strax före 400 f. Kr. höll på att utvecklas från nomader till bofasta bönder, snarast är att betrakta som en förtrupp till de nomadiserande semiterna.⁵² Megiddoinvånarna anser han under eneolitisk tid vara avgjorda semiter.⁵³ Från övergången mellan neolitisk och eneolitisk tid i Palestina stamma tvenne i Jeriko funna grupper av små lerfigurer, vilka Hrozný tolkar som husgudar.⁵⁴ Det anmärkningsvärda är, att bägge dessa bestå av *tre* figurer föreställande man, hustru och barn. Om dessa små dockor varit fornsemitiska eller ursemitiska gudomligheter, vilket naturligtvis är långt ifrån bevisat, skulle vi i dem kunna se den äldsta semitiska triaden: gudafadern, gudamodern och dessas heroiserade unge son. Samme Hrozný gör också det djärva men intressanta antagandet, att den sedermera så betydelsefulla egyptiska triaden Osiris-Isis-Horus redan under Djemdet-Nasr-tiden inlånats till Egypten från Babylonien eller rättare medtagits dit av syrisk-palestinensiska semiter, vilka invaderade Egypten efter det att deras stamfränder kort förut semitiserat Djemdet-Nasr-tidens Akkad och förmedlat dess kultur västerut till de mot Nillandet gående semiterna.⁵⁵ Vi skulle med andra ord redan ett par århundraden före Ur-Ninas tid ha rätt att antaga liknande semitiska fader-moder-son-triader i det angränsande Akkad, gudagrupper som alltså varit sam-

⁵¹ Hrozný har i flera avseenden utsatts för en mycket skarp kritik, t. ex. av Walter Otto.

⁵² Hrozný, *Die älteste Geschichte Vorderasiens*, 25 f.

⁵³ *Anf. arb.*, 30.

⁵⁴ *Anf. arb.*, 27.

⁵⁵ *Anf. arb.*, 48.

tida med Mesannipadda av Ur. Det är emellertid ingalunda otroligt, att en dylik semitisk triad rätt snart kan ha genomgående maskuliniserats eller i varje fall fått en variant bestående av tre män i stället för två män och en kvinna. Briem har i ovannämnda arbete påvisat hurusom den semitiska anden strävade mot förmanligande av övertagna kvinnliga gudomligheter: kanske just vid den tid då semiterna stiftade bekantskap med och repellerades av det feminina, matriarkala sumeriska väsendet. Det är möjligt att vi ha att se Elohims uppenbarelse för Abraham i Mamres lund (Gen. 18) i gestalt av *tre män* som ett västsemitiskt nedslag av en dylik, alltigenom manlig semitisk triad. I Babylonien själv ha de semitiska akkaderna tydligtvis utvecklat två olika varianter av sin triad: en *med* (Sin-Šamaš-Ištar) och en *utan* (Anu-Enlil-Ea) kvinna. Det är möjligt, att den lilla triadens gudomligheter från början varit semitiska, skyddsgudomar för de akkadiska städerna Harran, Sippar och Akkad,⁵⁶ medan den stora triadens tre gestalter alla äro av sumeriskt ursprung och eventuellt upptagits av semiterna för att med sumeriskt material åstadkomma en motsvarighet till den egna, genuina triaden. Kanske är det just som en medveten reaktion mot de dominerande sumeriska härskargudinnorna denna »sumeriska» triad, utbildad i en oförsonlig och kulturellt helt outjämnad kamptid, blivit utan kvinnlig part. I varje fall tycks den lilla triaden på akkadisk botten från början icke ha varit så absolut nödvändigt astral som den sedan blev. Sargon den store av Akkad uttalar på en dörrtröskelsten en högtidlig förbannelse vid Bel, Šamaš och Innanna (d. v. s. Ištar i sumerisk språkdräkt).⁵⁷ Bel, d. v. s. Enlil har väl i början fått ta Sins plats eftersom stenen lades i Enlils heliga stad Nippur och det alltid var kutym att en främmande erövrare för sitt eget bästa ställde sig väl med den tagna stadens gud eller gudar. Samma triad använder f. ö. även Sargons tredje efterträdare Naram-Sin.

Att med det väldiga semitiska uppsvinget på Sargons och hans dynastis tid triadens idé skulle utbredas över den sumeriska världen, förefaller utifrån ovan dragna premisser ofrånkomligt. Sargons samtida och besegrade motståndare Lugalzaggisi av Uruk nämner i en inskrift också båda triaderna ehuru givetvis under sumeriska

⁵⁶ Jfr A. Jeremias, Handbuch, 325.

⁵⁷ Briem, Studier, 84.

namn: Anu-Enlil-Enki och Enzu-Babbar-Ninni.⁵⁸ Typiskt är emellertid för sumerern att han genom tillägg av en gudom till vardera förvandlar båda triaderna till fyrtal: Anu-Enlil-Enki-Babbar och Enzu-Babbar-Ninni-Nidaba. Förargligt nog har han i sin sumeriska antitriadiver icke sett, att han råkat få med Babbars namn två gånger: det är väl den sumeriske solgudens karaktär av rättens gode beskyddare som placerar honom strax efter den milde och människovänlige Ea, fast han strax efteråt kommer efter månguden i sitt rätta astraltriadsammanhang. Då har den tre århundraden yngre sumeriske patesin Gudea i Lagaš gått mera systematiskt till verket när han inleder två längre gudalistor med den stora triaden, vilken förvandlats till fyrtal genom att omedelbart efter triadens mitt- och huvudgud Enlil dennes gemål gudamodern Ninḥarsag inskjutits, så att de bägge mindre triadgudarna Anu och Ea få inrama ett sumeriskt fruktbarhetspar.⁵⁹ I en delvis förstörd tredje inskrift, där texten avbrytes just vid Eas namn, uppträder gudamodern i stället under namnet Ninmakh. Lilla triaden Enzu-Ninni-Babbar förvandlar Gudea inte till fyrtal utan rentav till ett 8-tal, den dubbelkvalificerade duaden, i det han mellan Enzu och Ninni placerar hela raden av Lagaš' alla specialgudar, så ordnade att Nindara först inramas av mödrarna Ninā och Gatumdug, så denna grupp av fertilitetsparet Ningirsu-Bau.⁶⁰ Outvidgade möta vi de båda triaderna uteslutande i inskrifter av den rent semitiska sargoniddynastien i Akkad: lilla triaden två gånger hos Sargon själv och Naram-Sin med Sin utbytt mot Enlil, stora triaden första gången hos Maništusu.⁶¹ Den radikalaste sumeriseringen av båda triaderna har märkligt nog lulubéerkungen Anubanini verkställt, när han förvandlar de två tretalen till fyra par genom att insätta Anus och Enlils hustrur efter deras namn, förmäla Imr, eller hur man vill läsa namnet,⁶² som här träder i stället för Ea, med Ninni och låta måne och sol komma som syskonpar i eftertruppen:

Anu-Antu	Enlil-Ninlil	Imr-Ninni	Enzu-Babbar
----------	--------------	-----------	-------------

⁵⁸ Förtsch, Anf. arb., 36.

⁵⁹ Anf. arb, 44, 48, jfr 53.

⁶⁰ Samma deprekationsformel i slutet av statyinskr. B, som Förtsch behandlar anf. arb. 44.

⁶¹ Jfr ovan.

⁶² Av Meissner läst *Mer* eller *Mur*, av Briem *Immer*, av Förtsch *Im*.

Att helt enkelt spränga den semitiska triaden och förvandla den antingen till ett inramat landsgudapar = $2 + 2$ eller också till en lång rad av fyra dylika par var naturligtvis den effektivaste och oförsonligaste motåtgärden näst efter att helt enkelt negligera den. På det viset bildades det som Meissner under Alfr. Jeremias' protester kallar »die erste und die zweite Göttervierheit», och detta tillvägagångssätt tycks ha varit typiskt för den första ännu ganska motspänstiga sumerosemitiska kulturassimileringsprocessen, den som utmärker tiden mellan Sargon av Akkad och Hammurabi av Babel. I den andra, i och med Hammurabi insättande assimileringsepoken, vilken tack vare det politiska trycket från de nyinvandrade västsemitiska *amurru* fick starkare semitisk färg, införes successivt ett nytt system i triadens behandling: sextalet inaugureras genom triadernas placering efter varandra som ett triadpar. I sin lagsteles slutförbannelseformel vill Hammurabi tydligen själv få fram grupperingen $(3 + 3) + (3 + 3)$, men då han under den ännu efterverkande första assimilationsepokens press enligt dennas schema råkar få in Ninlil efter Enlil i stora triaden, måste han för ordningens skull sätta Enlil i slutet av alltsammans än en gång, så att plustecknet kommer symmetriskt i mitten medan likväl endast 2×6 gudar anropas, då ju en av dem får figurera två gånger. Denna hans viktigaste och mest officiella gudalista ser alltså ut sålunda⁶³:

Anu-Enlil-[Ninlil]-Ea Babbar-Enzu-Adad Zamama-Ninni-Nergal Nintud- Ninḫarsag-[Enlil].

På Hammurabis egen tid hade, som Jastrow riktigt anmärker, »Marduk noch keinen Platz in der konventionellen Aufzeichnung der Götter erhalten»⁶⁴ utan bildar med sin maka och son en isolerad grupp för sig, till utseendet alldeles lik en »ursemitisk» fader-moder-son-triad. Den semitiska motviljan mot en kvinnlig gudom högst uppe i toppen har emellertid under andra årtusendets senare hälft fört till att Marduks maka Šarpânîtu kan undanträngas av Adad, liksom denne gud i Hammurabis lista ovan undanträngt Ištar från lilla triadens tredje plats. Marduknadinakhe uppför sålunda som huvudgudar i en 15-gudarslista:

Anu-Enlil-Ea Marduk-Nabû-Adad Sin-Šamaš-Ištar,

⁶³ Jastrow, *Die Rel.*, 183 f.; Förtsch, *Anf. arb.*, 56.

⁶⁴ *Anf. arb.*, 184.

medan en annan av hans kudurrus ännu medsläpar Ninḫarsag:

Anu-Enlil-Ea-[Ninmakh] Marduk Šamaš-Sin-Ištar.⁶⁵

Intressant är, inom parentes anmärkt, att denna lista liksom Hammurabis ovan nämner solguden före månguden och inte tvärtom, som det alltid varit sumeriskt skick.

Sextalet med sin fördubbling, tredubbling och fyrdubbling behärskar, som vi tidigare sett, från och med Hammurabi hela andra förkristna årtusendet: i mått, vikt och matematik, i gudalistornas personsummor, i de hammurabiska eller posthammurabiska redaktionerna av eperna, i tideräkningen. Talet sju var där det förekom varken ett heligt eller praktiskt tal utan uteslutande ett magiskt farligt olyckstal, som man därför trots tendensen att placera den nya monaden Marduk mellan de båda ärevördiga triaderna ändå på något sätt tycks ha skytt i sakralt samband med goda gudar. Just därför är frågan om man ändå inte bör avvisa den ovan till diskussion framkastade kör- eller statyettgrupperingstanken »Marduk mellan triaderna» som bidrag till lösningen av det babyloniska sjutalets härkomst. Möjligen kan denna otvivelaktigt föreliggande tendens ha *medverkat* till sjutalets slutliga, sentida triumf i Babyloniens allra sista aftonvakter, men då fanns nog talet redan förut och spelade sedan någon tid roll av olyckstal, var det så än kan ha kommit ifrå. Det är *kanske* inte absolut nödvändigt att anta ett lån utifrån, från Östasien t. ex. — ett antagande som ju alltid står till buds när man inte hittar någon annan lösning. Kanske är det ändå resultatet av ett slags växelspel mellan sumerisk duad och semitisk triad, som bakom gudalistors och texters rygg på underjordiska vägar nästlat sig in i den under högre religionens slagskugga liggande vidskepelsens och magiens mörka vrår. Kanske bottnar det helt enkelt i Plejadernas sjutal och ingenting annat. Blev Plejaderna onda därför att deras antal var ett olyckstal eller blev deras antal ett olyckstal därför att Plejaderna voro onda? I den senare riktningen kunde peka dels sjutalets textliga fixering till »de sju onda demonerna» och dessas roll av celesta väsen (söner av Anu, himlen; överrumpla och plåga månen, sända stormar, gå i förbund med den svedande solen etc.), dels även den farliga roll Plejaderna spela i en del eurasiatiska schamanist-

⁶⁵ Anf. arb., 186 f.

folks föreställningsvärld som de håll från vilka den fruktade stormen kommer,⁶⁶ osv. Här finns kanske en förbindelselinje med sjudemonernas karaktär av onda stormgudar? Föreliggande lilla skiss åsyftar icke att lösa frågan, på sin höjd att anvisa ett par vägar, som *kanske* kunna föra i riktning mot dess lösande.

Det »heliga babyloniska sjutalet» var speciellt omhuldat av de astralmytologiska panbabylonisterna och av dem ansett lika uråldrigt som den »kaldéiska astralreligionen» själv. Medan t. ex. Alfr. Jeremias knappast nämner det betydelsefulla talet 6 och i varje fall varken känner eller erkänner dess roll i gudalistorna fr. o. m. Hammurabi eller i det dagliga livets sifferbehov, räknar han upp en lång harang av bortåt trettio fall av sakralt sjutal.⁶⁷ Medan några få av dessa ta fasta på magien och de sju onda demonerna, ta de flesta fasta på och höra uteslutande hemma i den sena nybabyloniska astralteologien, som florerade vid tiden för Babels erövring av perserna: 7 kosmiska sfärer, 7 avsatser på ziggurat, 7 veck på den kosmiska manteln, 7 grenar på livsträdet, 7 färger, 7 metaller osv.; andra panbabylonister ha speciellt framhävt »de 7 planeterna», d. v. s. de 5 plus sol och måne. Men när ett tidigare olycks- och demontal med tiden ändrar karaktär och en vacker dag uppträder som heligt och kosmiskt tal i stället, är detta ett säkert religionshistoriskt kriterium på att den världsåskådning och trosvärld, där olyckstalet hörde hemma, är borta och har fått vika för en annan, i vilken den gamla skräcken för talets farlighet är försvunnen men man likväl minns, att det visst hade en speciell betydelse. På samma sätt förhåller det sig ju med olyckstalet 13, vilket sannolikt söker sitt ursprung i gångna generationers bibelkunskap och spekulation kring enskildheter i NT (de 13 personerna kring Jesu nattvardsbord)⁶⁸ och som ända tills idag varit vår egen tids fatala tal par préférence. När man nu allt oftare träffar folk, som medvetet söka ut 13 såsom lyckotal (lottsedelnummer, hotellrum nr 13, datum för en resas anträdande

⁶⁶ Jfr t. ex. U. Holmberg-Harva, Der Baum des Lebens. Ann. acad. scient. fenn., B 16, 1922—23 samt H. Pipping, Eddastudier I.

⁶⁷ Handbuch, 267.

⁶⁸ L. Bergström, Talet tretton. Nordisk tidskrift 1913.

etc.), visar detta med all önskvärd tydlighet att bibelkunskap och bibelspekulation är en för den unga generationen förlorad och ej längre levande värld.

Den babyloniska religionens utveckling kan i stort sett sägas ha genomlupit fem stora, åtskilligt mer än halvtusenåriga stadier, beroende av de skiftande politiska och de därav följande kulturella växlingarna i Tvåflodslandet. Fram till Sargon I av Akkad kan man tala om ett det sumeriska fruktbarhetsparets och de sumeriska stadsgudomligheternas envælde. Den som söker ett schematiskt slagord, som alla dylika naturligtvis inte fullt träffande, kunde kanske finna detta i Modergudinnans namn. Tiden från Sargon av Akkad till Hammurabi av Babel är delad mellan de gamla gudomligheterna och de nyinförda båda stora gudatriaderna, vilkas förnämsta gudom Enlil av Nippur står som förmedlare mellan triader och stadsgudomligheter; de sex århundradena skulle man förslagsvis kunna kalla Enlil-epoken. Med Hammurabi introduceras successivt den nye högguden Marduk av Babel, och man kan tala om en Mardukperiod som absolut allmängiltig åtminstone fram till Assyriens definitiva hegemoni, då mot andra århundradets slut den assyriske högguden Aššur avlöser honom. Aššurs välde är i varje fall brutet i och med Ninives erövring av Nabopolassar, men trots att det i viss mån ytligt kan synas så, kommer likväl Mardukreligionen icke tillbaka i och med den nybabyloniska restaurationen. Den gud som nu behärskar fältet, fram genom perser- och seleukidervælde så länge man ännu kan tala om en babylonisk kultur, är i stället den av den teologiska systematiseringen såsom Marduks son betecknade Nabû eller Nebo av Borsippa, visdomens, vetenskapens och framför allt astralreligionens, astrologiens och astronomiens lärde gud. Hans namn ingår i de nya kunganamnen Nabopolassar, Nebukadnesar, Nabonid — liksom Aššurs gjorde det i assyrierekungarnas: Assurbanipal, Assurnasirpal, Asarhaddon. Religionshistoriskt sett har var och en av de fem epoken sina särkännetecken, som skilja den från de övriga och som göra den till en ny religion, en ny världsåskådning. »Modergudinnans tid» kan betecknas som matriarkal fruktbarhetsreligion, »Enliltiden» som semitiserad sumererreligion, Marduktiden som sumeriserad semitreligion, Aššurtiden som imperiell statskult och Nebotiden som astralreligionens tid. Naturligtvis innebär denna karakteristik en systematisering och schematisering i överskådlighetens

intresse, men i de stora grunddragen kan det kanske ändå sägas vara så.

I varje fall står det numera efter Jastrows, Meissners och särskilt Franz Cumonts⁶⁹ undersökningar absolut fast, att man icke kan tala om någon babylonisk astralreligion förrän under långt framskriden assyrisk tid och att den möter oss färdigutvecklad först under den nybabyloniska epoken. De »bevis», panbabylonisterna först förde för astralreligionen som ett ursumeriskt arv, sakna varje värde, och de måste själva motvilligt erkänna, att »erst von einer unter dem Einfluss der griechischen Philosophie stehenden Geschichtsüberlieferung ist die babylonische Astralreligion in systematischem Zusammenhang dargestellt worden».⁷⁰ Det ständigt framförda kardinalbeviset är att »gud» i den äldsta sumeriska bildskriften tydligtvis tecknades med bilden av en stjärna,⁷¹ men det behöver ju inte betyda och betyder säkert heller inte mer än att i gammalsumerisk föreställning gudomlighetens förnämsta attribut och kännetecken var photisk glans, lysande ljusuppenbarelse: ett sätt att åskådliggöra gudomens epifani, som är gemensamt för de flesta i varje fall högkulturella religioner och som till god del troligtvis bottnar i den religiösa gudsupplevelsens photiska karaktär. På samma sätt stråla de homeriska gudarna när de uppenbara sig för människor och teckna merovingertidens Rhenfranker på Niederdollendorfstenen gudomen med långa strållinjer radiärt utgående från huvudet. Kanske äro också de strålar, som på den nordiska yngre bronsålderns rakknivar utgå från bilder av mytologiska män, hästar, skepp och ormar icke endast maner och ornament utan dessutom ett sätt att beteckna det gudomliga eller övernaturliga.⁷²

De astrologiska regler och förutsägelser, som man trots de trade-

⁶⁹ Den astrala religionen i forntiden. Olaus-Petri-föreläsningar hållna vid Uppsala universitet. Sthlm 1912.

⁷⁰ Fr. Jeremias, *Semitische Völker in Vorderasien*, Chantepie de la Saussaye, Lehrbuch, I, 516 f.

⁷¹ Framfört av dem alla, även av den siste, närmast som en anakronism uppträdande A. E. Thierens i hans så sent som 1935 utgivna broschyr *Astrology in Mesopotamian Culture*, Leiden 1935.

⁷² Senast avhandlade och bäst avbildade hos C.-A. Althin, *Studien zu den bronzezeitlichen Felszeichnungen von Skåne*, I, 1945, som dock ej vill betrakta vederbörande linjer som photiska fenomen. Kritik härav hos Ohlmarks, *Toalettskåpan och solreligionen under yngre bronsåldern*, Fornvännen 1946, not 14 a.

rade texternas genomgående sent assyriska avfattningstid (verket »Då Anu-Enlil») kanske ändå kan till vissa delar datera tillbaka till Marduktiden eller i vissa fall kanske t. o. m. Hammurabi, äro ytterst primitiva och falla blott som en specialgren in under den dessutom av hepatoskopi, lekanomantik, oneiromantik, observation av monstumpfödelse och andra tillfälliga omina, atmosfärisk omentydning och diverse annat bestående allmänna mantiken.⁷³ Så pass enkla och i primitivaste homeopatiska magi och idéassociation baserade satser som »om sol och måne ses tillsammans den 15 i månaden, då skall den starke fienden lyfta sina vapen mot landet och förstöra porten till min stad»⁷⁴ eller »har månen en gård och Jupiter står däri, skall kungen av Akkad bli innesluten»⁷⁵ kan man med bästa vilja inte anse som kriterium på en hela världsbilden behärskande astralreligion. Med samma rätt kunde man då ur hepatoskopiens detaljerade regler, som t. ex. »om undre delen av gallan är tjock, skall arvsönen bli starkare än sin fader»,⁷⁶ utläsa en allbehärskande lever- eller inälvreligion, som man då kanske kunde stödja med den text, där de olika gudarna prisas som Marduks kroppsdelar. Var och en inser, att detta vore rena nonsens.

Ett mera ingående intresse för astrologiska observationer och deras kodifiering möter vi först i sen assyrisk tid, då äldre och yngre omentexter på 600-talet samlas av Assurbanipal och tillsammans med hans egna teckentydares observationer utgivas i ett omfattande sammilverk, det redan ett par gånger omtalade »Då Anu-Enlil», kallat så efter dess begynnelseord. Det är först nu, vid 600-talets mitt, som de »exegetiska» texterna börja sammankoppla de fem planeterna med sol och måne till ett astrologiskt sjutal, och det är också nu eller obetydligt tidigare som var sjunde dag blir officiell olycksdag. Sjutalets uppstigande till en mera dominerande roll går sålunda steg i steg med astralreligionens långsamma förberedelse. Redan i den tvådelade sumeriska världsbilden låg fröet till en makrokosmosmikrokosmostanke, som nu utvecklades fullt i den begynnande astrala religionen, som i stjärnors och planeters ställningar och förhållanden till varandra och till sol, måne och deras banor såg detal-

⁷³ Jfr Meissners kapitel »Die Wahrsagekunst», Anf. arb., 242 ff.

⁷⁴ Anf. arb., 249.

⁷⁵ Anf. arb., 251.

⁷⁶ Anf. arb., 270.

jerade förebud om vad som i varje enskildhet skulle hända härnere på jorden, ett slags himmelskt protokoll, som fördes före och icke efter de timade händelserna. Det är väl antagligen innerst inne den nybabylonisk-kaldeiska renässansen av vissa sumeriska grunddrag,⁷⁷ naturligtvis i Marduktidens starka semitisering, som föranlett panbabylonisterna att söka astrallärans ursprung hos ursumererna själva, men ett obestriddigt faktum är att denna lära utvecklades och utbyggdes först av dessa sentida »kaldéer» och framträder genomförd på det andliga livets hela område först i tiden efter Nabopolassars erövring av Ninive 612. Huruvida det ett århundrade tidigare i Assyrien insättande incitamentet skall förklaras som påverkan från Babel eller kanske rentav ur Sargontidens förbindelser med den grekiska kulturvärlden, är en öppen fråga. Vi veta endast att såväl astralreligionen som det dominerande sjutalet, som intimt sammanhänger med denna religion, möter oss som färdigutvecklat kulturkomplex först i Nebukadnesars Babel och i den tid som levde på dess rika efterklassiska arv. Det är betecknande nog egentligen endast om de av Nebukadnesar byggda zigguraten i Babel och Borsippa som vi med någorlunda säkerhet veta eller kunna sluta oss till att de ha haft sju avsatser.⁷⁸ Hand i hand med astralreligionens och astrologiens överhandtagande sätta också de noggrannare astronomiska observationerna in, men det behövdes århundraden av iakttagelser och metodisk träning i konsten innan man var mogen för att uppställa något verkligt astronomiskt system.⁷⁹ Det första och tämligen primitiva var Naburianos' i Babel-Borsippa år 427, alltså efter den persiska tidens mitt. Kanske skulle det behövas en påverkan från grekiskt vetenskapligt tänkande för att Kidenas, knappt ett par årtionden efter Babels fall för Alexander, skulle utveckla sitt mera vetenskapligt fullgångna system till beräkning av solens och månens banor. Tiden närmast efter Alexander markerade också astronomiens höjdpunkt i Babylonien, vilken betecknas av tre stora namn och tre stora skolor: Kidenas' egen skola i solstaden Sippar, den obetydligt yngre, av Sudines grundade skolan i himmelsstaden

⁷⁷ Till kynne och tendens icke olik den senegyptiska Saistidens renässans av Gamla rikets kultur.

⁷⁸ Briem, Kultur och religion, 162.

⁷⁹ För dessa system jfr först och främst Paul Schnabel, *Berosos und die babylonisch-hellenistische Literatur*, Lpz-Berlin 1923, 211 ff.

Uruk och den av den store astronomihistorikern Berossos företrädda, konservativa Naburianosskolan i astrologigudens egen stad Borsippa. Under Marduks och Aššurs tider var det gudarna som styrde stjärnorna, under Nebotiden identifierades de med dem, men under Seleukiderna blevo de detroniserade av dem. Astralreligionen utvecklade sig till ett religionssurrogat och en gudarna ersättande frälsningslära och upptog som sådan icke utan framgång kampen med den synkretistiska hellenistiska världskulturens andra hemliga frälsningsläror, de egyptiska Isismysterierna, de persiska Mithramysterierna och de mindreasiatiska Attismysterierna. Det uppväxande romerska imperiet hade förgäves sökt gjuta nytt liv i den gammalromerska statsreligionen genom att identifiera dess gudar med den inlånade hellenska olympen och på samma sätt sökte det senare ersättning för dem genom att från alla håll av det ständigt växande väldet införa esoteriska surrogat för en verklig, levande folkreligion, mysterierna och den religiöst-mantiska astrologien. Den gammalromerska »marknadsveckan» (*nundinae*) ersattes nu med den senjudiska sjudagarsveckan och dennas dagar döptes enligt babylonisk-seleukidiskt schema efter Nebukadnesars nya heptad: solen, månen och de fem planeterna. Det var denna vecka, som sedan gjorde sitt segertåg från romarriket ut till hela det framväxande kristna eller förkristna västerlandet. Vår egen sjudagarsvecka har övertagits före kristendomen, vilket visas av att de romerska gudarna i veckodagsnamnen översatts till sina germanskt-hedniska motsvarigheter, och mot deras popularitet rasade nitälskande biskopar förgäves. Inte ens på Island kunde helige Jón Ögmundarsons väldiga kampanj mot denna hedendom helt slå igenom, även om han fick bort de värsta styggelserna Týr, Odin, Tor och Freja och lyckades få de religiöst alltid rätt indifferentia isländarna att istället kalla deras dagar för »tredjedag», »midveckodag», »femtedag» och »fastedag». Babylon har sålunda även här lämnat sin vederbörliga tribut — via Grekland⁸⁰ och Rom — till uppbyggandet av den västerländska odlingen, och för övrigt gör dess viktigaste arv astrologien ännu i dag sitt bästa för att hos enstaka lycksökare, sanningssökare och rotlösa

⁸⁰ För det förhellenistiska Greklands vidkommande kan man först och främst hänvisa till den s. k. hippokratiska skriften om sjutalet, som i själva verket torde vara samtida med Anaximandros och Pythagoras. Denna skrift känner dock ej skillnaden mellan fixstjärnor och planeter.

ersätta religionen själv, liksom den en gång gjorde det när Nebudkadenesars glänsande Babel fallit för perserna och perserriket för Alexander. Vi måste endast komma ihåg, att varken denna astrologi eller dess heliga tal, sjutalet, har det minsta med den verkliga babyloniska, den gamla sumerosemitiska högkulturens folkreligion att skaffa.

BIDRAG TILL EN BIBLIOGRAFI ÖVER PROFESSOR
HANS LARSSONS SKRIFTER 1927—1944

AV

SIGNE NESSELMARK

En bibliografi över Hans Larssons produktion omfattande åren 1885—1926 ingick i Festskrift tillägnad Hans Larsson den 16 febr. 1927. Sthlm 1927. Denna bibliografi har här fullföljts t. o. m. 1944. Ett omtryck och en artikel, utkomna efter Hans Larssons död och innan denna bibliografi gått i tryck, ha medtagits under 1945.

Ordningen på de förtecknade skrifterna inom varje årsgrupp är: separata skrifter, uppsatser i samlingsverk o. d., tidskriftsuppsatser, tidningsartiklar, allt i bokstavsordning inom var grupp.

Använda förkortningar:

AB	Aftonbladet.
AT	Aftontidningen
BLM	Bonniers litterära magasin.
DN	Dagens Nyheter
GHT	Göteborgs Handels- o. Sjöfartstidning.
Lunds D	Lunds Dagblad.
OoB	Ord och bild.
SDS	Sydsvenska Dagbladet Snällposten.
Skånska D	Skånska Dagbladet.
Soc D	Socialdemokraten.
StT	Stockholmstidningen.
Sv D	Svenska Dagbladet.

1927.

- 1 [155]. Ett samtal över Spinoza.
Bokstugan 11 (1927), s. 381—387.
- 2 [156]. Prometeusstriden.
Bokstugan 11 (1927), s. 239—244.
Även i Gemenskap [nr 225.]
- 3 [157]. Det mörka skrattet.
GHT ⁶/₈ 1927.
[Om Sherwood Anderson, Dark laughter.]
Även i Gemenskap, med titel: På instinkt.
- 4 [158]. Spinoza redivivus.
GHT ²¹/₂ 1927.

1928.

- 5 [159]. Spinoza och Bergson. Utkast i anknytning till ett Spinoza-brev.
Festskrift tillägn. Axel Hägerström ... Uppsala & Stockholm 1928,
s. 229—236.
- 6 [160]. »Den högre skolan.»
Bokstugan 12 (1928), s. 311—316.
[Om Emilia Fogelklou, Skolliv och sjäsliv.]
- 7 [161]. Ser det så klart ...
Finn. Utg. av Lukasgillet i Lund. Lund 1928, s. 41—42. [Dikt.]
- 8 [162]. Affekternas maktspel.
Sv D ¹⁷/₂ 1928.
[Om B. Croce, Etiska fragment.]
Även i Gemenskap [nr 225.]
- 9 [163]. Bernhard Shaws »Behagliga stycken».
Sv D ¹⁶/₁ 1928.
Även i Gemenskap med titel: Allt på sin rätta plats.
- 10 [164]. Croces machiavellism.
Sv D ²⁹/₂ 1928.
Även i Gemenskap.
- 11 [165]. Den nya filosofien.
Sv D ⁸/₁₁ 1928.
[Om B. Russel, Den nya filosofien.]
- 12 [166]. Elof Åkesson, Idéernas brottning.
Sv D ²⁴/₁₂ 1928 [rec.]
- 13 [167]. England, my England.
Sv D ²⁸/₉ 1928.

- 14 [168]. Ett genombrott.
Sv D ²¹/₁₂ 1928.
[Om Cl. Lindskog, Euripides. Moderna idéer i antik dräkt.]
- 15 [169]. Ett verkligare väl och ve. (Till ett par sidor hos Geijer.)
Sv D ¹/₂ 1928.
Även i Gemenskap.
- 16 [170]. Gemenskap. (Atomernas, idéernas, själarnas.)
Sv D ¹¹/₉ 1928.
Även i Gemenskap.
- 17 [171]. Harald Höffdings Erindringer.
Sv D ²⁶/₅ 1928.
- 18 [172]. Henri Bergson.
Sv D ²⁰/₁₁ 1928.
- 19 [173]. I kyrkans famn. (P. Bourget: Nos actes nous suivent.)
Sv D ¹⁵/₈ 1928.
- 20 [174]. Ivan Oljelund.
Sv D ³/₈ 1928.
Även i Gemenskap, med titel: Platonism hos Ivan Oljelund.
- 21 [175]. Kampen för livsvärdena.
Sv D ¹⁸/₄ 1928.
[Om A. Vannérus, Naturalism och andligt liv.]
- 22 [176]. Kejser og Galilaeer. (Ibsens teodicé.)
Sv D ³¹/₃ 1928.
Även i Gemenskap.
- 23 [177]. Laotse.
Sv D ¹⁴/₃ 1928.
[Om Laotse och Tao te ching. Inledning och övers. av E. Folke.]
Även i Gemenskap.
- 24 [178]. Meditationens väg.
Sv D ²²/₁₂ 1928.
[Om A. Norlind, Från min veranda.]
Även i Gemenskap.
- 25 [179]. Människokunskap.
Sv D ¹²/₁₂ 1928.
[Om A. Adler, Individualpsykologien.]
Även i Gemenskap, med titel: Samkänsla—hälsomedel.
- 26 [180]. Mendelismens filosofi.
Sv D ⁴/₅ 1928.
Även i Gemenskap.
- 27 [181]. Människor som de äro.
Sv D ³⁰/₆ 1928.
Även i Gemenskap.
- 28 [182]. Olle Holmberg, På väktargången.
Sv D ²⁷/₁₀ 1928 [rec.]
- 29 [183]. Rousseaus Héloïse.
Sv D ¹⁹/₆ 1928.
Även i Gemenskap.
- 30 [184]. Studentkunskaper förr och nu.
Sv D ³⁰/₈ 1928.
- 31 [185]. Sunda förnuftets kris.
Sv D ¹⁰/₁₀ 1928.
[Om Sam. Grubbe, Föreläsningar till filosofiens propedeutik, d. 1 ...]
Även i Minimum [nr 267.]

1929.

- [24.] Lärobok i Sveriges historia för folkskolan.
4 tillök. uppl. Lund 1929. 155 s. 1 karta
- 32 [186]. Handlingar rörande tillsättandet av lediga professors-
ämbetet i teoretisk filosofi vid Lunds univ. 1927—1929.
1—2.
Lund 1929, s. 118—160.
- 33 [187]. De stora filosoferna.
Sv D ³¹/₁ 1929.
[Om W. Durant, De stora filosoferna.]
- 34 [188]. Den nya religiositeten.
Sv D ⁶/₁ 1929.
[Om Religiös nutidsdikt. Ett urval ... av Ragnar Jändel.]
Även i Gemenskap [nr 225.]
- 35 [189]. En skånsk bonderoman.
Sv D ⁴/₄ 1929.
[Om Anna Björkman, Maj i by.]
- 36 [190]. Eros och agape.
GHT ¹²/₁₂ 1929.
Även i Minimum [nr 267.]
- 37 [191]. Filosoferna vägledare i fredsdebatten.
Uttalande i Soc D ²⁸/₇ 1929.
- 38 [192]. Filosofien och fredsarbetet.
SDS ¹²/₁ 1929.
Även i Gemenskap.
- 39 [193]. Musketörerna.
SDS ¹⁰/₁₁ 1929.
Även i Gemenskap.
- 40 [194]. Ordstrider.
Sv D ¹⁸/₄ 1929.
[Om R. Lagerborg, Vad vi kunna veta om själen.]
- 41 [195]. Pestalozzi.
Sv D ⁴/₅ 1929.
[Om A. Lilius, Pestalozzi, hans liv och gärning.]
- 42 [196]. Psykoanalys och kärlek.
Sv D ²⁷/₉ 1929.
[Om T. Nääs, Villsamma vägar.]
- 43 [197]. Religionsvetenskap.
Sv D ²¹/₂ 1929.
[Om R. Karsten, Inledning till religionsvetenskapen.]
- 44 [198]. Samlevnadens psykologi.
Sv D ¹/₃ 1929.
[Om P. Bjerre, Äktenskapets omdaning.]
- 45 [199]. »Självuppgivelsens hybris.»
GHT ⁷/₈ 1929.
[Om Emilia Fogelklou, Kväkaren James Nayler.]
- 46 [200]. Spinozism och poesi.
Sv D ²/₁₁ 1929.
- 47 [201]. Var sitter själen?
Sv D ¹⁵/₈ 1929.
[Om A. Vannérus, Kring medvetandet, jaget och hjärnan ...]

1930.

- 48 [202]. Minnesteckning över Christopher Jacob Boström.
Sv. akad:s handl. från 1886. D. 40. Sthlm 1930. S. 59—111.
Omtr. med ett tillägg i Skrifter 1931.
- 49 [203]. Om själen.
Helsingfors 1930. 20 s.
Även i Nya Argus 23 (1930); nr 8—9 och i Postscriptum [nr 347.]
- 50 [204]. Spinozas mått på affekternas fullkomlighet.
Studier tillägn. Efraim Liljeqvist. D. 1. Lund 1930. S. 355—359.
- 51 [205]. Auktionsdagen.
Bokstugan 14 (1930), s. 309—311.
- 52 [206]. En uppgörelse med gudarna. Afrodites hämnd.
ST 22/12 1930.
- 53 [207]. Ett filosofiskt program. Forum philosophicum.
GHT 19/11 1930.
- 54 [208]. Filosofien framåt — utom i skolan.
Uttalande för StT 16/6 1930.
- 55 [209]. Hämndgudinnorna.
GHT 5/5 1930.
[Om Aischylos, Eumeniderna övers. av E. Zilliacus.]
Även i Gemenskap [nr 225.]
- 56 [210]. Livets mening är salighet.
ST 29/11 1930.
[Om P. Bjerre, Salighetens psykologi.]
- 57 [211]. Passion och norm. Anna Karenina filosofiskt betraktad.
GHT 7/8 1930.
- 58 [212]. Två präster.
GHT 13/8 1930.
Även i Gemenskap.
- 59 [213]. Två verkligheter.
GHT 8/12 1930.
Även i Gemenskap.
- 60 [214]. Utan mening.
GHT 4/11 1930.
Även i Minimum [nr 267.]

1931.

- [202.] Minnesteckning över Christopher Jacob Boström.
[Med ett tillägg.] [Skrifter.] Sthlm 1931, 75 s., 1 pl.
- 61 [215]. Spinoza.
Sthlm 1931. IX, 536 s., 1 pl.
- 62 [216]. De obotfärdigas förhinder. Två gamla liknelser.
Bokstugan 15 (1931), s. 133—136.
- 63 [217]. Efter hästar.
Bokstugan 15 (1931), s. 445—450.
Även i Orupssippan 1940 [nr 319.]
- 64 [218]. Hjalmar Bergman.
Vintergatan. Sveriges författareförs jultidning 1931, s. 5—9.
- 65 [219]. Carl Nielsen som författare. Det enkla och det konstfulla.
GHT 12/10 1931.

- 66 [220]. Harnacks sista bok.
GHT ²³/₃ 1931.
Även i Gemenskap [nr 225.]
- 67 [221]. I filosofiens våld.
GHT ¹²/₆ 1931.
[Om Siri Zöllers självbiografi utg. av Emilia Fogelklou.]
- 68 [222]. Komplikation och värde. Till frågan om värdefri vetenskap.
GHT ¹⁷/₄ 1931.
- 69 [223]. Naturen vill.
GHT ⁴/₃ 1931.
Även i Minimum [nr 267.]
- 70 [224]. Omvärdering och avvärdering.
GHT ²⁷/₁ 1931.
Även i Minimum.

1932.

- [135.] Filosofiens historia.
3 utv. uppl. Sthlm 1932. 115 s.
- 71 [225]. Gemenskap.
[Skrifter.] Sthlm 1932. 272 [1] s.
Innehåller: I. Gemenskap. Laotse. Mendelismens filosofi. Meditationens väg. Samkänsla—hälsomedel. Psykoanalys och gemenskapskänsla. Affekternas maktspel. B. Croces machiavellism. Imperialistiska typer. Filosofien och fredsarbetet. Harnacks sista bok. Ett verkligare väl och ve. II. Rousseaus Héloïse. Hämndgudinnorna. Två präster. Allt på sin rätta plats. På instinkt. Människor som de äro. Ibsens teodicé. Platonism hos Ivan Oljelund. Den nya religiositeten. En deterministisk roman. Prometeusstriden. Sjuttonhundratals-utilism. Musketörerna. Två verkligheter. Hjalmar Bergman.
- 72 [226]. Adam Smiths fiktion.
Bokstugan 16 (1932), s. 255—258.
Även i Minimum [nr 267.]
- 73 [227]. Midsommar.
Bokstugan 16 (1932), s. 419—427.
- 74 [228]. Anti-idealisk filosofi.
GHT ¹⁶/₈ 1932.
Även i Minimum, med titel: Anti-idealisk teologi.
- 75 [229]. Bergsons praktiska filosofi. (Henri Bergson, Les deux sources de la morale et de la religion. Paris 1932.)
GHT ¹⁰/₅ 1932.
- 76 [230]. En självtänkare.
AB ²³/₉ 1932.
[Om C. Lambek, Det Beständige i Menneskelivet.]
- 77 [231]. I folkbildningens tjänst.
AB ²⁹/₁₁ 1932.
[Om C. Cederblad, Bildningens väg.]
- 78 [232]. Karaktärskunskap.
AB ²¹/₁₁ 1932.
[Om F. Künkel, Karaktärskunskap på individualpsykologisk grundval.]

- 79 [233]. Kärlekens egoism.
GHT ¹³/₇ 1932.
[Om S. Belfrage, Kärlekens egoism och A. Nygren, Eros och agape.]
Även i Minimum [nr 267], med titel: Kärlekens arter.
- 80 [234]. Osjälviskhet. Till frågan om den anti-idealistiska teologien.
GHT ²³/₈ 1932.
Även i Minimum.
- 81 [235]. Spinozas vänner.
GHT ²⁴/₁₁ 1932.

1933.

- [64b.] Logik.
3 uppl. 4 tr. Sthlm 1933. 74 s.
- 82 [236]. Diplomatifilosofi.
Studiekamraten 15 (1933), s. 359—360.
Även i Minimum [nr 267.]
- 83 [237]. Handlaren.
Bokstugan 17 (1933), s. 318—323.
- 84 [238]. Skolminnen.
Julpost 1933, s. 10—15.
- 85 [239]. Albert Schweitzer.
GHT ¹²/₁ 1933.
[Om A. Schweitzer, Aus meinem Leben und Denken.]
- 86 [240]. Filosofer i översättning.
GHT ³⁰/₉ 1933.
[Om De filosofiska mästerverken. Valda ... av John Landquist.
D. 1. De grekiska tänkarna ...]
- 87 [241]. »Från Platon till Einstein.»
SDS ¹/₆ 1933.
[Om A. Nyman, Från Platon till Einstein.]
- 88 [242]. Hela instinktorkestern.
GHT ²⁹/₃ 1933.
- 89 [243]. Historiens dom.
GHT ²⁸/₄ 1933.
Även i Minimum.
- 90 [244]. Hitintill.
GHT ¹⁰/₁₁ 1933.
[Om M. Björkquist, Den kristne och nationalismen samt S. Belfrage,
Nationalsocialismen framför portarna.]
- 91 [245]. Humanism.
GHT ²³/₁₂ 1933.
Även i Minimum.
- 92 [246]. Livstro och primitivism.
AB ²¹/₃ 1933.
[Om M. Björkquist, Livstro och kristendom.]
- 93 [247]. Människor hos Bret Harte.
GHT ¹⁰/₁₂ 1933, julnr.
- 94 [248]. Propaganda. (Två metoder — två livsåskådningar.)
GHT ¹⁶/₉ 1933.
[Om A. Hitler, Mein Kampf.]

- 95 [249]. Pär Lagerkvist.
AB ²⁸/₁ 1933.
[Om P. Lagerkvist, Konungen.]
Även i Minimum (Det onda: 3.)
- 96 [250]. Rättskultur.
GHT ²/₅ 1933.
Även i Minimum.
- 97 [251]. Samvetet under staten.
GHT ¹⁴/₇ 1933.
- 98 [252]. Schopenhauer.
GHT ¹⁹/₈ 1933.

1934.

- 99 [253]. En fredspredikan.
Dramatiska teatern 1934—1935. Sthlm 1934, s. 16—18.
[Om Aristofanes, Lysistrate.]
- 100 [254]. Kommunalordföranden.
Bokstugan 18 (1934), s. 317—321.
- 101 [255]. Värde och faktum.
Studiekamraten 16 (1934), s. 371—373.
- 102 [256]. Bergsons senaste.
GHT ²⁴/₈ 1934.
[OM H. Bergson, La pensée et le mouvant.]
- 103 [257]. Eld.
GHT ⁵/₁₀ 1934.
Även i Minimum [nr 267.]
- 104 [258]. Eviga sanningar.
GHT ⁵/₇ 1934.
Även i Minimum.
- 105 [259]. Filosofskolor.
GHT ²¹/₄ 1934.
- 106 [260]. Hans Vaihinger.
GHT ⁸/₁ 1934.
- 107 [261]. Ismerna.
GHT ²⁷/₁ 1934.
Även i Minimum.
- 108 [262]. Kyrkan.
GHT ⁸/₁₁ 1934.
- 109 [263]. Mesalliansen.
GHT ⁹/₆ 1934.
Även i Minimum (Det onda: 4.)
- 110 [264]. Paul Valéry.
GHT ²⁷/₁₁ 1934.
- 111 [265]. Spårväxling.
GHT ¹⁰/₈ 1934.
Även i Minimum.
- 112 [266]. Örnar.
GHT ²/₅ 1934.
Även i Minimum.

1935.

- [24.] Lärobok i Sveriges historia för folkskolan.
5 uppl. Lund 1935. 143 [1] s.
- 113 [267]. **Minimum.**
[Skrifter.] Sthlm 1935. 200 [1] s.
Innehåller: Vid Lunds studenters Tegnérscfest den 4 oktober 1932. Utan mening. För att... Djuret, odjuret, människan. Sunda förnufts kris. »Jag sitter vid mitt bord». Naturen vill. Eld. Eviga sanningar. Varför är det orätt? Omvärdering och avvärdering. Hur långt är objektiv värdering möjlig? Adam Smiths fiktion. Hälfte-sanningar. Eros och Agape. Kärlekens arter. Anti-idealisk teologi. Osjälviskhet. Rättskultur. Historiens dom. Humanism. Ismerna. Spårväxling. Diplomafilosofi. Den näst bäste. Örnar. Det onda.
- [17.] **Psykologi.**
6 oförändr. uppl. 3 tr. Sthlm 1935. 132 s.
- 114 [268]. **Estetik och pedagogik.** (Randanmärkningar till ett par sidor i Poesiens logik.)
Festskrift tillägn. Axel Herrlin... Lund 1935. S. 157—162.
Även i Postscriptum [nr 347.]
- 115 [269]. **Emilia Fogelklou.**
OoB 44 (1935), s. 407—413.
- 116 [270]. **En självuppgörelse.**
Studiekamraten 17 (1935), s. 395—396.
[Om E. Norlind, Jag blev eremit.]
- 117 [271]. **I folkhögskolan.**
Bokstugan 19 (1935), s. 307—315.
- 118 [272]. **Förnuftsledd vilja — blind känsla?**
GHT ²⁸/₁₀ 1935.
- 119 [273]. **Sveriges föregångare i demokratisk regim.**
Uttalande för DN ²/₁ 1935 i en rundfråga: Europas demokratier i kampställning.
- 120 [274]. **William Penn.**
GHT ¹³/₁₂ 1935.
[Om Emilia Fogelklou, William Penn.]

1936.

- [112.] **Den grekiska filosofien.** Med ett tillägg om grekiska tankemotiv under medeltiden.
[Skrifter.] 2 uppl. Sthlm 1936. 152 s.
- [135.] **Filosofiens historia.**
4 uppl. Sthlm 1936. 115 s.
- [24.] **Lärobok i Sveriges historia för folkskolan.** Tillägg.
Tiden efter 1914.
Lund 1936. S. [145]—160.
- 121 [275]. **Fiktion och fiktionsgrund.**
En bok tillägn. Torgny Segerstedt... Gbg 1936. S. 111—116.
- 122 [276]. **Rättvisa och vrede.**
Studiekamraten 18 (1936), s. 362—363.
- 123 [277]. **Studentminnen.**
Skånsk kalender 1 (1936), s. 70—94.

- 124 [278]. De dunkla.
GHT $7/8$ 1936.
- 125 [279]. Djupdrömmar.
StT $3/6$ 1936.
[Om C. G. Jung, Själen och dess problem.]
- 126 [280]. Från sekelslutet.
StT $4/11$ 1936.
[Om A. Herrlin, Från sekelslutets Lund.]
- 127 [281]. Frälsning och kultur.
GHT $5/5$ 1936.
[Om G. Aulén, Kristendomen och kulturkrisen.]
- 128 [282]. Krisfilosofier.
GHT $13/11$ 1936.
[Om C. Ross, Världen i vågskålen.]
- 129 [283]. Kultur och liv.
StT $20/10$ 1936.
[Om J. Ortega y Gasset, Vår tids tema.]
- 130 [284]. Nietzsche nu.
GHT $3/7$ 1936.
- 131 [285]. Proletärer och livsglädje.
StT $7/4$ 1936.
[Om M. Andersen-Nexö, Under Aaben Himmel.]
- 132 [286]. Slag för humanismen.
StT $6/3$ 1936.
[Om Alf Ahlberg, Idealen och deras skuggbilder.]
- 133 [287]. Studentexamen.
GHT $19/5$ 1936.
- 134 [288]. Två platonismer.
GHT $8/1$ 1936.

1937.

- 135 [289]. Till kanslersämbetet.
[Ang. universitetsberedningens förslag i fråga om universitetens verksamhet och organisation, särskilt beträffande ev. sammanslagning av filosofiprofessurerna.] [Tillsammans med E. Liljequist.]
Lund 1937. 4 s.
- 136 [290]. Livets värde. Idéernas realism. Rustningen. Snö.
Levande svensk litteratur från äldsta tider till våra dagar i urval av Sten Selander... 13. Sthlm 1937. S. 26—38.
[Uppsatserna tagna ur resp. Studier och meditationer, Under världskrisen, Filosofiska uppsatser, Per Ståstdräng.]
- 137 [291]. Från nittioalet.
Skånsk kalender 2 (1937), s. 5—32.
- 138 [292]. Nyårstankar.
Studiekamraten 19 (1937), s. 3—4.
- 139 [293]. Avsevärd svårighet.
GHT $2/12$ 1937.
- 140 [294]. Historiefilosofi hos Frans G. Bengtsson.
GHT $1/3$ 1937.
- 141 [295]. Landsmålsdiktare.
GHT $30/1$ 1937.

- 142 [296]. Martinsson funderar.
StT ¹⁸/₁₂ 1937.
[Om Harry Martinsson.]
- 143 [297]. [Nekrolog över Axel Herrlin.]
Lunds D ¹¹/₁₀ 1937.
- 144 [298]. Pedagogiskt.
GHT ²⁵/₆ 1937.
- 145 [299]. Språkligt.
GHT ³¹/₅ 1937.

1938.

- [64b.] Logik.
3 uppl. 5 tr. Sthlm 1938. 74 s.
- [17.] Psykologi.
7 uppl. Utarb. under samverkan med Alf Nyman. Sthlm 1938, 160 s.
- 146 [300]. Per Axel Samuel Herrlin.
Kungl. humanistiska vetenskapssamfundet i Lund. Årsberättelse 1937/38.
Lund 1938. S. [XXIII]—XXX.
- 147 [301]. Vilhelm Ekelund.
Svensk litteraturtidsskrift 1 (1938), s. 1—14.
- 148 [302]. Atalja.
GHT ¹⁵/₁₂ 1938.
- 149 [303]. Frihet.
GHT ²⁸/₂ 1938.
[Om B. Croce, Europas historia under 1800-talet.]
- 150 [304]. Historia.
GHT ⁴/₁₁ 1938.
- 151 [305]. Med och mot.
GHT ²⁸/₅ 1938.
- 152 [306]. Pontus Wikner.
GHT ¹⁵/₂ 1938.
- 153 [307]. Uppsalafilosofien.
GHT ²³/₉ 1938.

1939.

- [29.] Studier och meditationer.
[Skrifter.] 6 uppl. Sthlm 1939. 173 [1] s.
- 154 [308]. Blandstater.
Studiekamraten 21 (1939), s. 4—5.
- 155 [309]. Mellanregistret.
Studiekamraten 21 (1939), s. 331—333.
- 156 [310]. En andes stämma.
GHT ⁹/₁₁ 1939.
- 157 [311]. En dialog. (Birgit Lange, En man finner sig själv.)
GHT ¹⁵/₅ 1939.
- 158 [312]. [Nekrolog över Anna Herrlin.]
Lunds D ¹³/₃ 1939.
- 159 [313]. Ord.
GHT ⁸/₁₂ 1939.

- 160 [314]. Urvärdet.
GHT 4/1 1939.
- 161 [315]. Vår förtvivlan över läget får bli en impuls framåt.
[Uttalande om vetenskapen och samhället i anslutning till J. Vogt,
Vetenskapens front.]
GHT 8/8 1939.

1940.

- [135.] Filosofiens historia.
4 uppl. 2 tr. Sthlm 1940. 115 s.
- 162 [316]. Den sociala höjningen.
Svenska folket genom tiderna. Bd. 12. Malmö 1940. S. 417—419.
- 163 [317]. Personliga intryck av Hjalmar Bergman.
Hjalmar Bergman. Minnen och biografiskt . . . Sthlm 1940. S. 19—29.
- 164 [318]. Sanning talte du där . . .
Kronprinsessans bok för Finlands Röda Kors. Sthlm 1940. S. 135—137.
[Dikt.]
- 165 [319]. Efter hästar.
Orupssippan 1940, s. 34—36.
Även i Bokstugan 1931 [nr 217.]
- 166 [320]. Tre motsatspar.
Studiekamraten 22 (1940), s. 207—208.
- 167 [321]. En resa för länge sen.
GHT 18/5 1940.
- 168 [322]. Frontlinjen.
GHT 25/4 1940.
- 169 [323]. Kommunikation.
GHT 22/6 1940.
- 170 [324]. Personlighet och gemenskap. En meditation.
GHT 2/2 1940.
- 171 [325]. Propagandatider.
GHT 15/1 1940.
- 172 [326]. Skolmästerier.
GHT 11/11 1940.

1941.

- [17.] Psykologi.
7 uppl. Utarb. under samverkan med Alf Nyman. 2 tr. Sthlm 1941.
160 s.
- 173 [327]. Min filosofi.
Min tro. En bok om livsåskådningar. Sthlm 1941. S. 9—32.
Även i Postscriptum [nr 347.]
- 174 [328]. Rättskänslan.
I angeläget ärende. Sthlm 1941. S. 141—160.
Även i Postscriptum.
- 175 [329]. Ernst Norlind. (Från Borgeby till Assisi.)
Studiekamraten 23 (1941), s. 263—265.
- 176 [330]. Motpropaganda.
GHT 22/8 1941.
[Om Alf Ahlberg m. fl., Varför svenska folket reagerar.]

1942.

- 177 [331]. Det gemensamma.
Religion, humanism och morgondagens värld. Sthlm 1942. S. 15—21.
Även i Postscriptum [nr 347.]
- 178 [332]. Min studentexamen.
Leva livet lundensiskt. Sthlm 1942. S. 31—35.
- 179 [333]. Periferi.
En bok om människan ... utg. av Natanael Beskow. Sthlm 1942.
S. 86—88.
Även i Postscriptum.
- 180 [334]. Spissens Tochter.
[Deutsch von Kurt Bernheim.]
Zwölf schwedische Erzähler von heute. Ausgewählt und eingeleitet
von Olle Holmberg. Sthlm 1942. S. 32—51.
Ur Per Ståsträng... [nr 137.]
- 181 [335]. Att döma.
Studiekamraten 24 (1942), s. 309—310.
- 182 [336]. En psalm.
GHT ^{9/5} 1942.
[Om Natanael Beskows psalm nr 29 i Svenska psalmboken av 1937.]
Även i Postscriptum.
- 183 [337]. Endast.
GHT ^{25/7} 1942.
- 184 [338]. Giv mig ...
GHT ^{26/1} 1942.

1943.

- 185 [339]. Sex år i folkhögskolan.
Svensk folkhögskola under 75 år ... utg. av K. Hedlund. Sthlm 1943.
S. 391—402.
- 186 [340]. Frestaren.
Studiekamraten 25 (1943), s. 334—335.
Även i Postscriptum [nr 347.]
- 187 [341]. Mitt nationsliv.
Malmö nations skriftserie. 3. Malmö 1943. S. 5—6.
- 188 [342]. Axel Ebbes Biblisk historia.
SDS ^{6/5} 1943.
- 189 [343]. Breven berätta.
Mellersta Skåne ^{24/12} 1943.
[Om Prins Eugen, Breven berätta.]
- 190 [344]. Det totalitära.
GHT ^{6/11} 1943.
- 191 [345]. Ett drag ur min levnads historia.
Svenskar i täten. Tjugonde porträttet.
AT ^{18/1} 1943.
- 192 [346]. Nazismen söker anor.
GHT ^{25/9} 1943.

1944.

- [135.] *Filosofiens historia.*
4 uppl. 3 tr. Sthlm 1944. 115 s.
- [64b.] *Logik.*
3 uppl. 6 tr. Sthlm 1944. 74 s.
- 193 [347]. *Postscriptum. Efterlämnade uppsatser och fragment.* Utg. av Johanna Hans-Larsson och Ivar Harrie.
Sthlm 1944. 216 [3] s.
Innehåller: Företal. I. Om själen. Rättskänslan. En psalm. Det gemensamma. Periferi. II. Min filosofi. III. Moralprincipernas steg. Principernas auktoritet. Den gyllene regeln. Frihet och motiv. Idélivet i sin fulländning. Värde. IV. Muserna. Religionen. Det hinsides. Fragment. V. Postscriptum till mina böcker: Intuitionsfrågan. Specialuppgifter. Tankemotiven sammanlöpa. Kantavhandlingen. Estetik och pedagogik. Poesiens ordval. Det intuitiva livet. Kulturpolitik. VI. Praeterea censeo ...: Metafysik och livsföring. Ytterlighets-fienden. Frestaren.
- [17.] *Psykologi.*
7 uppl. 3 tr. Utarb. under samverkan med Alf Nyman. Sthlm 1944. 160 s.
- 194 [348]. [Två brev från Hans Larsson om hur Hemmabyarna kom till, meddelade av Ivar Harrie.]
Svensk litteraturtidskrift 7 (1944), s. 114—119.

1945.

- 195 [349]. *Gott det är för de gamle ... , Månens strimma är ute och går ... , På vandring, Nej, jag vet ...*
Lyrik från sekelslutet. Urval av Olof Lagercrantz. Sthlm 1945, s. 147—150.
Ur *På vandring* [nr 49.]
- 196 [350]. *Oscar Olsson.*
Psykologisk pedagogisk uppslagsbok. D. 3. [Under utgivning.]

Artiklar i *Svensk uppslagsbok.*

[1 uppl.] Malmö 1933—1937.

Aristoteles, Bildning, Eckart, Etik 1, Fichte, Axel Herrlin, Idealism, Intuition, Kant, Kategori, Materialism, Mill, Nyplatonism, Platon, Plotinos, Protagoras, Schelling 1, Sokrates, Herbert Spencer, Spinoza m. fl.

KOMPLEMENT TILL BIBLIOGRAFIEN OMFATTANDE
ÅREN 1885—1926.

I Lunds Universitets matrikel 1899 upptagas bland Hans Larssons skrifter »litteraturanmälningar och diverse andra uppsatser» för 1890 i *Djurvännernas tidning* och *Familj-journalen Svea*.

I *Djurvännernas tidning* för detta år finnes ingen av honom signerad artikel. Av de osignerade artiklarna skulle möjligen »Kunna djuren räknas?» (s. 102—103) kunna vara av Hans Larsson. Detta antagande kan emellertid inte tillskrivas mer än gissningens visshetsgrad.

I *Svenska familj-journalen Svea 1890* finnas tre artiklar »Nils Månsson i Skumparp» (s. 139), »Något ur gamla lagar» (s. 151) och »Blodsbröllopet i Paris» (s. 179) signerade H., vilka skulle kunna vara av Hans Larsson. Mot detta antagande talar emellertid, att i årg. 1891 finnas artiklar signerade H., vilka av allt att döma icke kunna ha Hans Larsson till författare.

I matrikeln 1899 uppges vidare bl. a. *Lunds Weckoblad 1891*. Den enda signerade artikeln i denna årg., som skulle kunna tänkas vara av Hans Larsson, torde vara ett inlägg ^{28/3} »Några ord med anledning af sista studentmötet.» Det rör sig om en studentuppvaktning för prof. Blomstrand, som blivit attackerad i Folkets tidning för sitt tal vid årets nordiska fest. Artikeln, som talar för prof. Blomstrand och uppvaktningen, är signerad L. Denna signatur skulle även kunna syfta på nuv. professor emeritus Claes Lindskog, vilken enl. studentkårens protokoll 1891 var en av initiativtagarna till uppvaktningen, men enl. uppgift av prof. Lindskog har han ej skrivit denna insändare. Hans Larsson var vt. 1891 inskriven i Malmö nation, 1895 finns en artikel i *Lunds Weckoblad* utan tvivel av honom även signerad L. Däremot är stilen i insändaren icke på något sätt karakteristisk för Hans Larsson. Snarare tvärtom.

I samma matrikel uppges artiklar i *GHT 1894—1898*. Vid förnyad genomgång av dessa årgg. har emellertid inga signerade artiklar påträffats för åren 1895 och 1896. Flera recensioner signerade L-n förekomma, av vilka några vad ämnesvalet angår skulle kunna tänkas falla inom Hans Larssons forsknings- och intressesfär, men enl. meddelande från redaktionen är Birger Landén (utg. av Sanningssökaren) förf. till de artiklar, som signerats L-n.

1891.

- 197 [351]. Hedda Gabler.
Skånska Aftonbl. ^{5/5} 1891. Sign. Hs.

1894.

- 198 [352]. Axel Ebbes nya staty. Celle qui viendra. (Venus conso-
latrix.)
GHT ^{31/5} 1894. Sign. L.

1895.

- 199 [353]. Adolf Noreen, Spridda studier. Populära uppsatser ...
Stockholms Dagbl ¹⁸/₈ 1895, extranr. [rec.] Sign. Hs Ln.
- 200 [354]. Lille Eyolf.
Lunds Weckobl ⁷/₃ 1895. Sign. L.

1897.

- 201 [355]. Jonas Lies »Lindelin».
Malmö-tidningen ²⁰/₁₂ 1897. Sign. Hs L-n.

1912.

- 202 [356]. Religionsfilosofisk undervisning inom teologiska fakulteten. Torgny Segerstedt: Det religiösa sanningsproblemet.
GHT ²⁵/₁₀ 1912.

1916.

- 203 [357]. Suggestions about the work of the conference.
[Tillsammans med Ernst Wigforss.] Sthlm 1916. 29 s.
[Om Ford-konferensen.]

1919.

- 204 [358]. Studenterna och folkhögskolan.
Lunds D ¹⁹/₁₁ 1919.

1922.

- 205 [359]. Nattens timmar.
GHT julnr 1922.
Även i Per Ståstdräng [nr 137.]
- 206 [360]. Reformlogik.
GHT ²⁵/₁₀ 1922.

Rättelser till bibliografien omfattande åren 1885—1926.

- Nr 22. Titeln bör lyda: Tankar i undervisningsfrågan. Stämning i pedagogisk framställning.
- Nr 64 har dubblerats, varför nr 64 Logik i bibliografien 1927—1944 citeras 64 b.

LITTERATUR OM HANS LARSSON.

- Abenius, Margit, »Giv mig människor».
BLM 8 (1939), s. 780—782.
- Ahlberg, Alf, Hans Larsson.
Förf:s Idealen och deras skuggbilder. Sthlm 1936. S. 48—53.
Även i Studiekamraten 9 (1927).
- Hans Larsson. Några ord om hans insats i folkbildningsarbetet.
Studiekamraten 9 (1927), nr 4, s. 1—3.
- Hans Larsson.
Samtid och framtid 1 (1944), nr 3, s. 36—46.
- Ahlgren, Stig, Hans Larssons stil.
BLM 13 (1944), s. 231—233.
- Aspelin, Gunnar, Hans Larsson.
Korrespondens 39 (1940), s. 42—43.
- Bengtsson, Bennie, Hemmabyarnas diktare.
Hvilans elevförbund. Årsskrift 1937, s. 20—27.
- Bengtsson, Frans G., Hans Larsson in memoriam.
Byahornet 3 (1944), s. 389—390.
- En bok om Hans Larsson.
Lund 1945. 1 pl., 239 [1] s.
- Cederblad, Sven, Hans Larsson som litteraturanalytiker.
Bokstugan 11 (1927), s. 73—83, 109—117.
- Gierow, Karl Ragnar, Min lärare.
Leva livet lundensiskt. Sthlm 1942. S. 69—77.
- Människor. Hans Larsson.
Sv D ¹⁵/₈ 1937. Bil.
- Harrie, Ivar, Hembygdens lärodiktare.
Förf:s Orientering. Sthlm 1932. S. 42—58.
- Hans Larsson 1862 ¹⁸/₂ 1942.
Förf:s In i fyrtioalet. Sthlm 1944. S. 264—268.
Även i DN ¹⁷/₂ 1942.
- Hur Hemmabyarna kom till. Två brev av Hans Larsson meddelade.
Svensk litteraturtidsskrift 7 (1944), s. 114—119.

Höföding, Harald, Hans Larsson.

Festskrift tillägn. Hans Larsson... 1927. Sthlm 1927. S. 3—5.

Maury, Lucien, *Un philosophe de l'intuition: Hans Larsson.*

Förf:s *L'imagination scandinave.* Paris 1928. S. 177—193.

Även i Hans Larsson, *La logique de poésie.* Paris 1919 [nr 28.]

Mortensen, Johan, Hans Larsson som diktare.

OoB 26 (1917), s. 280—283.

Nordstrandh, O., *Malmö nation 1890—1944. Ytterligare anteckningar till Malmö nations historia.*

Malmö nations skriftserie 4 (1945). Malmö 1945. S. 22—23.

Norlind, Ernst, *Några tankar om Hans Larsson och hans betydelse för generationen vid sekelskiftet.*

Byhornet 3 (1944), s. 388.

Nyman, Alf, Hans Larsson.

Förf:s *Nutidstänkande.* Lund 1927. S. 21—50.

Även i OoB 24 (1915).

— Hans Larsson. En svensk tänkareprofil.

Sthlm 1945. 1 pl., 209 [2] s.

— Hans Larsson in memoriam.

Kungl. humanistiska vetenskapssamfundet i Lund. Årsberättelse 1943/44.

Lund 1944. S. [LXIV]—LXXVI, 1 pl.

— Svensk filosofisk forskning. Ett tvärsnitt.

OoB 41 (1932), s. 611—613.

— Till Hans Larsson-minnet. En karaktäristik och en tillrättläggning.

Sthlm 1944. 76 [1] s., 1 pl.

— Två svenska tänkareprofiler. Vitalis Norström och Hans Larsson.

Folklig kultur 1 (1936), s. 171—179.

Olsson, Nils Ludvig, Hans Larsson — en svensk folkuppfostrare.

1. *Studiekamraten* 13 (1931), s. 180—184. 2. *ibid.* s. 205—207.

ibid. 14 (1932), s. 408—409.

— Hans Larsson. Några ord till 70-årsdagen och om hans senaste bok. [Spinoza.]

Studiekamraten 14 (1932), s. 54—56.

— På Stabberupsvägen.

Förf:s *Stadens melodi.* Lund 1940. S. 102—108.

Rabenius, Olof, Hans Larsson. En svensk diktarfilosof.

Sthlm 1944. 102 s., 3 pl.

Segerstedt, Torgny T., Hans Larssons filosofi.

Svensk litteraturtidskrift 7 (1944), s. 105—113.

Sorainen, Kalle, Hans Larssons kulturoptimism.

Nya Argus 35 (1942), s. 57—59.

Werin, Algot, Prometeusstriden.

Förf:s Svensk idealism. Lund 1938. S. 176—189.
Omarb. av en art. i NDA ⁴/₂ 1934.

Widén, Albin, Framstående män i svenskt samhällsliv. Professor
Hans Larsson.

Soc D ²⁵/₉ 1938. Bil.

Wittenberg, Erich, Hans Larsson als europäischer Geschichts-,
Rechts- und Staatsphilosoph.

Vetenskapssocieteten i Lund. Årsbok 1944. Lund 1944. 68 s.

Wägner, Elin, Hans Larsson. Tal vid inträdet i Svenska akademien
den 20 december 1944.

Sthlm 1944. 29 [1] s.

Artiklar till 60-, 65-, 70-, 75- och 80-årsdagen

se: N. Afzelius, Svensk litteraturhistorisk bibliografi i Samlaren 1923, 1929,
1934, 1939, 1944.

Dessutom där ej upptagna artiklar:

Axel Herrlin: Tal vid Malmö nations uppvaktning på Hans Larssons 60-års-
dag, SDS ¹⁹/₂ 1922; Ch. W. Cederholm: Arbetet ¹⁸/₂ 1942; Erik Hj. Linder:
Sv Morgonbl ¹⁷/₂ 1942; Födelsedagsintervju till 80-årsdagen: Krigen förr i
världen ej så filosofiska som nu, StT ¹⁶/₂ 1942.

Nekrologer 1944:

Alf Ahlberg: Studiekamraten 26 (1944), s. 49—51; E[li]s A[ndersso]n: Göte-
borgs Morgonpost ¹⁷/₂; E. Frederiksen: Kristel Dagbl [Kbhvn] ¹⁸/₂; K. Grue-
Sørensen: Nationaltidende [Kbhvn] ⁴/₃; R[einhold] G[ustafsson]: Tidskr. f.
sv. folkhögskolan 25 (1944), s. 180—182; K[nut] H[agberg]: NDA ¹⁷/₂;
I[var] H[arrie]: DN ¹⁷/₂; Gunnar Hirdman: Folklig Kultur 1944: s. 113—115;
John Landquist: AB ¹⁷/₂, Göteborgs Morgonpost ¹⁷/₃ [serieart. för flera tidn.];
E[rik] H[jalmar] L[inder]: Sv Morgonbl ¹⁷/₂; Alf Nyman: Skånska D ²³/₂;
Theoria 10 (1944), s. 1—6; Nils Ludvig Olsson: Arbetet ¹⁹/₃, Lunds D ¹⁷/₂;
I[van] P[auli]: Morgontidn ¹⁷/₂; Olof Rabenius: Sv D ¹⁷/₂; Hans Regnell:
Lundagård 1944, s. 49—50; Daniel Rydsjö: SDS ¹⁷/₂, Sv Lärartidn 63 (1944),
s. 277; [Torgny Segerstedt]: GHT ¹⁷/₂; Kalle Sorainen: Nya Argus 37 (1944),
s. 73—75; Anders Österling: StT ¹⁷/₂; osign. artikel: Folkskolans vän 1944,
s. 64; uttalanden av Otto Sylvan, Gunnar Aspelin, Sverker Ek: Ny Tid ¹⁷/₂;
av Edvard Rodhe, Anders Österling, John Landquist, Nils Ludvig Olsson,
Gunnar Aspelin: Skånska D ¹⁷/₂; av Einar Löfstedt, Frans G. Bengtsson:
Sv D ¹⁸/₂ 1944; av Einar Löfstedt, Axel Moberg, Martin P:son Nilsson, Einar
Sjövall, Alf Nyman, John Landquist, Elof Åkesson: SDS ¹⁸/₂. Om Hans
Larssons jordfästning: DN, SDS, Lunds D ²⁴/₂.

Parentation vid Nordisk fest i Lund 1945 av Gerhard Bendz:

Lunds D och SDS ²³/₃.

Självbiografiska artiklar:

Ett drag ur min levnadshistoria, [nr 345.]

Från nittioalet, [nr 291.]

Min filosofi, [nr 327.]

- Min studentexamen, [nr 332.]
Mitt nationsliv, [nr 341.]
Sex år i folkhögskolan, [nr 339.]
Skolminnen, [nr 238.]
Studentminnen, [nr 277.]
Två brev, [nr 348.]

Festskrift tillägn. Hans Larsson den 18 februari 1927. Studier och uppsatser övrräckta på sextiofemårsdagen av kolleger och lärjungar.

Sthlm 1927. 393 s. 1 pl.



HEINRICH WÖLFFLIN

AV

RAGNAR JOSEPHSON



HEINRICH WÖLFFLIN

* 21/6 1864 † 19/7 1945

Heinrich Wölfflin föddes 1864 i Winterthur. Winterthur är en liten fabriks- och handelsstad i kantonen Zürich i Schweiz, ungefär av Lunds storlek. Den ligger, omgiven av sina vinberg, som ett stycke högborgerligt 1800-tal. Allt är så välbyggt, så välvårdat, så solitt. Stadskonturen tecknar sig distinkt i den genomskinliga luften. Men kommer man innanför någon av de till det yttre rätt anspråkslösa villorna och borgarhusen häpnar man; man upptäcker ett par av de främsta privata konstsamlingar, som finns i Europa. De vittna om den kultiverade anda, som präglar livet i Wölfflins födelsestad. Wölfflin kom visserligen att under sitt långa liv verka på många platser, han blev professor i Basel 1893, i Berlin 1901, i München 1912, i Zürich 1924. Men till Winterthur återvände han alltid, till den förnäma avskildheten och den höga, klara atmosfären.

Han var och förblev schweizare. Han hörde hemma i det land som i norr gränsar till lärdomen och i söder till skönheten. Tyskland stimulerade honom till vetenskapligheten. Men Italien gav honom den spontana upplevelsen av den stora konsten. Det var där, i det förlovade landet, som hans öga fostrades och hans hjärta värmdes. Hur djupt han än trängde in i teorierna, förlorade han aldrig friskheten i sin syn. Han hade en vetenskapsmans tanke, men en konstnärs blick.

Det var Jacob Burckhardt som invigde honom i det konsthistoriska studiet och han glömde det aldrig. Ännu när han själv var nära 80 år, kunde han inte tala om sin gamle lärare utan rörelse. Han mindes kanske framför allt Burckhardts föreläsningar, dennes gripenhet inför det som han beundrade. »Han sänkte då stämman och talade sakta och vibrerande. Sällsamt, det är femtio år sedan, men ännu ringer tonen i mitt öra. Jag har aldrig sedan hört någon tala om konst som han.» Burckhardt uppväckte hos honom tron, att konsten var en av de största makterna i mänsklighetens historia. Han uppmanade honom att bli universell; det betydde inte att veta så mycket som möjligt, men att älska så mycket som möjligt. Han

eggade honom att skildra det förgångnas fantasiliv, tidernas vilja, inte bara deras medel. Han lärde honom att avsky de allmänna talesätten. Burckhardts språk var klart, varje sats hade åskådlighet och slagkraft. Wölfflin förkovrade detta arv. Det tyska konstspråket är merendels fyllt av grums. Wölfflins är genomskinligt rent, som en fjällsjö.

Men Wölfflin såg Burckhardts begränsning. Dennes hängivenhet för den italienska renässansen gjorde honom tveksam angående annan konst. Även det medelmåttiga i italiensk renässans kände han som något betydande; allt kom ur en stor modell. Wölfflin fattade som sin uppgift att inte betrakta vad som hände efter den gyllene åldern enbart som ett förfall. Han ville gripa det med nya medel, han ville visa att det var produkter av ett nödvändigt skeende. Dessutom, trots sin förmåga av kulturhistorisk och historisk överblick, var Burckhardt aldrig en verklig systematiker. Han kände det själv. Han sade att han brukade mota in sina historiska fakta genom en grind, som herden motar in sin fårscock. Han höll för mycket av den individuella egenarten och det enskilda konstverket för att ge sig in på abstraktioner. Det föresvävade honom ibland att försöka sätta konstens levande lagar på enkla formler. Wölfflin fattade det som en uppfordran. Han ville fullborda, vad Burckhardt lämnat ogjort.

Vid 24 års ålder gav han ut sin första bok, Renaissance und Barock. Som så ofta i en stor forskares liv finns i denna ungdomsskrift hela hans egenart. Ja, man kan säga, att hela hans liv gick åt till att utlägga, nyansera och försvara den teori, som han här framlade. Han fasthöll sitt tema med genialisk envishet. Vad var det nya i denna bok? Man hade tidigare mest skrivit konstnärshistoria, monumenthistoria, kulturhistoria. Wölfflin skrev stilhistoria. Barocken var en förfallskonst, låt gå! Men han ville iakttä symtomen till detta förfall, han ville söka lagarna i denna utveckling. Han gjorde det genom att med utomordentlig skärpa observera detaljbildningen i kronologiska serier av föremål — i planer, fasader, profiler, ornament. Intet konstföremål var för ringa och intet för stort för att medtagas. Han upptäckte vid denna analys något gemensamt i förändringarna av varje typ. Han såg ett skikt av skeenden, som låg så att säga under de individuella insatserna. Det blev en konsthistoria utan namn. Stilen förvandlades med en naturlags målbestämdhet. Naturligtvis var Wölfflin starkt påverkad av det naturvetenskapliga be-

traktelsesättet och man påminner sig, när man läser denna bok, ständigt den typologiska metod, som Hildebrand och Montelius vid denna tid lanserat och som just nu började bli känd i Europa. Men skillnaden är dock väsentlig. Ty fornforskarnas genealogi gäller relativt enkla typer under en primitiv kultur med strängt begränsade uttrycksmedel. Här införes den typologiska metoden på den högsta konsten i en sen och oändligt komplicerad högkultur.

Wölfflin ville för ingen del se detta stilförlopp som ett mekaniskt skeende. Han förnekade exempelvis att tekniken någonsin skapade en stil. Det var formkänslan, som skapade stilen; tekniken måste foga sig efter denna känsla. Han länkade in sina typserier i den allmänna tidshistorien. Han ville visa, att konsten, intill sin minsta detalj, intill formen på tåhättan av en sko, var uttryck för en tidsstämning. Hans formhistoria utmynnar i eller är själv en tidspsykologiens historia.

Han ser renässansen som en tid av ljus jämvikt, av högtidligt lugn, av lycka. Välvuxna, starka, slanka gestalter stå med medveten säkerhet på marken; de äro tillfredsställda med världen och med sig själva. Men barockens gestalter växa ut till herkuliska mått: de stå aldrig stilla, de röra sig i en patetisk ansträngning, de sätta in en vild kraft i allt vad de företa sig, som om de eljest skulle sjunka samman. Hela barocken ser han som en tid av oro, av nervspänning, av strävan efter mål som inte kunna nås. Vad som här uppenbarar sig i mänsklig gestalt uppenbarar sig lika tydligt i svängen på en dekorativ volut på en kyrkgavel.

Men var tar den stora konstnärspersonligheten vägen, när man fattar skeendet så lagbundet? Var finns friheten för den skapande kraften? Wölfflin blev hårt angripen på denna punkt. Men han försvarade sig. Han ville visst inte förringa den originella insatsen. Han visste, att det alltid var människorna, som drevo utvecklingen framåt. Men han hade upptäckt, med allt större häpnad, att även den största konstnärspersonligheten lät infoga sig i det av honom tecknade utvecklingsförloppet. Den store konstnären stod visserligen inte passiv till detta skeende. Han grep in i historien, men han grep in endast där det var utvecklingsmässigt möjligt under hans tid. Ty allt är inte möjligt under alla tider. Även en Michelangelo var till alla sina uttrycksmedel bunden av tidsstilen. Hans skapande fantasi

verkade revolutionerande, men den verkade i en riktning, som kunde uppfattas som naturbestämd.

Hur fruktbar hans metod var visade han i sitt mästerverk av 1899 *Die klassische Kunst*. En hel generation fick här för första gången sin konstkänsla formulerad i konkreta ord. Wölfflin visade framväxten av högrenässansens största skapelser, Leonardos, Rafaels, Tizians, Michelangelos. Han analyserade med lysande poetisk vetenskaplig ingivelse den plastiska andan i denna konst, dess slutna form, dess stora enkelhet, dess klarhet, dess stegring eller om man vill idealisering av verkligheten. Boken blev en bekännelse till människan med det stora sinnelaget, till den harmoniska människan, som i all sin strävan ändå inte strävade ut över sina egna mått. Priset av högrenässansen hade ofta sjunkit ned till en schablon. Här orkade en man åter tala om det fulländade och tala så, att det alltför väl kända blev som nytt.

Sin mognade erfarenhet nedlade Wölfflin 1915 i sin bok *Grundbegriffe*. Den har kritiserats starkt, och en rad senare forskare ha anmält sig som innehavare av system, vilka skulle vara överlägsna Wölfflins. Men Wölfflins grundbegrepp ha stått sig. Varje konsthistoriker, varje konstkritiker, även om han tror sig vara motståndare till systemet, använder det ändå. Wölfflin uppställer fem kontrastpar: lineär—målerisk, yta—djup, slutna form—öppen form, mångfald—enhet, klarhet—oklarhet. Med dessa kategorier infångar han hela konstbeståndet under renässans och barock. Men mer än så. Han visar, att stilutvecklingen under denna period med stor konsekvens följt den väg, som dessa begrepp innefatta. Konsten har i sin vandring från renässans till barock gått från det lineära till det måleriska, från ytan till djupet, från den slutna formen till den öppna, från mångfalden till enheten, från klarheten till oklarheten. Och författaren menar, att detta förlopp inte är en tillfällig företeelse. Det är cykliskt återkommande. Det kan iakttagas, om ock med vissa varianter, såväl under antiken som under gotiken. Naturligtvis är detta en medveten konstruktiv förenkling av vad som skett. Och konstruktionen glappar i skarvarna, nämligen i skarven mellan avslutningen av en period och begynnelsen av en ny. Men ändå har han med denna lära gett konsthistorikerna nya verktyg att gripa sitt stoff.

I sina äldre skrifter sysslade Wölfflin enbart med italiensk konst.

Men han kände sig inte tillfredsställd förrän han med sin metod även trängt in i den germanska konsten. Han gjorde det 1905 i sin mästertliga monografi över Tysklands störste konstnär under alla tider, Albrecht Dürer. Konsten gömmer sig i naturen, den som kan riva henne därur, han har henne, lyder Dürers ord. Wölfflin skildrar hur Dürer gräver sig djupt ned i verkligheten för att upphämta den förborgade harmonien. Han skildrar kampen mellan det germansk-medeltida och det romansk-renässansmässiga och ser Dürers storhet i en sällsam sammansmältning av dessa motsatser.

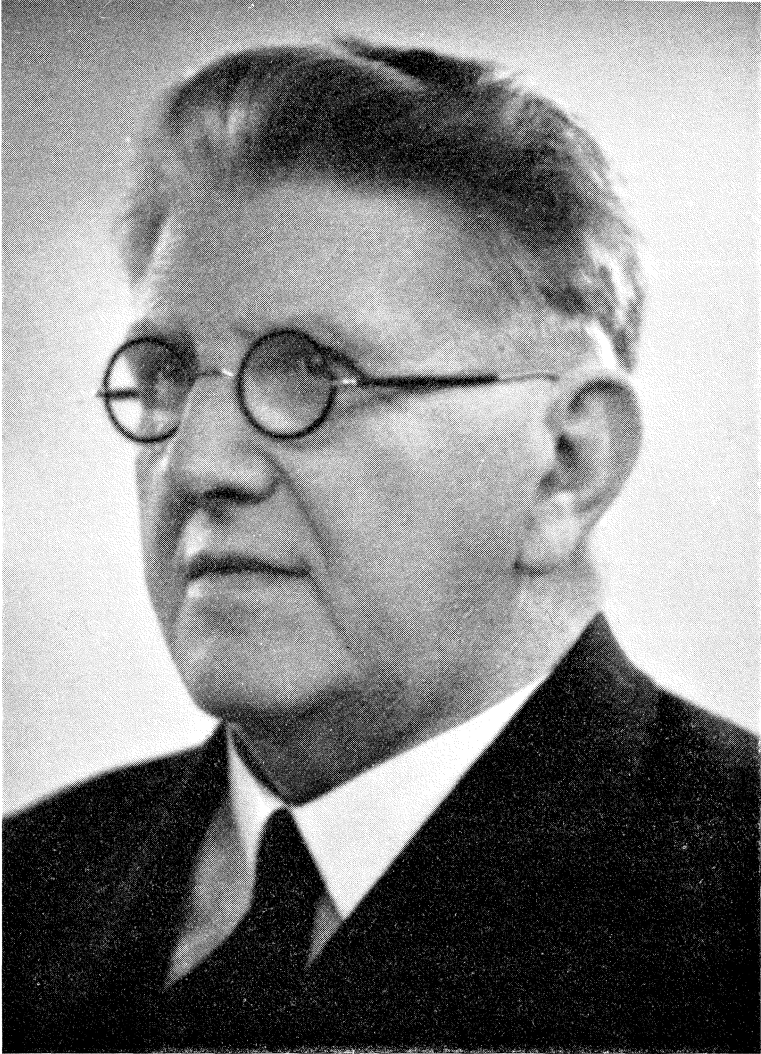
Men i sin sista undersökning, *Italien und das deutsche Kunstgefühl*, 1931, tog Wölfflin ett häftigare grepp i Dürerproblemet liksom i hela problemet om den nordiska konstens särart. Han genomför här med övertygande kraft motsatsspelet söder—nord. I roten av den nordiska konst känslan ser han en sugning mot det laglösa, det obegränsade, det irrationella, det aldrig fulländade, det ständigt växande, det oändliga, med ett enda ord: det oklassiska. Visserligen upphör aldrig Norden att längta till det klassiska landet. Men den germanska människan söker inte den sista skönheten bortom bergen, utan ovan bergen, i höjden. Boken är skriven under den tid efter första världskriget, då nationalitetstanken starkt färgade konsthistorien. Wölfflin går kanske inte heller han helt fri från den allmänna suggestionen. Men han är alltför saklig, alltför realistisk, alltför kunskapsrik och alltför rättrådig för att låta förleda sig. Han vet att folkpsykologi är ett gungfly. Han vet att konstens högsta värden aldrig äro enbart nationella. Här som i allt han skrivit har han med sin ofantliga materialkänedom och sin inträngande formbestämning gett fast mark för all framtida konstforskning.

Wölfflin har sagt att konstens historia är seendets historia. Varje ny tid ser annat och ser annorlunda än den föregående. Den skådar verkligheten, den skådar livet på nytt sätt. Det är denna tidernas livsåskådning han velat registrera i konststilarna.

GUSTAF RAQUETTE

AV

SVEN DEDERING



GUSTAF RAQUETTE

* $7/2$ 1871 † $10/5$ 1945

Vetenskaps-Societeten har under året förlorat en av sina seniorer, f. docenten vid Lunds universitet Gustaf Richard Raquette.

Den akademiska lärargärningen var icke Gustaf Raquettes huvudsakliga livsinsats; och den långa väg, han hade att gå, innan han nådde dit, liknar minst av allt vår akademiska allfarväg.

Han var född 1871 i Tolfta socken i Uppsala län. Efter missionsutbildning, som omfattade studier vid folkskoleseminarium och missionskola, mottog han kallelse till missionärstjänst hos Svenska missionsförbundet och skickades ut till det nyöppnade missionsfältet i den kinesiska provinsen Ostturkestan. Det var icke någon lätt uppgift, som den unge missionären fick sig anförtrodd. Landet var genom sitt läge djupt inne i Central-Asien i högsta grad otillgängligt och därför endast föga utforskat. Den politiska situationen var icke heller särskilt gynnsam, då ryssarnas målmedvetna och snabba expansion i dessa trakter hos kineserna skapat en viss misstro mot utländskt inflytande. Därtill kom att befolkningens flertal omfattade islam, den religionsform, som den kristna missionen alltid ansett som ett av sina besvärligaste objekt.

Då jag läst Raquettes skildringar från missionsarbetet och hans utredningar om den kristna missionens problem inför islam, har jag fått ett starkt intryck av hans ärliga vilja att försöka förstå den främmande religionen och rättvist uppskatta den. Hans mångåriga intima kontakt med den muhammedanska Orienten i förening med hans djupgående kännedom om islams trosinnehåll åstadkom, att han med påtaglig klarhet kunde se de verkliga orsakerna till den kristna missionens svårigheter och ange de metoder, efter vilka arbetet enligt hans mening borde bedrivas. Han har i detta sammanhang varnat för ett överdrivet teologiskt renlärighetsnit och starkt betonat utbildningens stora betydelse. Om den kristna missionen med någon utsikt till framgång vill möta islam, måste den ovillkorligen underkasta sig ett långt gående specialiseringskrav.

Redan på ett tidigt stadium kom han till insikt om sjukvårdens betydelse som vägröjande och stödjande faktor i missionsarbetet. Då han saknade den nödvändiga utbildningen, ägnade han sig efter en första sexårsperiod i Ostturkestan åt medicinska studier i Sverige och England. I Sverige studerade han huvudsakligen för professorerna E. Müller och S. Ribbing. Efter fortsatt utbildning i England blev han i dec. 1903 doctor of tropical medicine vid Victoria univ. i Liverpool. Vid återkomsten till missionsfältet utövade han en omfattande läkarverksamhet. Det mångsidiga barmhärtighetsverk, som den svenska läkarmissionen utfört i Ostturkestan, har betytt mycket för detta isolerade och efterblivna folk och har också vunnit allmänt erkännande i landet.

Man kunde ju tro, att det praktiska missionsarbetet i förening med denna omfattande sjukvård skulle ha varit en arbetsinsats, som bort tillfredsställa även en sådan kraftmänniska som Raquette, i synnerhet som han även påtagit sig den krävande uppgiften att fungera som studieledare och examinerator i turkiska språket, islam och jämförande religionskunskap för missionärerna i Ostturkestan. Det var nu emellertid icke så. Hans begåvning och arbetsförmåga tillät honom också att göra en bestående och av sakkunskapen högt skattad, vetenskaplig insats på filologiens område.

Inom turkisk språkvetenskap intager de ostturkiska dialekterna i flera avseenden en nyckelställning. Tack vare det isolerade läget har de lyckats bevara åtskilliga ålderdomliga drag och bildar därigenom en för komparatisten värdefull förbindelselänk mellan det gamla moderspråket uiguriska och modern turkiska. I lexikaliskt hänseende är det levande ostturkestanska talspråket en fyndgruva, under det att den litterära turkiskan — särskilt då den osmanska — genom arabisk och persisk påverkan har förlorat en mycket stor del av sitt eget, gamla ordförråd. Det ostturkiska språkområdet var emellertid endast i mycket ringa utsträckning kartlagt och vetenskapligt bearbetat, då Raquette kom ut till sitt missionsfält. Här förelåg alltså stora möjligheter för en energisk man med fallenhet och håg för språkforskning. Redan tidigt — under det för missionären nödvändiga praktiska språkarbetet — vaknade hos Raquette ett intresse för språkets vetenskapliga utforskning. Under en rad arbetsfyllda år ägnade han språket i Kashgar och Yarkand ett inträngande studium. Som ett första resultat kunde han år 1909 publicera »A contribution to

the existing knowledge of the Eastern-Turkestan dialect as it is spoken and written at the present time in the districts of Yarkand and Kashgar». Några år senare utkom »Eastern Turki grammar», ett förträffligt arbete, som gav forskningen en klar, fyllig och pålitlig bild av det levande språket. Han var även verksam som översättare. Redan 1911 erhöll han Brittiska bibelsällskapets uppdrag att revidera den ostturkiska översättningen av Nya testamentet, och senare översatte han Jobs bok och Psaltaren till samma språk.

Det med så stor framgång inledda vetenskapliga arbetet önskade Raquette få fullfölja, när han efter avslutad missionstjänst återvände till hemlandet. Han sökte därför anställning som docent vid vårt universitet. Då den sökande saknade akademisk utbildning, var det förvisso en ovanlig och svårbedömbär fråga, inför vilken Humanistiska sektionen därigenom ställdes. På grund av de sakkunnigas positiva inställning beslöt Sektionen att tillstyrka ansökningen, sedan den anmodat Raquette att hålla en provföreläsning »över självvalt ämne å tid, som han själv funne lämplig», som det heter i sektionsprotokollet. Den 10 juni 1924 utnämndes han till docent i turkisk språkvetenskap.

I Lund fortsatte han nu med rastlös iver sitt vetenskapliga arbete och publicerade en rad värdefulla verk, bland vilka jag vill nämna en engelsk-turkisk ordbok, den första i sitt slag, samt en avhandling om turkisk accent. Som textutgivare har han i den 1930 utkomna »Täji bilä Zohra» på ett förtjänstfullt sätt utökat det ganska oansenliga ostturkiska textmaterialet. Som akademisk lärare hade han den stora glädjen att få se en lärjunge upptaga och vetenskapligt utveckla det ostturkiska språkstudiet vid vårt lärosäte.

Ostturkestan var Gustaf Raquettes stora, allt uppslukande intresse. Som lindrare av mänskligt lidande gjorde han en stor och beundransvärd insats bland de ostturkiska stammarna. Dessa stammars språk förmådde han samtidigt göra till en viktig byggnadssten för den turkiska språkforskningen. Det synes mig vara en god humanistisk livsgärning.

FRÅN
VETENSKAPS-SOCIETETENS I LUND
25-ÅRSJUBILEUM
DEN 27 NOVEMBER 1945

DEN 27 NOVEMBER 1945 högtidlighöll Vetenskaps-Societeten i Lund minnet av sin 25-åriga tillvaro med ett jubileumssammanträde på Carolinasalen.

HÄLSNINGSANFÖRANDET hölls av Societetens præsens, professor *Ragnar Josephson*, som därvid yttrade:

»Ärade församling!

Vetenskaps-Societeten i Lund bildades den 6 maj år 1920 vid detta universitet. Den satte som sitt mål att främja humanistisk vetenskaplig forskning.

I 25 år ha vi alltså verkat. Vi ha forskat och tryckt, vi ha lyssnat och lärt. Vi ha samlats i detta röda hus, i denna gamla sal och vi ha försökt mellan de skymmande kolonnerna komma åt ett stycke nytt vetande.

Under många av dessa år har världen skakats av fruktansvärda stormar. Men Vetenskaps-Societeten har suttit skyddad i sin grönskande idyll. Det har väl knakat i de gamla hederliga Lundagårds-träden. Men ändå! Var och en av oss har dock ganska ostörd fått fortsätta med sin forskningsuppgift, med sina specialiteter. Vi ha väl ofta frågat oss själva, om vi haft rätt därtill. Vi ha med Nietzsche kunnat utropa: »Vetenskapen som ett medel till självbedövning, är detta bekant för Eder?» Vi ha kunnat tvivla på den innersta meningen i vårt yrke. Har vetenskapen för oss blivit ett gömställe i stället för en front i idékampen?

Den 8 december 1870, då de fientliga arméerna stodo invid Paris murar, ställdes den store franske filologen Gaston Paris inför samma fråga. Ekot av kanonerna dånade utanför föreläsningssalen och innanför stormade lidelserna i de unga studenternas sinnen. De ville få klarhet om vetenskapens ställning i denna tragiska stund. Gaston Paris förkunnade absolut och utan förbehåll, att vetenskapen har intet annat mål än sanningen och sanningen för dess egen skull,

utan någon hänsyn till de goda eller dåliga följder, som denna sanning kan ha i praktiken. Varken av patriotiska, religiösa eller moraliska motiv kunde tillåtas den minsta förvridning av de fakta, som vetenskapen studerar. Till vetenskapens laboratorium ger ärligheten en inträdesbiljett, ännu mer oundgänglig än skickligheten. Odlade i den andan kunna vetenskaperna bilda ett fosterland över nationaliteterna, ett stort fosterland, som intet krig fläckar och ingen erövrare hotar. Så lödo hans oförskräckta och inoportuna ord.

Som medborgare kan forskaren vara patriot, soldat, motståndsmän, frihetskämpe. Vetenskapsmännen i våra grannländer ha visat ett beundransvärt prov därpå. Men de ha också visat prov på ett annat mod, som vi inte skatta mindre högt — modet att hålla vetenskapens anda okränkta. Den fria tanken fick gå under jorden, men den lät inte förslava sig. Det har för oss i Vetenskaps-Societeten varit en eggelse och en heder, att vi ägt nordiska ledamöter, som hellre riskerat liv och välfärd, än de låtit forskningen läggas i boja.

Vetenskapen har under dessa år hårt fått kämpa sig till sin frihet. Det är ingenting nytt. I alla tider har den vetenskapliga uppgiften begynt med en frigörelse från auktoriteten. Den totalitära staten ville med tvång böja den under sin vilja. Den mera humana sociala staten kan bruka andra, mildare medel. Den kan hävda att endast den vetenskap är värd verkligt stöd, som kan befordra den materiella nyttan inom samhällslivet. Det är sant att staten härigenom kan i hög grad framdriva den tekniska fulländningen i många vetenskaper och att den kan stimulera vissa specialkulturer. Vi vilja för ingen del förringa betydelsen därav. Men vi måste hävda att den humanistiska forskningen, den forskning, som Vetenskaps-Societeten är till för att skydda, aldrig kan mätas med nyttighetens mått. Den kräver ett obegränsat oberoende. Den kräver frihet att utforska, så gott den förmår, sanningen om människan och frihet att meddela denna sanning, oavsett om staten tror sig kunna ha en fördel därav eller ej. Vi känna i denna svåra, brännande aktuella fråga ingen högre visdom än den Kant gett oss: *Alla ting ha ett pris. Endast människan har ett värde.*

Vi minnas med djup tacksamhet alla dem, som under de gångna åren verkat inom vår societet i denna anda. Vi tacka även alla dem, som i dag genom sin närvaro velat betyga societeten sitt förtroende.

Vi hälsa först vårt universitets ledning, dess rector magnificus professor Johannes Lindblom och dess prorektor professor Assar Hadding. Genom dem rikta vi ett tack till vår Lundaakademi, som ständigt omfattat vårt arbete med stor välvilja.

Vi hälsa de två forskare, professor Jöran Sahlgren och professor C. W. von Sydow, vilka en optimistisk vårdag för 25 år sedan togo initiativet till vårt sällskap. Vi hoppas att de i kväll med välbehag betrakta sitt verk. Vi minnas med dem deras bortgångne kamrat bland initiativtagarna, docenten, sedermera professorn Herbert Petersson.

Vi hälsa våra här närvarande stiftande ledamöter, vilkas intresse och uppmuntran betytt så mycket för vår societets verksamhet. Vi se bland dem våra stiftarinnor fröken Adelheid von Schmiterlów och fru Klara Wijkander, vår äldste stiftande ledamot direktör Edwin Berger, vår skattmästare doktor Thorild Dahlgren, våra styrelseledamöter greve Stig Thott och doktor Bo Sahlin, samt ingenjör Gunnar Wigstrand.

Societeten har kallat tre nya stiftande ledamöter, ordföranden i Sveriges Industriförbund, bergsingenjören, direktör Sven Lundberg från Hälsingborg samt hovrättsassessor Nils W. Lundblad och direktör Ernst Wehtje från Malmö. Direktör Lundberg är här närvarande. Vi hälsa i honom en framstående industriledare och organisator, som samtidigt förstått att förvalta sitt humanistiska fädernearv. Vi värdera mycket högt att han velat hörsamma vår kallelse; hans medlemskap räkna vi som en stor tillgång. Vi beklaga livligt att assessor Lundblad och direktör Wehtje inte kunna närvara i kväll.

Vi hälsa våra hedersledamöter, professor Martin P. Nilsson och professor Lauritz Weibull. Och vi hälsa vår nye hedersledamot, vår societets förutvarande präses, professor Einar Löfstedt. Vår hedersbevisning till honom är uttryck för vår beundran, men även för vår egoism. Vi vilja hålla hans lysande ingenium kvar i vår krets.

Med rörelse hälsa vi våra utländska ledamöter, nära vänner från våra nordiska grannländer. Ni ha varit borta och Ni ha kommit tillbaka! Vad rymmer inte denna sats av Edra fosterlands historia och Ert eget öde! Vad rymmer den inte av tapperhet, uthållighet och trofasthet! Först nu, när Ni åter äro här, tycka vi att vår stympade societet blivit hel igen.

Jag hälsar bland de danske särskilt prorektorn för Köpenhamns

universitet, professor Louis Hammerich, delegaten för Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, societetens gamle vän från dess första tid, doktor Frederik Poulsen, samt dekanus för filosofiska fakulteten vid Köpenhamns universitet, representanten för Selskabet for dansk Kulturhistorie, vår nyvalde ledamot, professor Christian Elling. Jag hälsar vår finske ledamot, som för övrigt hela detta arbetsår lyser upp vår lundensiska tillvaro, representanten för Finska Vetenskapssocieteten, professor Hans Ruin. Hans landsman, vår nyvalde ledamot, statsarkeologen Carl Axel Nordman, har tyvärr ej kunnat infinna sig. Jag hälsar vår nyvalde norske ledamot, representanten för Det norske Videnskaps-Akademi, docenten vid Oslo universitet Johan Schreiner. Vår nye isländske ledamot, professor Einar Ólafur Sveinsson i Reykjavik, och vår nye svensk-amerikanske ledamot, professor Helge Lundholm i Durham, ha funnit färden hit för lång.

Jag hälsar ordföranden och sekreteraren i vårt brodersamfund här i Lund, professor Martin P. Nilsson och professor Einar Gjerstad. Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet är visserligen blott två år äldre än vi. Men vi känna ändå inför det den yngres vördnad inför ett stort föredöme.

Jag hälsar slutligen våra nyvalda svenska ledamöter, docenterna Gunnar Ahlström, Jerker Rosén och John Svensson, samt alla övriga ärade ledamöter och gäster.

Societeten har vid dagens sammanträde valt till praeses för den kommande treårsperioden professor Sture Bolin. Jag är glad att få vara den förste som önskar honom framgång. Och jag vill samtidigt uttrycka societetens tacksamhet för allt han verkat under gångna år och dess förtroende för allt han kommer att verka i framtiden.

Jag har den stora glädjen att till dagens högtid anmäla donationer. Societeten beslöt i våras att planlägga ett forskningsföretag av stor räckvidd. Den vill söka skapa en publikationsserie, som skall framlägga de skånska provinsernas, Skånes, Hallands, Blekinges, historia under senmedeltid och renässans. Det var en rikt skapande epok på det ekonomiska och det kulturella livets alla områden. Men denna epok är föga undersökt, helt säkert främst av den orsaken, att de skånska provinserna nu inte äro danska och då inte voro svenska. Societeten har vänt sig till en del företag och enskilda med begäran om stöd för denna forskaruppgift. Vår vädjan har hör-

sammats och vår fond är i dag 38.000 kronor stor. Vi förvänta att den skall växa.

Societeten har från ett företag, som önskar vara okänt, ytterligare mottagit 10.000 kronor att bilda en fond till främjande av Societetens syften. En liknande fond har överlämnats av enskilda donatorer, som inte heller önska sina namn nämnda, med syfte att verka till de samhällsvetenskapliga disciplinernas fromma.

Till alla de många givarna, som på så storslaget sätt velat stödja Vetenskaps-Societeten och dess arbete, uttalar jag dess djupa tack-samhet.»

REPRESENTANTER för Danmark, Norge och Finland framträdde därefter med hälsningar och lyckönskningar från dessa länders universitet och vetenskapliga samfund.

Från Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab överlämnade museumsdirektören, dr. phil. *Frederik Poulsen*, Köpenhamn, en vacker pergamentadress av nedanstående lydelse:

TIL
VETENSKAPS-SOCIETETEN
I LUND.

I Sympati med det energiske og vægtige Arbejde, Vetenskaps-Societeten i Lund har ydet i det korte Spand af Aar, der udgør dets Levetid, sender Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab en Hilsen till Jubilæet med de varmeste Ønsker om en paa frodigt Arbejde rig, ærefuld Fremtid.

København, den 27. November 1945.

Niels Bohr
Præsident

Jakob Nielsen
Sekretær

Från universiteten i Köpenhamn och Aarhus framförde prorektorn vid Köpenhamns universitet, professor *L. L. Hammerich*, följande hyllning:

»Det første ord, der skal siges fra de danske universiteter ved denne Vetenskaps-Societetens højtidsdag, den første efter krigens afslutning, er tak. — Så mange af vore lærere og studenter fandt i krigens onde år gæstevenskab og arbejdsmulighed i Sverige og aller-mest ved det svenske universitet, der i så lange tider har stået os nærmest, Lund, at vi allerførst må give udtryk for denne taknem-lighed.

Men dernæst retter vi en oprigtig hyldest til Vetenskaps-Societeten af den simple grund, at der ikke findes noget udenlandsk viden-skabeligt samfund, der har så mange danske medlemmer som Veten-skaps-Societeten i Lund. Og det er ikke blot en — højt vurderet — hæder, som derved vises danske videnskabsmænd, nej, vi har fået lov at være med i arbejdet, for så vidt som adskillige af os mundtligt har kunnet fremlægge resultater af vor forskning i Vetenskaps-Societeten i Lund.

Vi er taknemlige for det nordiske akademiske samarbejde, som her er ydet. Og når vi overskuer rækken af de skrifter, som Veten-skaps-Societeten i Lund i sit første kvarte sekel har udgivet, da ser vi med beundring op til dette granvoksne unge træ i den humanis-tiske abildgård, og vi fryder os ved tanken på den mægtige krone, det i årtiernes løb kan gro ud til.»

Från Selskabet for dansk Kulturhistorie frambars en hälsning av professor *Christian Elling*, Köpenhamn:

»Selskabet for dansk Kulturhistorie har overdraget mig at frem-føre sin hjertelige Lykønskning og Hilsen til Vetenskaps-Societeten i Lund paa denne Dag.

Vi har med Beundring fulgt det lundensiske Selskabs frodige Væxt gennem det svundne kvarte Sekel og tør nok regne Vetenskaps-Societeten blandt vore Forbilleder.

Medlemmerne i vort Selskab — af hvilke mange med Formanden Hugo Matthiessen i Spidsen har den Ære ogsaa at tilhøre dette Societet — føler sig som de fleste danske Humanister nært knyttet

til det skånske Lærdomssæde og til den gamle Kulturby, i hvilken Vetenskaps-Societeten er opvoxet.

Vi ønsker da dette Selskab af Kolleger og Venner al Flor og Hæder ogsaa i kommende Aar.»

Från universitetet i Oslo och från Det norske Videnskaps-Akademi överbragte docenten *Johan Schreiner*, Oslo, följande hälsning:

»Herr Præses, höit ærede forsamling!

På vegne av Universitetet i Oslo og Det norske Videnskaps-Akademi har jeg den store glede å frembære en hjertelig hilsen til Vetenskaps-Societeten i Lund på 25-års-dagen. Til denne hilsen knytter det sig en rent personlig fra vår rektor, professor Seip, medlem av Societeten, som henstillet til mig å reise hit ned som Norges representant ved denne fest.

Men det er ikke bare med en hilsen fra norsk forskning jeg er kommet hit. Jeg ønsker også som historiker å uttrykke en dypt fölt takk for hvad Lund har betydd som åndscentrum for nordiske historikere gjennom en menneskealder. Lyset fra Lund, Scandias by, har vært og er fremdeles vår ledestjerne. En takk og hyldest til Societetens tidligere præses, professor Lauritz Weibull, skal være det første ord til Sverige fra en nordmann som idag for første gang står utenfor sitt land efter krig og innesperring.

Norge er fattig og ribbet efter 5 års okkupasjon. Ökonomisk sett er det dårlige vilkår landet kan by sine videnskapsmenn, og vi er forberedt på å sakke akterut. Men vi nordmenn er ikke bare blitt fattigere. Det var först og fremst en åndskamp vi som stod på hjemmefronten kunde före, en kamp som kulturbærere. Respekten for åndsverdier har aldri vært så levende som idag, trangen til sjelelig fordypelse så almen. De gamle humanistiske idealer har vi samlet oss om; de gav oss rankhet og styrke. Og denne arv vil vi fortsatt verne om i fredens dager. Om de materielle kår er ringe, kan det ikke kvele vår forskning, for vi har fått menneskelige forutsetninger som iallfall et stykke på vei kan erstatte pengene. Derfor ser ikke norske humanister mørkt på fremtiden. Vi går til den, fulle av håp og tro, og med denne fölelsen er det vi atter mötes med våre nordiske kolleger efter avsperringens lange år.»

På Finska Vetenskapssocieteten vägnar talade slutligen professorn vid Åbo universitet *Hans Ruin*:

»Högtärade Herr Präses! Mina Damer och Herrar!

Finska Vetenskapssocieteten är glad över att kunna bringa Vetenskaps-Societeten i Lund en personligt framförd hälsning på dess högtidsdag. Denna hälsning har en dubbel innebörd. I den ligger en lyckönskan till ett kvartsssekels fruktbärande vetenskaplig gärning och ett tack för den heder Societeten visat många finländska forskare genom att välja dem till arbetande ledamöter.

Människan går omkring i sin egen skapelse, med dynamit innerst inne. Hon bygger sina städer, allt andas fredlig id, men med henne själv har dynamiten kommit innanför murarna. Staden kan stå där oberörd och intet ske, liksom en stad av trä kan leva 100, 200 eller 500 år utan att den röda hanen slipper lös och lägger allt i eld och aska. Men liksom vi sällan ser en stad överleva ett visst antal år innan katastrofen kommer, så är det också med människans skapelse — om den så är av trä eller betong. Plötsligt har eld kommit i durken eller en stöt inträffat, som får allt att explodera. »Här är vi! se vårt verk! se vår mäktighet!» ropar eldpelarna, som störtar in i himlarna.

Dynamiten är våra drifter, det animala, antropoiden, inom oss, som bäst det är ohämmad bryter in i vårt liv, färdig att »i mänsko-blodet släcka sin vildhet och ärebrunst», för att anförä en rad ur en på en gång svensk och finländsk 1700-talsdikt, Creutz' »Sommar-Qvåde». Vi vet för väl hur svårt det är att tygla denna vådliga, ständigt spänstiga varelse inom oss själva. Men vi vet också att den kan förföljas och eftersättas med sanningens ljuskäglor, spåras upp i sina skrymslen, där den gömmer sig och bidar sin tid. Till ingen verkan, invänder kanske någon. Det är inte så. Vi har fått se hur hastigt denna skumma varelse inom oss växer i styrka, när ljuset genom yttre maktmedel avlänkas och den lämnas i mörker, åt sig själv. Där den fria tanken, det fria sanningssökandet slagits i bojor, där har antropoiden med detsamma triumferat.

All vetenskap har sanningen som ledstjärna. Och i allt sanningssökande ligger, så länge det får råda, en makt som aldrig upphör att söka lyfta människan ur drifternas välde. Men det humana sanningssökandet skiljer sig från varje annat sanningssökande genom

att det alltid i någon form har direkt kontakt med det som inom människan själv ständigt hotar mänskligheten med död och undergång. Det är visst sant att utforskningen av människan har sina metodologiska gränser. Vi kan inte, såsom en av Societetens gäster här i kväll framhöll i ett föredrag i går, experimentera med den mänskliga sadismen i våra psykologiska laboratorier. Men de fruktansvärda laboratorier för sadistiska manifestationer, som antropoiden själv i våra dagar satt i scen, ger oss ett material, som forskningen kommer att på det omsorgsfullaste undersöka — till antropoidens eget skoningslösa avslöjande. Människan ser ogärna hela sanningen i vitögat, hon söker göra saken enkel för sig och skyller därför lätt på enskilda angivbara faktorer. Men den skoningslöse forskaren ser inte saken så. Han vet att människan är full av sataniska krafter, och inte bara det folket, det partiet, den gruppen, den ligan. Han är påpassligt på sin vakt varhelst den vådliga dyker upp.

Finska Vetenskaps-societeten hälsar i Vetenskaps-Societeten i Lund en stark och trogen tjänare av denna äkta humanistiska forskning, buren av vilja till insyn och kringssyn, till fri och objektiv prövning och till skoningslös attack.»

EN REDOGÖRELSE för Societetens verksamhet under de gångna 25 åren lämnades av sekreteraren, docent *Gerhard Bendz*:

»Vetenskaps-Societeten i Lund bildades på konstituerande sammanträde den 6 maj 1920 efter kallelse av dåvarande docenterna Herbert Petersson, Jöran Sahlgren och C. W. von Sydow. Vid detta sammanträde närvaro utom de tre nämnda initiativtagarna professor Lauritz Weibull, vilken valdes till präses, Per Sigurd Agrell, Ture J:son Arne, Hilma Borelius, Anders Karitz, Helge Kjellin, Fredrik Lagerroth, Sten B. Liljegren, Johan Mortensen, Marianne Mörner, Arnold Norlind och Curt Weibull. Redan första året erhöll Societeten 14 stiftande ledamöter, 7 utländska och 33 inländska arbetande ledamöter. Till Societetens första tre hedersledamöter valdes Oscar Montelius, Esaias Tegnér och Vilhelm Thomsen.

Societetens uppgift fastställdes i stadgarnas första paragraf vara att främja humanistisk vetenskaplig forskning särskilt genom att i sina acta befordra vetenskapliga verk till trycket, att lämna understöd till vetenskapliga undersökningar, att taga initiativ till och planlägga vetenskapliga forskningsföretag samt att anordna före-

drag över vetenskapliga ämnen. Societeten tillkom dessutom i syfte att skapa ett samfund bestående av yngre forskare inom de humanistiska vetenskaperna. Alltjämt upprätthålles som en Societetens grundprincip att till arbetande ledamöter företrädesvis yngre vetenskapsidkare skola väljas, och redan vid 55 års ålder övergår arbetande ledamot till seniorsklassen. De inländska arbetande ledamöternas antal fixerades till högst 40, numera högst 50, och de utländska arbetande ledamöternas till högst 20, numera högst 30. Societeten har i närvarande stund 50 inländska och 19 utländska arbetande ledamöter. Seniorernas antal är för närvarande 86.

Den ekonomiska bakgrunden för Societetens vetenskapliga verksamhet har i första hand åstadkommits av de s. k. stiftande ledamöterna, d. v. s. personer med intresse för humanistisk vetenskap och kultur vilka kunna inväljas i Societeten för att ekonomiskt säkerställa dennas verksamhet. Här har Societeten kunnat utföra en i dubbel måtto nyttig gärning, i det den som förmedlande part kunnat sammanföra samhällslivets ledande män och forskningens representanter. Personer, som av kärlek till humanistisk vetenskap och kultur velat stödja denna, ha i Societeten sett en garanti för att detta stöd givits bästa möjliga utformning, och forskarna ha på detta sätt kunnat uppnå kontakt med det praktiska livets män. Societeten har under årens lopp haft sammanlagt 36 stiftande ledamöter. För närvarande äro de 19.

Hedersledamöternas antal är för närvarande fem: Benedetto Croce, Yrjö Hirn, Martin P. Nilsson, Lauritz Weibull och Einar Löfstedt. De bortgångna hedersledamöterna äro Oscar Montelius, Vilhelm Thomsen, Esaias Tegnér, Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, Sophus Müller, Axel Kock, Antoine Meillet, Sir Arthur Evans och nu senast Heinrich Wölfflin.

Sammanlagda antalet ledamöter utgör sålunda f. n. 179, därav mer än en tredjedel utlänningar.

Överhuvudtaget ha förbindelserna med utländska vetenskapliga kolleger varit mycket livliga. Utländska vetenskapsmän ha, om man bortser från de allra senaste årens påtvungna avbrott, mycket ofta hållit gästföreläsningar hos Societeten, och ett par gånger har Societeten t. o. m. haft sammanträde i Köpenhamn och i Helsingör.

Societetens verksamhet har i enlighet med stadgarna i huvudsak gått fram efter tre linjer: egen publikationsverksamhet, understöd åt

vetenskapliga undersökningar samt anordnande av föredrag o. d. I sistnämnda avseende har verksamheten varit jämn och regelbunden med i allmänhet minst två offentliga föredrag varje termin. Sammanlagt ha omkring 100 föredrag anordnats, varav ungefär 40 hållits av utländska gästföreläsare. Sålunda har Vilhelm Grønbech föreläst om »Buddhas frälsningsväg», om »Den franska symbolismen i religionshistorisk belysning» och om »Völuspå», Knut Liestøl om »Sanning och dikt i den isländska ättesagan», Kund Rasmussen om »Östgrönländarnas mytologi» och om »Den eskimåiska kvinnan», Frederik Poulsen om »Orientens urtid» och om »Grunddrag i den gamla kretiska bildkonsten», Wilamowitz-Moellendorff om »Alexandrinische Poesie» och om »Der Berg der Musen», Poul Nørlund om »Gravarna vid Herjolfsnes på Grönland», Bernhard Schmeidler om »Kaiser Heinrich IV. und seine Helfer im Investiturstreit» och om »Die Bedeutung des späteren Mittelalters für die deutsche und europäische Geschichte», Heinrich Ritter von Srbik om »Fürst Metternich», Francis Bull om »Björnstjerne Björnsons dikteriske gjennembrudd», Frithiof Brandt om »Sören Kierkegaard och Don Juan», Jacques Marouzeau om »Les tâches du latiniste d'aujourd'hui», Haakon Shetelig om »Nordisk Billedkunst i Vikingetiden», Giorgio Pasquali om »Die Frühgeschichte Roms im Spiegel der Sprachentwicklung», Eduard Fraenkel om »Römertum und griechische Form» och om »Interpretation av horatianska dikter», Giacomo Devoto om »Die Etrusker und ihre Sprache», B. Hrozný om »Die hethitischen Völker und Sprachen», Didrik Arup Seip om »Danskt och svenskt i Norge», Paul Lehmann om »Das Entstehen neuer lateinischer Schriftarten im Altertum und Mittelalter», Otto Neugebauer om »Vorgriechische Mathematik», Hans Hecht om »Die Bühnenkunst Shakespeares», Fredrik Paasche om »Medeltiden och vi», Yrjö Hirn om »Runebergs Kungarne på Salamis» och om »Den gode vilden. Ett litterärt motiv och en politisk-filosofisk illusion», Bjørn Kornerup om »Kulturinteriörer från Skåne för 300 år sedan», Sir Kenneth Clark om »British atmosphere in landscape», Hans Ruin om »Diktaren och esteticismen», Albert Olsen om »De nordisk-nederländska förbindelsernas historia före 1700», Edgar Rubin om »Følelseslivet. En fundamental Betragtning», Lis Jacobsen om »Du, De og Ni samt nogle andre tiltaleord i ældre og nyere tid» och Christian Elling om »Amalienborg».

Ekonomiskt understöd åt vetenskapligt arbete har under årens lopp lämnats i olika former, såsom t. ex. bidrag för publicering av uppnådda resultat, resestipendier, anslag till fältarkeologiska undersökningar m. m.

Vetenskaps-Societetens egen publikationsverksamhet har i första hand bestått i utgivandet av en fortlöpande serie av dels årsböcker, dels skrifter. Årsböckerna ha innehållit vetenskapliga uppsatser och smärre avhandlingar, minnesteckningar över avlidna ledamöter, redogörelser för Societetens verksamhet och räkenskaper, stadgar, förteckning över Societetens ledamöter och över medlemmar av styrelse och nämnder m. m. Hittills ha utkommit årgångarna 1920—1944.

Societetens skriftserie omfattar större vetenskapliga avhandlingar, företrädesvis, men icke nödvändigtvis, författade av ledamöter. Av de hittills föreliggande 29 banden utkom det senaste, professor Bertil Axelsons *Unpoetische Wörter*, hösten 1945.

Under åren 1924—30 utgav Societeten en recensionstidskrift med namnet »Litteris. An international review of humanities». Tidskriften, som hela tiden hölls på en mycket hög vetenskaplig nivå med bidrag av de allra förnämsta in- och utländska pennor, utkom med sammanlagt 20 häften i 7 band och redigerades av dåvarande docenterna S. B. Liljegren och Jöran Sahlgren samt professor Lauritz Weibull.

För närvarande planeras förutom fortsättning av årsböckerna och skriftserien en stort anlagd serie källpublikationer och undersökningar rörande de skånska landskapens kulturella och samhällsliga liv under perioden från 1400-talets mitt till freden i Roskilde. Detta stora sammelvärk kommer att gå under den gemensamma titeln »Skånsk Senmedeltid och Renässans». Banden komma att utges i tvångfri följd allteftersom de hinna färdigställas och finansieras. Den kommitté, som haft förberedelserna om hand, har utgjorts av professor Sture Bolin, fil. d:r Thorild Dahlgren och lektor Krister Hanell. Fonden, som i närvarande stund uppgår till 38.000 kronor, har åstadkommit genom bidrag av olika slag. Bland tecknarna märkas: direktör Edw. Berger, Halmstad, konsul Thorsten Bergh, Malmö, direktör Jörgen Faxé, Malmö, direktör P. Eg. Gummeson, Höganäs, disponent Nils Kjellström, Malmö, direktör Sven Lundberg, Hälsingborg, direktör Frans Möller, Kävlinge, trävaruhandlare P. Persson,

Malmö, doktor Bo Sahlin, Eslöv, greve Stig Thott, Skabersjö, direktör Åke Wiberg, Malmö, fru Klara Wijkander, Göteborg, Junex Konfektions Aktiebolag, Huskvarna, Aktiebolaget Klippans Finpappersbruk, Klippan, Aktiebolaget Landsverk, Landskrona, Aktiebolaget Malcus Holmquist, Halmstad, Brand- och Lifförsäkrings Aktiebolaget Skåne, Malmö, Försäkringsaktiebolaget Malmö, Malmö, Kockums Jernverk, Kallinge, Malmö Yllefabriks Aktiebolag, Malmö, Manufaktur Aktie Bolaget i Malmö, Malmö, Sjöförsäkrings Aktiebolaget Öresund, Malmö, Skånska Cementaktiebolaget, Malmö, samt Sydsvenska Dagbladets Aktiebolag, Malmö.

Vetenskaps-Societetens intäkter under de 25 åren 1920—1944 ha i runt tal uppgått till 400.000 kronor, varav stiftande ledamöters inträdes- och årsavgifter utgjort c:a 200.000 kronor, övriga gåvomedel c:a 25.000 kronor samt avkastning av kapital c:a 175.000 kronor. Utgifterna för Societetens verksamhet ha under samma tid uppgått till i runt tal 155.000 kronor, varav största posten, c:a 85.000 kronor, till tryckning. Den 31 december 1944 utgjorde Societetens fonder sammanlagt i runt tal 245.000 kronor, varav grundfond och dispositionsfond c:a 200.000 kronor samt resestipendiefond c:a 20.000 kronor. Genom under innevarande år tecknade bidrag till Societetens forskningsfond för de skånska landskapens historia, genom särskilda donationer i samband med Societetens 25-årsjubileum samt genom nyinträdda stiftande ledamöter beräknas Societetens fonder vid detta års utgång ha ytterligare vuxit till över 300.000 kronor.

Societeten ser i denna ekonomiska förkovring ett gott tecken på förståelse för sina syftemål och en garanti för att den i fortsättningen med framgång skall kunna fullfölja sin verksamhet efter samma linjer som hittills.»

MINNESTAL över Vetenskaps-Societetens under året bortgångne hedersledamot, professor *Heinrich Wölfflin*, Zürich, hölls av Societetens præs, professor *Ragnar Josephson*. Talet finnes återgivet på annan plats i denna årsbok (ovan sid. 161 ff.).

MINNESTAL över Societetens under året bortgångne senior, docenten vid Lunds universitet *Gustaf Raquette*, hölls av professor *Sven Dederling*. Talet finnes återgivet ovan sid. 169 ff.

VETENSKAPS-SOCIETETENS LAGERBRINGMEDALJ utdelades vid detta sammanträde för första gången. Societeten hade med anledning av sitt 25-årsjubileum låtit prägla en medalj över Sven Lagerbring för att, som det heter i bestämmelserna (införda i styrelseprotokoll av den 20 november 1945), »sålunda hugfästa minnet av en av Lunds universitets mest frejdade lärare, den moderna svenska



VETENSKAPS-SOCIETETENS LAGERBRINGMEDALJ

(Naturlig storlek)

historieforskningens fader, samt för att genom utdelning av medaljen belöna förtjänstfulla arbeten inom de humanistiska vetenskaperna».¹ Medaljen, som är utförd av skulptören Ivar Johnsson, Stockholm, återger på åtsidan Sven Lagerbring i bröstbild jämte inskription SVEN LAGERBRING, på frånsidan Societetens emblem, Athenahuvudet, jämte inskription FACTA INDAGANDO. OBSCURA EXPLI-

¹ Tidigare har en medalj präglats över Sven Lagerbring år 1781 — i Lagerbrings livstid — av Blekinge nation vid Lunds universitet, vilken nations inspektor han då hade varit i 32 år. Denna medaljs åtsida återger bröstbild med inskription SVENO LAGERBRING HISTORICUS, dess frånsida bär på sex rader inskriften INSPECTORI / SUO / PER XXXII ANNOS / BENE MERENTISSIMO / NATIO BLEK. LUND. / MDCCLXXXI. Beskrivning i Numismatiska meddelanden, utgivna av Svenska numismatiska föreningen, XVII:1, Sthlm 1905, s. 301, med reproduktion av åtsidan å tillhörande plansch 53:6.

CANDO. REM VERAM ENARRANDO inom omskrift NOVA SOCIETAS LITTERARUM LUNDENSIS. Medaljens diameter är 56 mm.

Enligt bestämmelserna skall Lagerbringmedaljen i silver utdelas minst vart femte år till yngre humanistisk vetenskapsidkare, som icke är ledamot av Vetenskaps-Societeten, främst sådan som utbildats eller är verksam vid Lunds universitet. Med medaljen följer en penningbelöning, vars storlek Societetens styrelse för varje gång fastställer.

Lagerbringmedaljen i brons kan efter rekvisition hos sekreteraren förvärfvas för självkostnadspris, 4 kronor, av Societetens ledamöter av alla kategorier.

År 1945 utdelades silvermedaljen av Societetens styrelse. Fr. o. m. 1946 är varje arbetande inländsk ledamot av Societeten berättigad att före den 1 november till styrelsen inlämna skriftligt motiverat förslag om silvermedaljens utdelande för året till viss person. Styrelsen har därefter att avgöra, om medaljen skall under året utdelas eller ej. Besluter styrelsen, att så skall ske, kallas styrelse och valnämnd till gemensamt möte, vilket tilldelar medaljen en av de sedan sista utdelningen föreslagna personerna.

Då Vetenskaps-Societetens Lagerbringmedalj i silver vid jubileumstillfället för första gången utdelades, tillföll den, jämte ett penningbelopp på 750 kronor, enligt styrelsens beslut docenten i litteraturhistoria vid Lunds universitet *Carl Fehrman* såsom belöning för hans doktorsavhandling om »Levertins lyrik» och överlämnades av Societetens förste präses och nuvarande hedersledamot, f. d. innehavaren av Sven Lagerbrings lärostol i historia vid Lunds universitet, professor *Lauritz Weibull*, som därvid även med några ord bragte Sven Lagerbrings gärning i erinran. Professor *Weibull* yttrade:

»Mina damer och herrar!

Sven LagerBring är det stora namnet i Lunds universitets historia under 1700-talet. I sextiosju år var han knuten till vårt universitet, i fyrtiofem år som professor. Hans vetenskapliga arbeten, i första hand Swea Rikes historia, förvarar minnet av hans gärning.

Den svenska historien, skrev Sven LagerBring en gång, är ett *Augiæ stabulum*, en hisklig sammangyttring av några sanningar och oräkneliga osanningar. Uttalandet visar hans stridsinställning mot

föregångarna, Rudbeckianerna och Olof von Dalin. Sven LagerBring tog sig för att rensa upp i Augiasstallet. Upprensningen tog hans hela livstid. Metodiskt gick han till väga. De samtida breven och diplomerna, de äldsta berättelserna blev lagda till grund för hans framställning. Ett skarpt, sunt vägande omdöme skilde agnarna från vetet; att avtorka sminken från de målade belätena, att visa dem sådana de är i sig själva, formulerade han uppgiften. Tiden var Voltaires och Montesquieus, och från dem kom tanken att vid sidan om den politiska utvecklingen, vad som rörde diplomati och krigsväsende, rycka in kulturutvecklingen i dess helhet; en huvudvikt lades därvid på författningens livets, kyrkans och vetenskapernas tillstånd. De klassicistiskt stränga och strama former som karakteriserade tidens framställningssätt, blev slojade. Enkelt och naturligt berättade Sven LagerBring om de gångna tiderna, full av märgfull ursprunglighet; orden kunde falla spirituellt träffande, än oftare kärvt satiriskt eller ironiskt. Den samtida danske historikern Peter Frederik Suhm satte eftermälet: »nordisk historias bärande kraft; i klarhet och lärdom utan överman; en ära för Sverige».

Då Vetenskaps-Societeten velat hugfästa Sven LagerBrings minne i kväll, har den låtit upphänga hans porträtt här i salen. Carl Christopher Gjörwell, hans trofaste vän och gynnare, lät 1779 Per Krafft d. ä. måla detta porträtt och skänkte det till universitetsbiblioteket. Men Societeten har inte velat inskränka sig härtill: den har, för att hedra Sven LagerBrings minne, låtit prägla en medalj över honom. Medaljen är utförd av skulptören Ivar Johnsson. På åtsidan: Sven LagerBrings bröstbild; på frånsidan: Societetens namn och emblem och orden *Facta indagando. Obscura explicando. Rem veram enarrando* — man skulle kunna översätta att som uppgift för humanistisk forskning står att uppdaga och fastställa fakta, att förklara det dunkla, att framställa förhållandena i deras sanna dager. Orden har eminent sin tillämpning på den mans forskning till vars minne medaljen är präglad.

I de bestämmelser som gäller för denna Lagerbringmedalj är stadgat att medaljen skall präglas i guld, silver och brons. Medaljen i guld kan tilldelas person vars insatser inom eller till fromma för humanistisk forskning Societeten vill på ett särskilt sätt hedra. Medaljen i silver utdelas minst vart femte år till yngre humanistiska vetenskapsidkare, främst sådana som utbildats eller är verksamma

vid Lunds universitet, dock att ledamot av Societeten inte må ifrågakomma; person som utmärkes med medaljen skall samtidigt tilldelas ett penningbelopp vars storlek Societetens styrelse fastställer för varje gång. Lagerbringmedaljen i brons slutligen utdelas vid jubileet 1945 åt de Societetens ledamöter och särskilt inbjudna gäster som deltar i jubileumsfesten.

Vetenskaps-Societeten är i den lyckliga belägenheten att för första gång i kväll kunna utdela Lagerbringmedaljen i silver. Det är mig en glädje att på uppdrag av Societetens styrelse be docenten doktor *Carl Fehrman* träda fram till katedern här.

Herr Docent!

För vinnande av filosofisk doktorsgrad utgav Ni i våras en avhandling om Oscar Levertins lyrik. I denna avhandling har Ni med omfattande lärdom och mångsidig humanistisk bildning belyst den lärde humanistens diktning, utrett dess historiska förbindelser och sammanhang och med subtil estetisk uppfattning tolkat dess poetiska innebörd. Värdet av Eder avhandling, dess löftesgivande karaktär har bestämt Societetens styrelse att tilldela Eder Lagerbringmedaljen i silver.

Jag överlämnar nu medaljen till Eder jämte det konvolut som enligt Styrelsens beslut åtföljer den och bringar Eder Societetens varma lyckönskningar till fortsatt verksamhet i humanistisk forsknings tjänst.»

HÖGTIDSFÖRELÄSNINGEN hölls av Lunds universitets rektor, professor *Joh. Lindblom* över ämnet: »En nyupptäckt kultur i Österlandet». Talaren gav en exposé över de under 1930-talet utförda arkeologiska grävningarna i det syriska Ras Schamra. Han uppehöll sig särskilt vid det egenartade alfabetet, vid de kultiska och episka texterna samt vid frågan om Ras Schamra-fyndens betydelse för den gammaltestamentliga vetenskapen. En redovisning gavs för Ras Schamra-forskningens gång och resultat intill närvarande stund.

JUBILEUMSSAMMANTRÄDET avslutades med en bankett som hade samlat ett hundratal deltagare.

VETENSKAPS-SOCIETETEN I LUND

1944—1945

VETENSKAPS-SOCIETETEN I LUND.

Beskyddare och Præses illustris.

H. K. H. KRONPRINSEN.

Bortgångna hedersledamöter.

- MONTELIUS, GUSTAF OSCAR AUGUSTIN, riksantikvarie, f. $\frac{9}{9}$ 1843,
† $\frac{4}{11}$ 1921.
- THOMSEN, VILHELM LUDVIG PETER, excellens, professor, f. $\frac{25}{1}$ 1842,
† $\frac{13}{5}$ 1927.
- TEGNÉR, ESAIAS HENRIK WILHELM, professor, f. $\frac{13}{1}$ 1843, † $\frac{21}{11}$
1928.
- V. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, ULRICH, excellens, professor, f. $\frac{22}{12}$
1848, † $\frac{25}{9}$ 1931.
- MÜLLER, SOPHUS OTTO, museumsdirektör, f. $\frac{24}{5}$ 1846, † $\frac{24}{2}$ 1934.
- KOCK, KARL AXEL LICHNOWSKY, professor, f. $\frac{2}{3}$ 1851, † $\frac{18}{3}$ 1935.
- MEILLET, PAUL JULES ANTOINE, professor, f. $\frac{11}{11}$ 1866, † $\frac{21}{9}$ 1936.
- EVANS, SIR ARTHUR JOHN, professor, f. $\frac{8}{7}$ 1851, † $\frac{11}{7}$ 1941.
- WÖLFFLIN, HEINRICH, professor, Zürich, f. $\frac{21}{6}$ 1864, † $\frac{19}{7}$ 1945.

Hedersledamöter.

- CROCE, BENEDETTO, senator, Neapel, f. $\frac{25}{2}$ 1866, 34.
- HIRN, YRJÖ, professor emeritus, Helsingfors, f. $\frac{7}{12}$ 1870, 39.
- NILSSON, NILS MARTIN PERSSON, professor emeritus, Lund, f. $\frac{12}{7}$
1874, 41.
- WEIBULL, LAURITZ ULRIK ABSALON, professor emeritus, f. d. præses,
Lund, f. $\frac{2}{4}$ 1873, 43.
- LÖFSTEDT, HAIMON EINAR HARALD, professor emeritus, f. d. præses,
Lund, f. $\frac{15}{6}$ 1880, 45.

Styrelse.

Præses: STURE BOLIN (1945).

V. præses: KRISTER HANELL (1944).

Sekreterare: GERHARD BENDZ (1945).

Skattmästare: THORILD DAHLGREN (1945).

Medlemmar: BO SAHLIN (1943), STIG THOTT (1944), ALBERT WIFSTRAND (1944), ALGOT WERIN (1945), SVEN DEDERING (1945).

Suppleanter: KARL GUSTAV LJUNGGREN (1943), SVEN KJÖLLERSTRÖM (1945), IVAN SVALENIUS (1945).

Valnämnd.

Ordförande: Soc:s Præses.

Medlemmar: IVAR LINDQUIST (1944), ALBERT WIFSTRAND (1944), ÅKE PETZÄLL (1945), SVEN DEDERING (1945).

Suppleanter: GERHARD BENDZ (1944), GUNNAR AHLSTRÖM (1945).

Granskningsnämnd.

Ordförande: Soc:s Sekreterare.

Medlemmar: ALBERT WIFSTRAND (1944), STURE BOLIN (1944), KARL GUSTAV LJUNGGREN (1945), ÅKE PETZÄLL (1945).

Bortgångna stiftande ledamöter.

V. HALLWYL, WALTER, greve, f. $^{26}/_1$ 1839, † $^{27}/_2$ 1921.

EDSTRAND, REINHOLD THEODOR WERNER, direktör, f. $^{15}/_6$ 1882, † $^{25}/_{11}$ 1923.

SWARTZ, CARL JOHAN GUSTAF, universitetskansler, f. $^{5}/_6$ 1858, † $^{6}/_{11}$ 1926.

PETRÉN, KARL ANDERS, professor, f. $^{2}/_{12}$ 1868, † $^{16}/_{10}$ 1927.

WACHTMEISTER, AXEL WILHELM, greve, kammarherre, f. $^{16}/_7$ 1869, † $^{24}/_8$ 1929.

ENGESTRÖM, MAX EMIL LEOPOLD, konsul, f. $^{15}/_{11}$ 1867, † $^{25}/_3$ 1930.

V. GEIJER, FREDRIK WILHELM GUSTAF, ryttmästare, godsägare, f. $^{8}/_2$ 1865, † $^{16}/_5$ 1930.

V. HALLWYL, ANNA FREDRIKA WILHELMINA, f. KEMPE, grevinna, f. $^{1}/_{10}$ 1844, † $^{27}/_7$ 1930.

- HAFFNER, JOHAN, stadsläkare, f. $6/9$ 1876, † $14/4$ 1931.
 SAHLIN, JOHAN ALBERT, fabriksägare, f. $7/9$ 1868, † $17/5$ 1936.
 SWARTZ, PEHR JOHAN JACOB, direktör, f. $21/10$ 1860, † $5/6$ 1939.
 WESTRUP, JOHAN WILHELM MAGNUS, v. konsul, f. $13/5$ 1862, † $9/11$ 1939.
 LUNDAHL, NILS, fil. d:r, f. $23/5$ 1858, † $16/6$ 1940.
 GYLLENKROK, NILS JOHAN MALCOLM, friherre, hovstallmästare, f. $15/10$ 1887, † $9/4$ 1941.
 COYET, HILDA ELEONORE HENRIETTE DOROTÉE AMELIE, f. friherrinna CEDERSTRÖM, f. $16/3$ 1859, † $28/8$ 1941.
 MONTELIN, ADOLF FREDRIK, apotekare, f. $17/1$ 1871, † $28/10$ 1941.
 SAHLIN, CARL ANDREAS, fil. d:r, f. $15/12$ 1861, † $22/1$ 1943.

Stiftande ledamöter.

- BERGER, SVANTE EDWIN LARSSON, direktör, Halmstad, f. $13/5$ 71, 20.
 v. SCHMITERLÖW, ADELHEID EMMA OTBURGIS, fröken, Smålands Rydaholm, f. $15/8$ 75, 20.
 JACOBSEN, HELGE, direktör, Köpenhamn, f. $24/12$ 82, 21.
 EDSTRAND, KARIN THEKLA ELEONORA, fröken, Malmö, f. $3/7$ 80, 21.
 NORDQVIST, GUNHILD THERESIA ELVIRA, f. EDSTRAND, doktorinna, Sjöbo, f. $23/9$ 83, 21.
 ROOS, AXEL BERNHARD, jur. dr., advokat, Malmö, f. $4/3$ 86, 21.
 DUNKER, HENRY CHRISTIAN LOUIS, fabriksdisponent, Hälsingborg, f. $6/9$ 70, 25.
 LUNDSTRÖM, MARGIT JOHANNA PALÆMONA CECILIA, f. VON GEIJER, generalska, Göteborg, f. $24/2$ 1907, 32.
 DAHLGREN, STURE HJALMAR THORILD, fil. d:r, assuransdirektör, Malmö, f. $25/6$ 88, 33.
 WEIBULL, MÄRTA MARIA (MARY) SOFIA, f. FAHLBECK, professorska, Göteborg, f. $18/1$ 97, 34.
 WIJKANDER, KLARA SEVERINA, f. KOCK, fru, Göteborg, f. $28/11$ 88, 40.
 SAHLIN, BO KARL HENRIK, med. lic., direktör, Eslöv, f. $24/7$ 01, 40.
 THOTT, GUSTAF OTTO TAGE STIG, greve, hovjägmästare, Skabersjö, f. $29/1$ 85, 41.
 EHRNBERG, GÖSTA THEODOR, direktör, Simrishamn, f. $26/5$ 95, 42.

- BERGH, THORSTEN CHRISTIAN HOWARD, jur. o. fil. kand., konsul, Malmö, f. $1/10$ 01, 43.
WIGSTRAND, GUNNAR, ingenjör, Åkeholm, f. $11/1$ 03, 44.
LUNDBERG, SVEN EMIL, bergsingenjör, direktör, Hälsingborg, f. $21/8$ 89, 45.
LUNDBLAD, NILS WALDEMAR, f. d. hovrättsassessor, direktör, Malmö, f. $7/12$ 88, 45.
WEHTJE, ERNST JONAS, direktör, Malmö, f. $17/7$ 91, 45.

Seniorer.

- PEDERSEN, HOLGER, professor emeritus, Köpenhamn, f. $7/4$ 67, 21.
BROCH, OLAF, professor emeritus, Oslo, f. $4/8$ 67, 20.
HAHR, AUGUST, professor emeritus, Uppsala, f. $21/10$ 68, 21.
CUNY, ALBERT, professor emeritus, Bordeaux, f. $16/5$ 69, 24.
MOBERG, CARL AXEL, professor emeritus, Lund, f. $15/6$ 72, 20.
GRØNBECH, VILHELM PETER, professor emeritus, Gjentofte, f. $14/6$ 73, 20.
KOHT, HALVDAN, professor emeritus, Oslo, f. $7/7$ 73, 22.
SOUTER, ALEXANDER, professor, Oxford, f. $14/8$ 73, 27.
WALBERG, FRANS GUSTAF EMANUEL, professor emeritus, Lund, f. $24/12$ 73, 27.
ANDERSSON, JOHAN GUNNAR, professor emeritus, Stockholm, f. $3/7$ 74, 25.
CHRISTENSEN, ARTHUR EMANUEL, professor, Köpenhamn, f. $9/1$ 75, 27.
FABRICIUS, KNUD FREDERIK KROG, professor, Köpenhamn, f. $13/8$ 75, 25.
HESSELMAN, BENGT IVAR, professor emeritus, Uppsala, f. $21/12$ 75, 25.
POULSEN, POUL FREDERIK SIGFRED, museumsdirektör, Köpenhamn, f. $7/3$ 76, 21.
HECHT, HANS, professor, Berlin, f. $16/7$ 76, 24.
HEINERTZ, NILS OTTO, lektor, Stockholm, f. $5/11$ 76, 21.
ARUP, ERIK IPSEN, professor, Köpenhamn, f. $22/11$ 76, 20.
EKWALL, BROR OSKAR EILERT, professor emeritus, Lund, f. $8/1$ 77, 25.
TUNELD, EBBE OSCAR, professor, Arild, f. $7/4$ 77, 21.
SHETELIG, HAAKON, professor, Bergen, f. $25/6$ 77, 21.
THEANDER, CARL EJLERT OLOF, lektor, Stockholm, f. $10/2$ 78, 20.

- V. SRBIK, HEINRICH RITTER, professor, Wien, f. $10/11$ 78, 30.
OLSEN, MAGNUS BERNHARD, professor, Oslo, f. $28/11$ 78, 20.
V. SYDOW, CARL WILHELM, professor emeritus, Lund, f. $21/12$ 78, 20.
ARNE, TURE ALGOT J:SON, professor, Stockholm, f. $7/5$ 79, 20.
ROOSVAL, JOHNNY AUGUST EMANUEL, professor, Stockholm, f. $29/8$
79, 20.
FRÖDIN, JOHN OTTO HENRIK, professor emeritus, Uppsala, f. $16/4$
79, 25.
SCHMEIDLER, BERNHARD, professor, Erlangen, f. $6/8$ 79, 24.
MAWER, ALLEN, professor, London, f. $8/5$ 79, 24.
EIDEM, ERLING, ärkebiskop, Uppsala, f. $23/4$ 80, 20.
LAMM, MARTIN, professor, Stockholm, f. $22/6$ 80, 20.
RUDBERG, GUNNAR, professor emeritus, Uppsala, f. $17/10$ 80, 20.
TUXEN, POUL, professor, Köpenhamn, f. $8/12$ 80, 23.
KONOPCZYŃSKI, WŁADYSŁAW ALEXANDER, professor, Krakow, f. 80, 24.
KARITZ, ANDERS, professor, Uppsala, f. $28/2$ 81, 20.
LINDKVIST, ERIK HARALD, rektor, Hälsingborg, f. $14/10$ 81, 20.
LANDQUIST, JOHN, professor, Lund, f. $3/12$ 81, 21.
LIESTØL, KNUT, professor, Oslo, f. $13/11$ 81, 20.
MATTHIESSEN, HUGO ALBERT, museumsinspektör, Köpenhamn, f.
 $19/12$ 81, 20.
TUNBERG, SVEN AUGUST DANIEL, professor, rektor, Stockholm, f.
 $1/2$ 82, 20.
SMITH, HELMER, professor, Uppsala, f. $26/4$ 82, 23.
NELSON, HELGE MAGNUS OSKAR, professor, Lund, f. $15/4$ 82, 23.
LINDQVIST, ADOLF NATANAEL (NATAN), professor, Uppsala, f. $5/4$
82, 33.
LINDBLOM, CHRISTIAN JOHANNES, professor, rector magnificus, Lund,
f. $7/6$ 82, 34.
HARVA, UNO NILS OSCAR, professor, Helsingfors, f. $31/8$ 82, 22.
JACOBSEN, ELISABETH (LIS), dr. phil., Köpenhamn, f. $29/1$ 82, 33.
BÖÖK, MARTIN FREDRIK CHRISTOFFERSSON, professor, Lund, f. $12/5$
83, 20.
BELFRAGE, SIXTEN ESBJÖRN MAURITZ, fil. d:r, Åkarp, f. $27/7$ 83, 27.
PALMÉR, JOHAN, docent, lektor, Lund, f. $3/12$ 83, 28.
PEDERSEN, JOHANNES PEDER EJLER, professor, Köpenhamn, f. $7/11$
83, 27.
NYMAN, ALF TOR, professor, f. d. præses, Lund, f. $12/3$ 84, 20.

- SAHLGREN, GUSTAF FREDRIK JÖRAN, professor, Uppsala, f. $\frac{8}{4}$ 84, 20.
 SEIP, DIDRIK ARUP, professor, rektor, Oslo, f. $\frac{31}{9}$ 84, 35.
 KJELLIN, TOR HELGE, professor, museiintendent, Karlstad, f. $\frac{24}{4}$ 85, 20.
 LILJEGREN, STEN BODVAR, professor, Uppsala, f. $\frac{8}{5}$ 85, 20.
 LAGERROTH, LARS FREDRIK BARTHOLD, professor, Lund, f. $\frac{10}{9}$ 85, 20.
 ANDERSON, WALTER, professor, Königsberg, f. $\frac{10}{10}$ 85, 32.
 PASQUALI, GIORGIO, professor, Florens, f. $\frac{29}{4}$ 85, 32.
 JAAKKOLA, KAARLE JALMARI, professor, Helsingfors, f. $\frac{1}{1}$ 85, 35.
 MÖRNER, AGNES MARIANNE, rektor, Malmö, f. $\frac{4}{1}$ 86, 20.
 VASMER, MAX, professor, Berlin-Wilmersdorf, f. $\frac{28}{2}$ 86, 30.
 WEIBULL, CURT HUGO JOHANNES, professor, rektor, Göteborg, f. $\frac{19}{8}$
 86, 20.
 NORDAL, SIGURÐUR, professor, Reykjavik, f. $\frac{14}{9}$ 86, 36.
 BONNESEN, STEN, lektor, Vänersborg, f. $\frac{11}{10}$ 86, 22.
 BULL, FRANCIS, professor, Oslo, f. $\frac{4}{10}$ 87, 32.
 FRIIS-JOHANSEN, KNUD, professor, Köpenhamn, f. $\frac{1}{11}$ 87, 37.
 CARLSSON, OSCAR GOTTFRID HENRIK, professor, Lund, f. $\frac{18}{12}$ 87, 25.
 FRAENKEL, EDUARD, professor, Oxford, f. $\frac{17}{3}$ 88, 33.
 PERSSON, AXEL WALDEMAR, professor, Uppsala, f. $\frac{1}{6}$ 88, 20.
 JAEGER, WERNER, professor, Cambridge, U. S. A., f. $\frac{30}{7}$ 88, 27.
 NØRLUND, POUL, museumsdirektör, Köpenhamn, f. $\frac{4}{11}$ 88, 24.
 CARLQUIST, NILS WILHELM GUNNAR, överbibliotekarie, Lund, f. $\frac{3}{2}$
 89, 25.
 HABERLANDT, ARTHUR, professor, Wien, f. $\frac{9}{3}$ 89, 24.
 ROTH, ERIK GUSTAF THEODOR, professor, Lund, f. $\frac{24}{4}$ 89, 33.
 GALSTER, GEORG, museumsinspektör, Köpenhamn, f. $\frac{17}{5}$ 89, 44.
 PIPPING, HUGO RUDOLF (ROLF), professor, Åbo, f. $\frac{1}{6}$ 89, 35.
 AHLNUND, NILS GABRIEL, professor, Stockholm, f. $\frac{23}{8}$ 89, 36.
 KARLGREN, KLAS BERNHARD JOHANNES, professor, Stockholm, f. $\frac{5}{10}$
 89, 20.
 SAURAT, DENIS, professor, London, f. $\frac{21}{3}$ 90, 24.
 OLSEN, ALBERT, professor, Köpenhamn, f. $\frac{16}{5}$ 90, 40.
 KAILA, EINO SAKARI, professor, Helsingfors, f. $\frac{9}{8}$ 90, 41.
 BRØNSTED, JOHANNES BALTHASAR, professor, Köpenhamn, f. $\frac{5}{10}$
 90, 37.
 NOREEN, ERIK, professor, Uppsala, f. $\frac{3}{11}$ 90, 32.
 ANDRÉN, GEORG, professor, Lerum, f. $\frac{10}{12}$ 90, 36.
 HEDSTRÖM, KARL FREDRIK GUNNAR, docent, Lund, f. $\frac{31}{12}$ 90, 37.

Arbetande ledamöter.

a. Inländska.

- WERIN, ALGOT GUSTAF, docent, bokförläggare, Lund, f. $19/10$ 92, 25.
LINDQUIST, IVAR ARTUR, professor, Lund, f. $31/5$ 95, 25.
ANDERBERG, GUSTAF ALFRED RUDOLF, professor, Uppsala, f. $6/1$ 92, 26.
CARLSSON, NILS GUNNAR, lektor, docent, Stockholm, f. $7/3$ 94, 26.
THOMSON, ARTHUR NATANAEL, landshövding, Malmö, f. $6/11$ 91, 27.
KNUTSSON, KNUT PETER, professor, stadsbibliotekarie, Stockholm, f. $5/3$ 97, 28.
JOSEPHSON, RAGNAR, professor, f. d. præses, Lund, f. $8/3$ 91, 29.
ASPELIN, GUNNAR, professor, Göteborg, f. $23/9$ 98, 29.
BRILIOTH, YNGVE TORGNY, biskop, Växjö, f. $12/7$ 91, 30.
BOLIN, ANDERS STURE RAGNAR, professor, Lund, f. $27/5$ 00, 30.
WIFSTRAND, SVEN ALBERT, professor, Lund, f. $3/3$ 01, 30.
TILANDER, ARTUR GUNNAR, professor, Stockholm, f. $22/7$ 94, 31.
ANDERSSON, CARL INGVAR, fil. d:r, Stockholm, f. $19/3$ 99, 31.
HARRIE, IVAR OLAV, chefredaktör, Stockholm, f. $18/3$ 99, 32.
THERMÆNIUS, JOHAN EDVARD FREDRIK, lektor, docent, Stockholm, f. $14/12$ 96, 32.
OLINDER, OLOF GUNNAR, docent, Göteborg, f. $10/7$ 93, 34.
LÖFSTEDT, ERNST MARTIN HUGO, lektor, Skövde, f. $13/12$ 93, 34.
ÅKERMAN, JOHAN HENRIK, professor, Lund, f. $31/3$ 96, 34.
OLIVECRONA, KNUT HANS KARL, professor, Lund, f. $25/10$ 97, 35.
PLEIJEL, HILDING ATHANASIUS, professor, Lund, f. $19/10$ 93, 35.
RICHTER, HERMAN BROR, förste bibliotekarie, docent, Lund, f. $6/9$ 93, 35.
STRÖMBÄCK, DAG ALVAR, docent, föreståndare för Landsmålsarkivet, Uppsala, f. $13/8$ 00, 35.
COLLINDER, NILS ALFRED TORBJÖRN (BJÖRN), professor, Uppsala, f. $22/7$ 94, 36.
SEGERSTEDT, TORGNY, professor, Uppsala, f. $11/8$ 08, 36.
ÅKERLUND, ALVAR WALTER, lektor, Växjö, f. $23/12$ 02, 36.
VALMIN, MATTIAS NATAN, lektor, Växjö, f. $30/5$ 98, 37.
ELOVSON, JOHN HARALD, docent, lektor, Lund, f. $1/6$ 97, 37.
LJUNGGREN, KARL GUSTAV, professor, Lund, f. $6/12$ 06, 37.

- JARRING, GUNNAR VALFRID, docent, Lund, f. $^{12}/_{10}$ 07, 37.
 DEDERING, SVEN EMANUEL, professor, Lund, f. $^{10}/_{12}$ 97, 38.
 AXELSON, BERTIL FOLKE BONDE, professor, Lund, f. $^{22}/_{12}$ 06, 38.
 HANELL, KRISTER, lektor, Hässleholm, f. $^8/_8$ 04, 38.
 KJÖLLERSTRÖM, SVEN GOTTLIEB, professor, Lund, f. $^{28}/_1$ 01, 39.
 OLSSON, BROR HJALMAR, förste bibliotekarie, Lund, f. $^6/_8$ 94, 39.
 LOMBARD, ALF, professor, Lund, f. $^8/_7$ 02, 40.
 PETZÄLL, ÅKE, professor, Lund, f. $^3/_7$ 01, 40.
 SJÖGREN, IVAR WILHELM, professor, Lund, f. $^{12}/_6$ 97, 40.
 GJERSTAD, ERIK PAUL EINAR, professor, Lund, f. $^{30}/_{10}$ 97, 41.
 SVENSSON, NILS ARNOLD, lektor, Karlskrona, f. $^{16}/_8$ 03, 41.
 JOHANNISSON, TURE GUSTAF, professor, Göteborg, f. $^{26}/_9$ 03, 41.
 ARNGART, OLOF SIGFRID, professor, Lund, f. $^{15}/_4$ 05, 42.
 BENDZ, CLAËS GERHARD MORTIMER, docent, Lund, f. $^{16}/_{10}$ 08, 43.
 FRISK, JÖNS IVAN HJALMAR, professor, Göteborg, f. $^4/_8$ 00, 44.
 SVALENIUS, IVAN HÅKAN, docent, Lund, f. $^7/_9$ 06, 44.
 RYDBECK, MONICA AUGUSTA ELISABETH CHRISTINA, docent, Lund,
 f. $^{11}/_{11}$ 06, 44.
 DAHLBERG, ANDERS TORSTEN, lektor, Landskrona, f. $^{18}/_8$ 06, 44.
 KJELLBERG, SVEN TORSTEN, fil. dr, museiintendent, Lund, f. $^{22}/_6$
 92, 44.
 AHLSTRÖM, GUSTAF GUNNAR, docent, Lund, f. $^{25}/_{11}$ 06, 45.
 ROSÉN, JERKER INGMAR, docent, Lund, f. $^6/_5$ 09, 45.
 SVENSSON, JOHN ALFRED, docent, Lund, f. $^5/_2$ 04, 45.

b. Utländska.

- RUBOW, PAUL VICTOR, professor, Köpenhamn, f. $^9/_1$ 96, 30.
 BRANDT, FRITHIOF, professor, Köpenhamn, f. $^{23}/_5$ 92, 32.
 MACKENSEN, LUTZ, professor, Riga, f. $^{15}/_6$ 01, 32.
 BLATT, FRANZ, professor, Aarhus, f. $^{31}/_8$ 03, 34.
 HAMMERICH, LOUIS L., professor, Köpenhamn, f. $^{31}/_7$ 92, 36.
 HELGASON, JÓN, professor, Köpenhamn, f. $^{30}/_6$ 99, 38.
 KORNERUP, BJØRN, arkivarie, Köpenhamn, f. $^8/_5$ 96, 39.
 L'ORANGE, HANS PETER, professor, Oslo, f. $^2/_3$ 03, 40.
 RUIN, HANS WALDEMAR, professor, Åbo, f. $^{18}/_6$ 91, 40.
 HØEG, CARSTEN, professor, Köpenhamn, f. $^{15}/_{11}$ 96, 41.
 KOCH, HANS HARALD HAL, professor, Köpenhamn, f. $^6/_5$ 04, 41.

- CLARK, SIR KENNETH MC KENZIE, museidirektör, London, f. ¹³/₇ 03, 42.
MOLTKE, ERIK, cand. mag., Köpenhamn, f. ⁴/₄ 01, 43.
PIPPING, HUGO EDVARD, professor, Helsingfors, f. ¹²/₆ 95, 44.
ELLING, CHRISTIAN, professor, Köpenhamn, f. ¹⁴/₁₁ 01, 45.
LUNDHOLM, OSCAR HELGE, professor, Durham, U.S.A., f. ¹⁵/₅ 91, 45.
NORDMAN, CARL AXEL, statsarkeolog, Helsingfors, f. ²⁸/₁ 92, 45.
SCHREINER, JOHAN CHRISTIAN, docent, Oslo, f. ²⁵/₅ 03, 45.
SVEINSSON, EINAR ÓLAFUR, professor, Reykjavik, f. ¹²/₁₂ 99, 45.

SOCIETETENS VERKSAMHET ARBETSÅRET 1944—1945.

Till stiftande ledamöter ha kallats direktören, bergsingenjören Sven Lundberg, Hälsingborg, hovrättsassessorn, direktören Nils W. Lundblad, Malmö, och direktören Ernst Wehtje, Malmö.

Som arbetande inländska ledamöter ha under år 1944 upptagits professorn Hjalmar Frisk, Göteborg, docenten Ivan Svalenius, Lund, docenten Monica Rydbeck, Lund, lektorn Torsten Dahlberg, Landskrona, och museiintendenten Sven Kjellberg, Lund.

Som arbetande utländska ledamöter ha under år 1944 upptagits museumsinspektören Georg Galster, Köpenhamn, och professor Hugo E. Pipping, Helsingfors.

Som arbetande inländska ledamöter ha under år 1945 upptagits docenterna Gunnar Ahlström, Jerker Rosén och John Svensson, Lund.

Som arbetande utländska ledamöter ha under år 1945 upptagits professorn Christian Elling, Köpenhamn, professorn Helge Lundholm, Durham, U. S. A., statsarkeologen Carl Axel Nordman, Helsingfors, docenten Johan Schreiner, Oslo, och professorn Einar Ólafur Sveinsson, Reykjavik.

Till sin hedersledamot har Societeten utnämnt seniorn i Societeten, dess förutvarande präses, En av de Aderton i Svenska Akademien, professor emeritus Einar Löfstedt, Lund.

Vid högtidssammanträdet den 8 december 1944 talade professor Axel Boëthius, Göteborg, över ämnet »Italien i den antika konsten».

Dessutom ha på inbjudan av Societeten föredrag hållits:

den 14 februari 1945 av dr. phil. Lis Jacobsen, Köpenhamn, över ämnet »*Du, De* og *Ni* samt nogle andre tiltaleord i ældre og nyere tid»,

den 26 mars 1945 av professor Axel Romdahl, Göteborg, över ämnet »Stilutvecklingen i Edvard Munchs konst»,

den 3 april 1945 av professor Hjalmar Frisk, Göteborg, över ämnet »Språkvetenskap och litteraturforskning. En inledning till diskussion», samt

den 17 oktober 1945 av professor Christian Elling, Köpenhamn, över ämnet »Amalienborg».

Vidare företog Societeten den 27 maj 1945 en utflykt till Hvide-rups och Ellinge slott, vilka förevisades, samt till Eslöv, där doktor Bo Sahlin demonstrerade sin konstsamling.

Av trycket ha under arbetsåret utgivits:

Skrifter utgivna av Vetenskaps-Societeten i Lund.

29. BERTIL AXELSON: Unpoetische Wörter. Ein Beitrag zur Kenntnis der lateinischen Dichtersprache.

Årsbok 1944.

Av Årsbok 1945: BERTIL MALMBERG: Système et méthode. Trois études de linguistique générale.

Under tryckning är:

Årsbok 1945.

Följande verk planeras:

»Skånsk Senmedeltid och Renässans», en serie källpublikationer, undersökningar och framställningar rörande de skånska landskapens, Skånes, Hallands och Blekinges, kulturella och samhälleliga liv under perioden från ungefär 1400-talets mitt till Roskildefreden 1658.

Ur anslaget för tillfälliga och smärre bidrag till vetenskaplig forskning ha den 23 november 1943 utdelats:

till professor Sven Kjällerström för arkivstudier i Stockholm och Uppsala till slutförandet av en undersökning av kyrkolagsproblemet i Sverige 1571—1682, 200 kronor,

till professor Sture Bolin för renskrift av sista kapitlen i ett arbete om krigsutbrottet 1939 samt för tryckning av tabeller avsedda att för Hallands och Skånes del föra det befolkningsstatistiska materialet tillbaka till 1721, 185 kronor,

till docent Harald Elovson för arkivstudier i Stockholm för en monografi över Bengt Lidner, 175 kronor.

I anslutning till Societetens under år 1945 inträffande 25-årsjubileum har Societeten haft glädjen att mottaga tvenne donationer,

dels från ett företag, som önskar vara okänt, 10.000 kronor att bilda en fond till främjande av Societetens syften,

dels från enskilda givare, som likaledes önska vara okända, en liknande fond till främjande av vetenskaplig forskning inom de samhällsvetenskapliga disciplinerna på sätt som närmare anges i gåvobrevet.

Fonden för publikation av verket »Skånsk Senmedeltid och Renässans» har genom bidrag av olika slag nått beloppet 38.000 kronor.

Lund den 27 november 1945.

Gerhard Bendz.

SAMMANDRAG
AV VETENSKAPS-SOCIETETENS I LUND RÄKENSKAPER
ÅR 1944.

Balanskonto den 1 januari 1944.

Tillgångar:		Skulder:	
Obligationer	185,485: —	Grundfond	159,000: —
Aktier	1,750: —	Dispositionsfond	35,000: —
Banktillgodohavanden	45,234: 23	Grevinnan von Hallwyls fond	10,000: —
Kassa	6: 20	Knut och Alice Wallenbergs fond	5,000: —
		Andra donatorers fond ...	3,000: —
		Resestipendiefond	17,759: 86
		Överskottsmedels fond.....	2,715: 57
	Kronor 232,475: 43		Kronor 232,475: 43

Vinst- och förlustkonto år 1944.

Inkomster:		Utgifter:	
Räntor å obligationer	7,149: 17	Ränta å obligationer	76: 80
Kursvinst å obligationer ...	650: —	Stämplat, courtage och clea- ringavg.	3: 45
Utdelning å aktier.....	175: —	Diskonto å årsavgifter	610: 02
Räntor å banktillgodoha- vanden	1,303: 98	Sekreteraren	750: —
Inträdesavgifter	1,000: —	Föreläsare	510: —
Årsavgifter	6,000: —	Forskningsbidrag	560: —
Försålda skrifter	488: 77	Tryckning och klichéer ...	2,118: 75
		Övriga utgifter	932: 47
		Överskott för året.....	11,205: 43
	Kronor 16,766: 92		Kronor 16,766: 92

Balanskonto den 31 december 1944.

Tillgångar:		Skulder:	
Obligationer	195,135: —	Grundfond	165,000: —
Aktier	1,750: —	Dispositionsfond	36,000: —
Banktillgodohavanden	45,663: 84	Grevinnan von Hallwyls fond	10,000: —
Kassa	1,132: 02	Knut och Alice Wallenbergs fond	5,000: —
		Andra donatorers fond ...	3,000: —
		Resestipendiefond	18,381: 42
		Överskottsmedels fond.....	6,299: 44
	Kronor 243,680: 86		Kronor 243,680: 86

Malmö den 31 december 1944.

Thorild Dahlgren.

SPECIFIKATION AV OBLIGATIONER OCH AKTIER
DEN 31 DECEMBER 1944.

Obligationer:	%	År	Nom. värde	Bokfört värde
Svenska Staten.....	3,5	1941	25,000	25,000:—
» » (3. försvarslånet)	3,5	1942	10,000	10,000:—
» »	3,5	¹⁵ / ₃ 1943	10,000	10,000:—
» »	3,5	¹⁵ / ₄ 1943	20,000	20,000:—
» »	3,5	¹ / ₁₁ 1943	25,000	25,000:—
» »	3,5	¹⁵ / ₁₂ 1944	10,000	10,000:—
Sveriges Allmänna Hypoteksbank	3	1937	5,000	4,000:—
Konungariket Sveriges Stadshypotekskassa	3,5	1944	10,000	10,000:—
» » »	3,25	1937	2,000	2,000:—
» » »	3	1934	5,000	4,200:—
Svenska Bostadskreditkassan	3,6	1942	10,000	10,000:—
Stockholms Intecknings Garanti A.-B.	3	1934	5,000	4,975:—
Stockholms stad	3,25	1936	5,000	5,000:—
Marma-Långrörs A.-B.	4	1935	5,000	5,000:—
Reymersholms Gamla Industri A.-B.	4	1935	10,000	10,000:—
Bergvik & Ala Nya A.-B.	3,75	1930	4,000	3,960:—
A.-B. Optimus	3,5	1929	5,000	5,000:—
A.-B. Tretorn.....	3,5	1937	5,000	5,000:—
Skånska Cement A.-B.	3,25	1939	5,000	5,000:—
Fiskeby Fabriks A.-B.	3,25	1937	10,000	10,000:—
Rederi A.-B. Svea	3,25	1938	5,000	5,000:—
Danska Staten	3,5	1938	10,000	3,000:—
Köpenhamns Stad	4,5	1930	5,000	1,500:—
Norska Staten	3,5	1936	3,000	1,500:—
			Kronor	195,135:—
Aktier:				
Svenska Sockerfabriks A.-B.			3,000	1,750:—
			Kronor	1,750:—

Malmö den 31 december 1944.

Thorild Dahlgren.

REVISIONSBERÄTTELSE.

Vid denna dag företagen revision av Vetenskaps-Societetens i Lund räkenskaper för år 1944 hava undertecknade funnit dem i allo noggrant och omsorgsfullt förda och försedda med behöriga verifikationer samt funnit samtliga värdehandlingar betryggande förvarade i bankfack, varför det är oss en angenäm plikt att tillstyrka full och tacksam ansvarsfrihet åt skattmästaren för den tid, revisionen omfattar.

Lund den 25 maj 1945.

H. Elovson.

Åke Petzäll.

INNEHÅLL

ARTIKLAR:

BERTIL MALMBERG: <i>Système et méthode. Trois études de linguistique générale</i>	3
TORSTEN LJUNGGREN: <i>En nyfunnen Stagneliusdikt</i>	53
FOLKE OSSIANNILSSON: <i>Fogdö (Vårfruberga) klostors jordebok. En obeaktad källa från tidig medeltid. Med kommentarer utgiven</i>	81
ÅKE OHLMARKS: <i>Till frågan om det babyloniska sjutalets ursprung och därmed sammanhängande religionshistoriska problem</i>	105
SIGNE NESSELMARK: <i>Bidrag till en bibliografi över professor Hans Larssons skrifter 1927—1944</i>	137

MINNESORD:

RAGNAR JOSEPHSON: <i>Heinrich Wölfflin</i>	161
SVEN DEDERING: <i>Gustaf Raquette</i>	169

FRÅN VETENSKAPS-SOCIETETENS I LUND 25-ÅRSJUBILEUM DEN 27 NOVEMBER 1945:

Hälsningsanförande	177
De utländska representanternas hälsningar	181
Redogörelse för Societetens verksamhet under de gångna 25 åren	185
Lagerbringmedaljen	190
Högtidsföreläsningen (kort referat)	193

VETENSKAPS-SOCIETETEN I LUND 1944—1945:

Styrelse, nämnder, ledamöter	197
Verksamhet 1944—1945	206
Räkenskaper	208
Revisionsberättelse	210

Förut ha utkommit:

Skrifter utgivna av Vetenskaps-Societeten i Lund:

1. *Herbert Petersson*. Studien über die indogermanische Heteroklasie. 1921. Pris 15 kr.
2. *Alf Nyman*. Kring antinomierna. 1920. Pris 5 kr.
3. *Axel W. Persson*. Staat und Manufaktur im römischen Reiche. 1923. Pris 5 kr.
4. James Harrington's Oceana, edited with notes by *S. B. Liljegren*. 1924. Pris 10 kr.
5. *John Frödin*. Siljansområdets fäbodbygd. 1925. Pris 8 kr.
6. *Sigurd Agrell*. Runornas talmystik och dess antika förebild. 1927. Pris 6 kr.
7. *N. Otto Heinertz*. Etymologische Studien zum Althochdeutschen. 1927. Pris 5 kr.
8. *Alf Nyman*. Schema och slutsats. 1928. Pris 7 kr.
9. *Fredrik Lagerroth*. Platons stats- och rättsbegrepp. 1928. Pris 3 kr.
10. *Sigurd Agrell*. Zur Frage nach dem Ursprung der Runennamen. 1928. Pris 3 kr.
11. Stockholms stads tänkebok 1524—1529 av *Mr Olaus Petri* Phase, utg. genom *Ludvig Larsson*, häft. 1—2. 1929. Pris kr. 12:50. Häfte 3: Register av *Sven Ljung*. 1940. Pris 3 kr.
12. Gudmundi Olavi Thesaurus Adagiorum linguæ septentrionalis antiquæ et modernæ, utg. av *G. Kallstenius*. 1930. Pris 6 kr.
13. *Torsten Wennström*. Studier över böter och myntvärden i Västgötalagarna. 1931. Pris kr. 3:50.
14. *Heinrich Hoppe*. Beiträge zur Sprache und Kritik Tertullians. 1932. Pris 5 kr.
15. *Ivar Lindquist*. Religiösa runtexter. I. Sigtuna-galdern. 1932. Pris kr. 3:50.
16. *Albert Wifstrand*. Von Kallimachos zu Nonnos. 1933. Pris kr. 7:50.
17. *Ingvar Andersson*. Erik XIV:s engelska underhandlingar. 1935. Pris kr. 7:50.
18. *Anders Gagnér*. Florilegium Gallicum. 1936. Pris 10 kr.
19. *Gunnar Carlsson*. Eine Denkschrift an Caesar über den Staat. 1936. Pris 6 kr.
20. Smärre dikter av Lejonkulans dramatiker utgivna av *Erik Noreen*. 1937. Pris 6 kr.
21. *Johan Åkerman*. Das Problem der sozialökonomischen Synthese. 1938. Pris kr. 9:50.
22. *Erik Noreen*. Författarfrågor i Lejonkulans dramatik. 1938. Pris 6 kr.
23. *Walter Åkerlund*. Studier över Ynglingatal. 1939. Pris kr. 3:50.
24. *Ivar Lindquist*. Religiösa runtexter. II. Sparlösastenen. 1940. Pris 10 kr.
- 25:1. *Jesper Swedbergs* Lefvernes Beskrifning utg. av *Gunnar Wetterberg*. I. Text. 1941. Pris 25 kr.
26. *Ivar Lindquist*. Västgötalagens litterära bilagor. 1941. Pris kr. 4:50.
27. *Bertil Axelsson*. Das Prioritätsproblem Tertullian — Minucius Felix. 1941. Pris 7 kr.
28. *K. G. Ljunggren*. Almanackorna och det svenska ordförrådet. 1944. Pris kr. 7:50.
29. *Bertil Axelsson*. Unpoetische Wörter. 1945. Pris 10 kr.

Årsbok 1920—1944.

Pris kr. 8:50.